This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

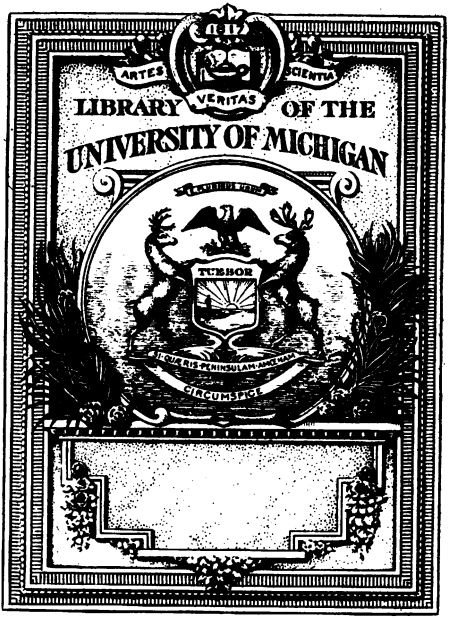
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 497856


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SIRCUMSPICE

@ 150.00
85
564

LES
VICISSITUDES
DE LA FORTUNE.
TOME SECOND.

Rousselot de Surgy, Jacques Philibert

LES VICISSITUDES DE LA FORTUNE, OU COURS DE MORALE MISE EN ACTION.

Pour servir à l'Histoire de l'Humanité.

Ouvrage orné de figures en Taille-douce.

Miseris succurrere disco.
Virgile.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
& se trouve à Paris,
Chez { DELALAIN, Libraire, rue Saint Jacques.
LEJAY, Libraire, même rue, au-dessus de celle des Mathurins.

M. DCC. LXIX.

848
R86525vi

v. 2

654441-129

L'HONNÊTE INFORTUNÉ.

Éclairciſſement préliminaire.

LA perſonne qui fait l'objet de cet article, vivant encore dans ſa Province, où ſes avantures ſont forts connues; il a paru néceſſaire de déguiſer tous les noms, par égard pour ceux qui paroiſſent ſur la ſcène, & par ménagement pour la famille de l'Auteur, qui n'en a pas toujours été traité avec la même affection qu'elle lui témoigne aujourd'hui. Si quelqu'un pouvoit ſe formaliſer de

la publication de cette histoire, on proteste ici n'avoir eu d'autre intention, que de faire connoître les caprices de la fortune, en écrivant exactement ce qu'on a plusieurs fois entendu raconter, à celui même qui les a supportés.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de l'Auteur. Il quitte sa Patrie; Dangers qu'il court. Beau trait d'amitié. Il est attaqué de la petite vérole; suites de sa maladie.

JE dois le jour à des parens qui tenoient un rang honnête dans la ville de V***, & qui me donnerent une éducation convenable à leur état. J'avois à peine fini mes études, & mon troisiéme lustre venoit de s'accomplir, lorsqu'un cousin de ma

mere que des affaires avoient rappellé dans ſa Patrie, me propoſa de le ſuivre aux Iſles où il avoit le commandement d'un Fort & d'une Compagnie d'Infanterie. Mes parens y conſentirent volontiers; les Romans & les Voyages que je liſois fréquemment, m'inſpiroient du goût pour les choſes extraordinaires. La réflexion qui me montroit de médiocres reſſources dans un patrimoine, qui devoit ſe partager entre quatre enfans, fut un nouveau motif pour me porter à profiter de la bonne volonté de mon oncle; c'étoit ainſi que je l'appellois, par reſpect pour ſon âge, qui étoit preſque le quadruple du mien.

Je quittai donc ma famille le vingt-quatre Avril 1724, non ſans payer à la nature, un tribut de larmes offert par la tendreſſe & la piété filia-

le, & sans faire violence aux rendres sentimens que j'avois pour une de mes sœurs qui touchoit à sa dixiéme année, & qui ne me vit partir qu'avec les transports de la plus vive douleur. L'affection que me témoignoit M. de l'Etang, & le projet qu'il avoit de me faire entrer dans sa Compagnie, l'engagerent à me revêtir d'avance de l'uniforme des troupes des Colonies ; & ce fut le premier soin qui l'occupa dès que nous fûmes arrivés à Paris.

J'avois reçu de la nature une sensibilité qui s'étoit encore fortifiée par mes lectures. Je leur devois aussi une justesse de discernement, une maturité de raison, & une tranquillité d'esprit qui s'allient fort rarement avec quinze années. Toutes ces qualités m'eurent bientôt fait soupçonner que la tendresse de M. de l'Etang, partoit plutôt d'une coupable

complaisance pour lui-même, que d'une véritable affection pour moi. Nous partîmes pour Nantes avec le projet de nous embarquer, l'automne suivante, pour les Isles; mais il n'eut pas d'exécution.

Notre séjour en cette ville devoit être de huit ou dix mois; mon oncle en profita pour me faire faire tous les exercices qui conviennent à un jeune homme qu'on destine à la profession des armes. Je reçus cette dépense avec les sentimens d'une vive reconnoissance; mais en lui marquant combien j'étois touché de ses bienfaits, je ne manquai pas de m'élever avec force contre l'inutilité de tous les avantages du corps, quand ils ne sont rassemblés, que pour masquer une ame corrompue.

J'avois fait connoissance à l'Académie, d'un jeune homme de mon

âge, nommé Clérac. Les agrémens de sa personne, la douceur d'un caractere sémillant & généreux, avoient pour ainsi-dire, attiré mon ame; une certaine convenance d'humeur nous avoit lié de la plus intime amitié. Pour deux cœurs innocens qui n'ont pas encore connu leur existence, le premier sentiment est une passion brûlante qui consume toutes les autres affections. Quoique nous nous visions plusieurs heures chaque jour, le lendemain nous nous revoyions avec de nouveaux transports de plaisir, & les regrets nous dévoroient en nous séparant.

Mon oncle avoit approuvé cette liaison, & se plaisoit à voir chez lui mon ami, qu'il trouvoit aussi charmant par la figure, qu'aimable par l'esprit. Je ne peux me rappeller la situation délicieuse où je me trouvois alors, sans verser des larmes, sur l'inf-

tabilité des choſes de ce monde.

Mon ami tombe malade : les ſymptômes annoncent la petite vérole. Je n'avois pas eu cette maladie. L'amitié me rendit ſourd aux conſeils de la prudence & de la crainte. Mon attachement à une vie qui faiſoit partie de la mienne, pouvoit-il me laiſſer entrevoir du danger, dans le ſacrifice d'une choſe qui ne m'étoit pas plus chere que celle que je voulois conſerver ? Avec quel empreſſement j'allois voir mon cher Clerac ! Quelle reconnoiſſance il me marquoit lui-même de mes ſoins ! Non, jamais la plus vaſte ambition ne promit des douceurs auſſi parfaites, que celles que je goûtois.

Mon oncle n'eut pas plutôt appris que la petite vérole étoit la maladie de Clerac, qu'il me défendit de le voir, ſous prétexte que je pouvois

en être la victime. Pour me mettre hors d'état de contrarier ſes intentions, il me propoſe d'aller paſſer quelque jours à la campagne. Je lui réponds auſſitôt avec feu, que c'étoit avoir une bien mauvaiſe opinion de mon cœur, que d'imaginer que j'abandonnerois mon ami, dans le tems où je pouvois lui être le plus utile. Piqué de ma réſiſtance, il me traita de petit mutin, de rébelle, qu'il renverroit à ſon pere. La tendreſſe que vous avez pour cet étranger, me dit-il, avec emportement, eſt un ſentiment que vous devez à mes bienfaits. Je vois trop qu'il entre dans votre liaiſon avec Clerac, autre choſe que de l'amitié. Les jeunes gens ne s'uniſſent que pour avoir des compagnons de leur libertinage ſecret. Je vais informer vos parens de votre conduite. Vous êtes un petit ingrat. Si vous revoyez encore Clerac, diſpoſez

vous à retourner dans votre famille.

Le dirai-je franchement ? mon amour-propre se trouva plus offensé des reproches qu'il faisoit à mon cœur, que des soupçons qu'il jettoit sur la pureté de mes mœurs. Je répondis en soupirant & en m'interrompant par des pleurs, que s'il pouvoit lire dans mon cœur, il y verroit ses bienfaits gravés en caracteres ineffaçables; mais que puisqu'il ne m'en jugeoit pas digne, il pouvoit retirer la main qui les versoit. Je trouverai moins de douleur, ajoutai-je vivement, à retourner au sein de ma famille, qu'à devoir ma fortune à un homme qui fonde sur sa générosité, le droit d'être mon tyran, & qui ne me flatte peut-être que pour me séduire.

M. de l'Etang répliqua en colere, que mon pere lui ayant remis toute

l'autorité qu'il avoit ſur moi, cependant il n'en avoit uſé juſqu'à préſent qu'avec beaucoup de douceur ; mais que puiſque je joignois l'inſolence à la mutinerie, il ſçauroit ſe faire obéir ſans ménagement. Préparez-vous à reſter dans votre chambre aujourd'hui & demain, me dit-il, en me quittant d'un air menaçant, nous verrons enſuite ce que je ferai de vous.

Mon empriſonnement, joint à l'envie de voler auprès de mon ami malade, ne fit qu'irriter le déſir que j'avois de ſecouer mes fers. Mais je fus obligé de ronger mon frein, le reſte du jour, ſans autre conſolation que celle de penſer à mon cher Clérac, & de rêver aux moyens de me procurer la liberté.

Ma chambre donnoit ſur une cour, & la nuit étant arrivée avant que j'euſſe penſé à meſurer la hauteur de ma fenêtre, je remis donc mon

projet au lendemain matin. En effet, dès que les premiers rayons du jour eurent frappé mes paupieres, que l'impatience avoit tenues ouvertes toute la nuit, je m'assurai par des dimensions exactes, que ma croisée n'étoit élevée que de seize à dix-huit pieds au-dessus de la cour; à la faveur d'une corde je me glissai jusqu'à terre, & delà je courus chez Clérac. Son premier soin fut de me demander ce qui l'avoit privé du plaisir de me voir.

Je lui racontai la scène qui s'étoit passée entre mon oncle & moi, sans lui faire mystere, ni de mes réponses, ni des duretés que j'avois essuyées. Mon récit n'étoit pas encore fini, que me serrant la main avec un transport d'affection; » que je te sçais » bon gré, mon cher, de la sincérité » avec laquelle tu m'ouvres ton cœur! » Je suis au comble de la joie d'ap-

» prendre que ton ame eſt auſſi pure
» que je le déſirois. Mon cher ami,
» ton oncle eſt un homme à crain-
» dre; le peu que je l'ai vû, m'a ſuf-
» fiſamment éclairé, pour me faire
» frémir ſur le danger que tu cours.
» Je n'ai pas oſé t'en parler juſqu'à
» préſent, te le dirai-je mon cher ?
» Je tremblois de me voir forcé de
» rompre les liens de notre amitié,
» ſi .. = Sois ſûr, mon cher Clérac,
que j'ai déjà penſé plus d'une fois
à le quitter. Mais j'ai été retenu
par la crainte d'encourir la haine
de mon pere, que mon oncle ne
manquera pas de prévenir contre
moi. La maniere dont j'ai quitté ce
matin mon oncle, lui prouvera le
peu de cas que je faïs de ſes bontés.
En effet, j'y renonce dès ce mo-
ment, puiſqu'il les faut payer de
ma réputation.

Clérac me fit dreſſer un lit dans

une chambre voisine de la sienne, & je résolus de lui continuer mes soins, sans m'inquiéter ni de M. de l'Etang, ni de tout ce qu'il pourroit faire. Cependant à la petite vérole qui d'abord avoit paru d'une qualité bénigne, se joignit une fièvre pourprée qui, dans trois jours réduisit mon ami aux portes du tombeau.

Dès qu'il connut le danger de sa situation, il demanda de lui-même, tout ce qui étoit nécessaire pour mourir chrétiennement. Ce spectacle me fit sortir pour donner un libre cours aux larmes qu'il m'arrachoit. Quand il n'y eut eu qu'une liaison ordinaire entre Clérac & moi, les circonstances où je me trouvois m'eussent rendu ses jours infiniment précieux ; mais mon cœur étoit trop arrêté sur l'objet de son attachement, pour s'affliger

d'autre chose que de sa perte. On m'avoit absolument interdit la vue de mon ami, depuis que la malignité s'étoit déclarée; je passai deux jours dans la plus cruelle agitation.

Enfin, le troisiéme je vis entrer dans ma chambre un Ecclésiastique qui, après un court préambule sur la briéveté de la vie humaine, & sur la résignation qu'on doit aux volontés du Ciel, me remit une montre d'or, une bourse où il y avoit vingt louis, & une bague à peu près de la valeur de cinquante, en m'annonçant que c'étoit l'accompliſſement des dernieres volontés de M. de Clérac qui l'avoit chargé de ce soin. Le morne silence avec lequel j'avois écouté ce triste député, les soupirs qui entrecoupoient les exclamations que je poussois en appellant mon ami, les regards farouches que je portois

sur les funébres témoignages de son amitié, l'intérêt que la jeunesse éplorée ne manque jamais d'inspirer; ces différens motifs, sans doute, déterminerent cet honnête Ecclésiastique à passer le reste du jour avec moi, & à m'engager par son exemple, autant que par ses remontrances, à prendre un peu de nourriture.

Je mangeai un peu en effet; mais nous avions à peine quitté la table, que je fus surpris d'un frisson violent, qui bientôt amena la fiévre & le délire. J'ignore ce que devint mon Ecclésiastique, & ce que je devins moi-même; mais je fus fort étonné quatre jours après de me trouver dans la chambre d'où je m'étois évadé par la fenêtre, dans un état qui me fit reconnoître la petite vérole.

La violence du mal, en me troublant le cerveau, sembloit avoir mis

un intervalle si considérable entre la mort de Clérac & mon état actuel, que je ne me la rappellois que comme un accident très-éloigné. Ma mémoire toute fois me retraçoit la nature de sa maladie, & je voyois avec satisfaction, que la mienne étant la même, je ne tarderois pas à le rejoindre; le chagrin de sa perte, l'ennui de ma situation, la honte de recevoir des secours d'un homme que je détestois, étoient un poids énorme ajouté au fardeau de ma vie, & me rendoient la mort agréable; la cruelle fut sourde à mes vœux. Mon inoculation étoit l'ouvrage de l'amitié, la petite vérole pouvoit-elle manquer de participer de la bénignité d'un pareil médecin?

Lorsque mon rétablissement fut avancé, j'eus la visite de Monsieur de l'Etang que je n'avois pas vû de-

puis quinze jours. = L'état où vous êtes, eſt le fruit de votre deſobéiſſance. Voyez maintenant ſi j'avois tort de vous empêcher de voir Clérac. = Monſieur, je vous remercie des ſoins que vous avez pris juſqu'à préſent de moi ; j'en connois tout le prix, & j'y ſuis auſſi ſenſible que je dois l'être. Mais les menaces que vous m'avez faites avant ma maladie, me donnent de l'inquiétude. Elles pourroient me rendre coupable d'ingratitude. Pour prévenir ce malheur, renvoyez-moi dans ma famille. Je vous demande en grace cette derniere preuve d'affection.

Vous ſerez ſatisfait, reprit-il, avec un air de dépit. J'aurois volontiers ſuivi les premiers projets que j'avois pour votre fortune, ſi vous euſſiez tenté de mériter votre pardon, par un repentir ſincére, & par votre ſoumiſſion.

J'obmets plusieurs autres scènes, où la dureté des reproches de Monsieur de l'Etang, piquant ma sensibilité naturelle, je me répandis en regrets sur la facilité que j'avois eue de le suivre, je lui fis des plaintes très-amères à l'occasion de la perte de la bague que Clérac m'avoit léguée, & dont il s'étoit emparé pendant ma maladie. Aussi son ressentiment le fit presser mon départ; & nous nous quittâmes fort mécontens l'un de l'autre.

CHAPITRE II.

L'Auteur est volé, & tombe dans l'indigence. Mépriſe malheureuſe. Avanture ſinguliere qu'il a dans un Couvent. Peinture des douceurs & des déſagrémens de la vie des Moines.

J'ARRIVE à Paris : j'écris à mon pere les raiſons qui m'ont fait quitter Monſieur de l'Etang, j'y joins pour ma ſœur une lettre où je me plaignois des duretés de M. de l'Etang, & où j'avouois ingénûment que je préférois la mort à vivre avec ce parent. Je n'en reçus point de réponſe ; mais mon pere me répondit du ton d'un homme irrité, que je m'étois attiré cette diſgrace par ma mauvaiſe conduite, par mes hauteurs

& mon libertinage ; qu'il ſçavoit tout ; bref, qu'il m'abandonnoit à mon ſort, ſans vouloir en aucune façon entendre parler de moi. Cette lettre fut un coup de foudre qui m'étourdit ; mais ne me renverſa pas. Il étoit aiſé de voir que la main qui m'avoit lancé ce trait, l'avoit trempé dans le poiſon de la calomnie. Mon innocence fit ma conſolation.

J'allai voir différentes perſonnes que j'avois connues pendant mon premier ſéjour à Paris. L'intérêt qu'elles me marquoient, me parurent des reſſources aſſûrées ſur leſquelles ma fortune s'établiroit ſolidement. Pauvre innocent que j'étois ! Je prenois des promeſſes dictées par la civilité, pour des effets dont le cœur garantiſſoit la valeur. J'ignorois, hélas ! que la politeſſe n'eſt qu'un commerce de fauſſetés !

Il y avoit ſix mois que j'habitois Paris, ſans avoir vû réaliſer les eſpérances que l'on m'avoit données. Tout mon argent étoit conſumé; il ne me reſtoit pour tout bien que la montre de Cléraç, qui pouvoit valoir quinze à vingt louis. Je parlai de mon embarras à un jeune homme qui m'avoit témoigné la plus grande envie de ſe lier avec moi. Il me pria de lui confier cette montre pour la faire voir à une perſonne de ſa connoiſſance, qui cherchoit depuis longtems l'occaſion d'en acheter une; la bonne-foi a-t-elle des défiances? Le jeune homme diſparut avec ma montre, ſans que je puſſe découvrir aucune de ſes traces.

La pauvre ſituation où j'étois réduit, ne me permit pas de recevoir ce nouveau coup de la fortune, ſans faire des lamentations ſur mon deſ-

tin, & sans m'exhaler en imprécations contre la perversité des hommes. Mais lorsque la réflexion m'eut rappellé les calculs que j'avois établis sur la bonne volonté des personnes que je connoissois, je volai chez elles ; je leur contai mon infortune avec la chaleur d'un homme qui se trouve pressé entre la misere & la mort. On me reconduisit poliment ; on m'assura qu'on étoit fâché de mon malheur ; mais que comme ma jeunesse pouvoit m'exposer à de plus grands encore, je ferois très-bien de retourner dans ma patrie.

L'uniformité des complimens & des conseils que je reçus par-tout, ne me laissant plus rien d'avantageux à espérer, je pris aussitôt le parti de vendre tout ce qui ne m'étoit pas physiquement nécessaire, & de m'aller ensevelir dans un Couvent.

Plein de cette idée, j'allois consulter un Chartreux dont l'amitié n'avoit rien ménagé pour m'être utile, lorsque rencontrant un jeune homme fort ressemblant à celui qui m'avoit volé, je l'aborde brusquement, en criant, allons..... voleur; *ma montre.* Le jeune homme étonné, me repousse & recule trois pas, pour mettre l'épée à la main. J'avois eu le tems de l'examiner; je m'apperçois de ma méprise; je lui demande excuse; mais prenant pour l'effet de la lâcheté, des expressions qui m'étoient dictées par la confusion où j'étois de mon erreur, il me répondit par des injures grossieres, en me menaçant avec son épée. Je tire la mienne. Nous nous battons; je reçois une légere blessure à la main; je riposte par un coup d'épée; voyant couler du sang, & mon adversaire

chanceler, je le crus à la mort, je m'enfuis rapidement au Luxembourg.

Qu'on se représente l'état d'un jeune homme de seize ans, sans famille, sans pain, sans argent & se croyant poursuivi par des archers & des bourreaux ; en fût-il jamais de plus digne de compassion ? Une promenade de deux heures me remit un peu de ma frayeur. Je sortis en portant de tous côtés des regards inquiets & je me rendis aux Chartreux. Je fis part à celui que je connoissois des circonstances fâcheuses où je me trouvois, tant du côté de la fortune, que par rapport à l'avanture tragique qui venoit de m'arriver. Dans le silence des cloîtres, les passions les plus douces, prennent une véhémence, une activité qui ne peuvent jamais exister au milieu du tumulte du monde,

de, où les affections du cœur sont affaissées sous le fardeau des devoirs, & des affaires. L'amitié de ce bon Religieux qui avoit environ trente ans, s'enflamma au récit de mes infortunes.

Dans le premier mouvement d'une vocation née au séminaire, où la volonté de ses parens l'avoit d'abord placé, il s'étoit retiré du monde qu'il connoissoit fort peu, pour entrer dans un cloître, qu'il connoissoit encore moins. Mon cher enfant, me dit-il, en m'embrassant, avec un transport d'attendrissement, votre sort me serre le cœur, & m'attache à vous plus que jamais. Vous êtes en sûreté ici; quelque danger qu'il y ait pour moi-même, je veux que vous y restiez jusqu'à ce que j'aye fait prendre des informations sur les suites de votre combat. La

blessure que vous avez faite, n'est peut-être pas aussi dangereuse que vous la croyez. Les objets grossissent à des yeux troublés par la frayeur. Tranquillisez-vous ; votre situation n'est pas aussi désespérée que vous le dites. Vous êtes à peine sorti du berceau, & vous vous plaignez de votre naissance ! sont ce-là les sentimens d'un Chrétien ? Ignorez-vous donc mon fils, qu'il est une Providence dont l'œil immense s'étend sur l'univers. Vos infortunes non plus que votre innocence & vos vertus, n'ont point échappé à sa vigilance. Croyez que tôt ou tard elles seront récompensées. Vous devez avoir appétit ; venez le satisfaire dans mon réfectoire ; je me ferai un plaisir de partager avec vous ma petite habitation & tout ce que je possède. Je ne répondis à des offres si gracieuses

qu'en arroſant de larmes les mains de mon généreux ami, & en les ſerrant entre les miennes.

Voici votre chambre à coucher, me dit-il enſuite, en me menant dans un petit oratoire très-proprement lambriſſé. Mon cabinet eſt aſſez bien meublé de livres; j'ai un attelier de Tourneur; vous ſerez le maître de nourrir votre eſprit, ou d'exercer votre corps. C'eſt à votre goût à décider. La nuit arrive; j'étois inquiet de ſçavoir quel lit il me donneroit, car il n'en avoit pas d'autre que le ſien, compoſé d'une ſeule paillaſſe & de deux couvertures. Que la bienfaiſance eſt ingénieuſe? Une robe de peaux de moutons qui lui ſervoit pour les offices, dans les nuits d'hyver, fut étendue ſur le parquet au lieu de matelas, la fourure tournée en dedans. Des rideaux de toile de

coton nouvellement blanchis, servirent de draps, & nous partageâmes les couvertures.

Le duvet & l'eidredon ne m'auroient pas procuré une nuit plus douce que celle que je passai. Il n'en fut pas de même de celle du lendemain. Nous étions au mois d'Août; l'excessive chaleur m'avoit empêché de fermer l'œil, j'avois entendu le Religieux de veille, entrer chez mon hôte à dix heures & demie, pour lui donner de la lumiere; la crainte d'être découvert m'avoit presque fait étouffer à force de retenir ma respiration. Après que le son de la cloche m'eut assuré que tous les Religieux étoient à l'Eglise, je cours au jardin pour rafraîchir mon sang encore agité par la peur & par l'air brûlant qu'on respiroit. La clarté de la lune, l'éclat des étoiles rendoient cette

nuit peu différente de la fin d'un beau jour. Une grande auge de pierre qui ſervoit de réſervoir pour arroſer, me fait naître l'envie de me baigner; & je m'y précipite avec volupté.

Ma tête ſe remplit auſſitôt des plus belles idées ſur le bonheur que l'on goûte dans les cloîtres. Rien ne peut le troubler, me diſois-je à moi-même. La continuité des mêmes travaux, l'uniformité des mêmes occupations & à des heures invariables, deviennent une habitude à laquelle l'eſprit & le corps ſe plient facilement. Tous les beſoins phyſiques ſont ſatisfaits ſans qu'il en coûte ni ſoins ni inquiétudes; des plaiſirs innocens qu'on n'a pas la peine de chercher ſe préſentent chaque jour. La jouiſſance d'aujourd'hui ne prépare point de priv[illegible]ns pour demain, parce qu'une ſage économie a fixé

des plaisirs pour tous les tems. Que pourroit-il donc y avoir à redouter dans un semblable état. Seroit-ce l'amour-propre ? L'obscurité dans laquelle on vit, ne lui laisse pas de ressource ; la vanité ? il n'y a que le grand jour qui lui donne du ressort. Pour les passions, comme l'envie, la jalousie, la luxure ; elles ne peuvent exciter d'orages ; quels objets les animeroient ? Où est l'égalité, l'on n'a rien à envier. On n'est pas jaloux d'un bien inamissible. Il ne pénétre jamais de femme ici, les sens n'y éprouvent donc point ces secousses stimulantes que leur vue donne à une ame tendre. La nature reste endormie loin des objets qui peuvent la réveiller. La perte de la liberté donneroit-elle des regrets à qui en a volontairement fait le sacrifice ? D'ailleurs, existe-t-elle réellemant dans le monde, cette liberté ? Les devoirs

de famille, le zéle de la patrie, les obligations de sujet, les suggestions de l'intérêt, se rassemblent pour imposer des liens qui se resserrent encore par l'activité de celui qui .... Un bruit que j'entendis dans le jardin du côté opposé où j'étois, interrompit mes réflexions. Je m'élance aussi-tôt hors de l'eau, & dans un instant je fus habillé.

Je cours ensuite observer la cause du bruit qui m'avoit frappé, à travers une fenêtre. J'apperçois un Religieux en veste, tenant un sac d'une main & cueillant de l'autre les raisins, & les plus beaux fruits, qu'il choisissoit. Une petite échelle dont il s'étoit servi pour descendre dans le jardin n'étoit pas loin de moi, je la tire doucement par la fenêtre, & je m'approche ensuite du voleur en lui faisant des reproches de son lar-

cin .... Ce Religieux fut d'abord étonné ; mais remarquant à qui il avoit affaire ; ah , ah , reprit-il, Dom M... a des enfans pour garder ſes fruits. Je ne manquerai pas d'en informer le Prieur...Ne voyant plus ſon échelle , il me la redemande ; je lui dis qu'il ne l'aura pas, & je veux l'empêcher d'entrer pour la prendre, en le menaçant de crier au voleur. Il me déclare que je ſuis perdu ainſi que mon ami, ſi l'on me découvre ; un quart d'heure ſe paſſe, lui à prier en badinant, moi à refuſer ſérieuſement ; enfin prenant le ton de la colere, vous êtes un petit mutin, qui méritez le fouet, me dit-il ; en même tems il ſe ſaiſit de mes mains , me les lie l'une ſur l'autre, derriere le dos, malgré tous mes efforts & ſemble oublier ſon reſſentiment, pour me dire des choſes affectueuſes ; à l'inſtant j'entends

là porte de la cellule s'ouvrir, j'y courts, que je suis heureux de vous voir arriver, dis-je à Dom M... d'un ton fâché. Ce voleur qui emporte tous vos fruits, m'a mis dans cet état. Dom M. frémissoit de mon récit & me faisoit signe de baisser la voix. = J'avois besoin de fruits, je suis venu en cueillir, dit l'autre Religieux d'un ton railleur. Parmi des freres tout doit être commun; cet enfant s'est opposé à ce que je m'en retournasse, j'ai été obligé de lui lier les mains. Assurément je n'ai pas eu dessein de lui faire du mal. = Vous en êtes cependant bien capable, reprit Dom M.; quand une fois le cœur a été gangrené, il est difficile qu'il n'y reste pas quelque levain de corruption. Sortez d'ici, misérable, vil flatteur qui êtes l'espion du Prieur, & l'ennemi de tous vos freres. Vos

impostures, vos délations sont récompensées par une dispense des offices & des devoirs de la régle, sous de vains prétextes de maladies; mais personne n'est votre duppe. Vos freres vous abhorrent. Il n'en est pas un qui ne voulût vous voir réduit au lit de la mort, par une soif ardente, pour avoir le plaisir de vous refuser une goutte d'eau. Ces propos ne furent pas entendus tranquillement de celui à qui ils étoient adressés. Il répliqua par des injures grossieres. Dom M. le prit par le bras pour le faire sortir; l'autre le repoussa rudement. Il y eut des coups donnés & rendus en silence. Mais mon ami profitant de la supériorité de sa taille & de ses forces, traîna son adversaire jusqu'à la porte, & le jetta dehors avec un emportement furieux.

Auriez-vous jamais soupçonné, me

dit-il, après s'être reposé un moment, de trouver le théâtre de la guerre & de la brutalité dans des lieux consacrés à la paix & à la religion. La scène dont vous avez été témoin, est le tableau de ce qui se passe continuellement dans les cloîtres. Un caractere tel que celui du malheureux que j'ai chassé, parvient, à force d'impostures, de bassesses & de complaisances, à captiver la confiance d'un Supérieur; il est comblé de préférence. La célule la plus commode lui est donnée; ses freres sont accablés sous le fardeau des devoirs, tandis qu'il repose dans une douce oisiveté. Si la régle impose des privations, ce n'est que pour ceux que le doigt du favori désigne; ses amis aussi méprisables que lui, envahissent les graces, obtiennent les dignités; cette prédilection est une source empoi-

ſonnée qui coule dans tous les cœurs. Le ſéjour de la piété devient un enfer où l'envie, précédée de ſes ſerpens, & armée des torches de la haine, va vomiſſant ſon poiſon & portant la flamme dans tous les eſprits. Enfin, mon cher enfant, je ne peux trouver des couleurs aſſez fortes pour vous peindre les tourmens que toutes les paſſions font ſouffrir. J'aimerois cent fois mieux être le dernier des ſoldats, que le premier des moines. On s'étonne dans le monde, de ce que nous nous paſſionnons pour une chambre, pour un oiſeau, pour cent autres choſes qui ſont des riens; mais ces riens conſtituent le bonheur poſſible dans notre ſituation. N'eſt-ce pas aſſez d'avoir abjuré la ſociété, ſans fouler aux pieds la nature? Que les paſſions ayent de plus vaſtes objets dans le monde, en ſont-elles moins le fruit

de l'intérêt personnel ; ce ressort n'est-il pas le même dans toutes les créatures ?

J'interrompis Dom M. pour lui dire que j'avois besoin de repos, & nous nous séparâmes. Mes petites réflexions sur ce que je venois de voir & d'entendre, eurent bientôt chassé le goût que j'avois senti pour le couvent ; mais il fut remplacé par la plus vive inquiétude sur mon sort. Où porter mes pas ; quel parti prendre ? On fit réponse à Dom M. que des deux jeunes gens qui s'étoient battus à l'endroit désigné, l'un s'étoit sauvé au Luxembourg, d'où l'on ignoroit ce qu'il étoit devenu, l'autre avoit reçu à l'épaule une blessure si légere, qu'il n'en avoit pas été incommodé.

CHAPITRE III.

L'Auteur s'embarque pour Melun ; à quoi aboutissent les projets qu'il avoit formés ; humiliation qu'il éprouve ; on lui procure de l'emploi ; exemple de bienfaisance.

Les nouvelles que Dom M. avoit reçues, dissipant toutes ses craintes & les miennes, je pris congé de lui les yeux baignés de larmes, & le cœur pénétré de sensibilité. Non content de tout ce qu'il avoit fait, il me força de partager encore, le peu d'argent qui lui restoit, en m'exhortant à retourner dans ma famille.

Mes petites affaires arrangées, toute ma fortune consistoit en dix écus, deux habits fort éloignés de la magnificence, mais du moins frais & pro-

pres. Je m'embarque sur le coche d'Auxerre avec mon petit butin, dans la résolution d'aller à Melun travailler pour vivre.

Il faisoit beau; je me promenois sur le pont du bâtiment, en rêvant aux mesures que j'avois à prendre, lorsque des éclats de rire répétés attirerent mon attention. Je vis qu'ils provenoient de deux femmes qui regardoient jouer aux cartes trois jeunes gens. Je m'approche de ce groupe. Un des joueurs me propose une place dans la partie; je l'accepte, pensant plutôt à me distraire qu'à tenter la fortune. La cruelle me traita si mal, que je perdis mon argent à l'exception de huit à neuf livres qui me restoient, lorsque notre patron cria, que ceux qui alloient à Melun s'apprêtassent à descendre.

La plus jeune des deux femmes

s'étoit fort intéressée à mon jeu. Elle habitoit Melun ; on nous débarque sur la rive, où son mari l'attendoit. Je les accompagnai jusqu'à leur maison, où leurs invitations m'engagerent à rester à souper, après quoi je me rendis à l'hôtellerie qu'ils m'indiquerent.

Il faut s'être trouvé dans un pays inconnu, sans argent & sans ressources, pour se faire une idée de ce que je souffrois. Les restes de mon aisance passée annonçoient à la vérité que je n'étois pas né parmi le peuple ; mais c'étoit un supplice de plus pour ma vanité. Je ne pouvois m'abaisser jusqu'à me confondre dans la troupe des malheureux faiseurs de plâtre ou de chaux, & cependant la faim me présentoit une perspective effrayante.

La nuit déployant ses voiles m'in-

vita vainement au repos. L'aurore me trouva méditant ſur le projet auquel je m'étois d'abord arrêté ; & je ne vis d'autre moyen de le faire réuſſir, que d'en faire confidence à ma compagne de voyage. Je vais donc lui raconter les duretés de mon pere, je lui montre l'indigence où je ſuis réduit, & j'expoſe le deſſein que j'ai, de former une école pour les enfans, dans la vue de gagner ma ſubſiſtance.

Cette femme ne parut pas déſaprouver mon plan ; elle m'objecta ſeulement que j'étois bien jeune.... Je m'en vais en parler, ajoûta-t-elle, à Monſieur le Bailli qui eſt mon parrain ; il ſera plus en état que moi de vous donner de bons conſeils. C'eſt une honnête perſonne, qui ſûrement vous rendra ſervice ; venez avec moi.

Monſieur le Bailli me reçut en effet avec cette affection d'un cœur

bienfaiſant qui ne connoit pas la froide civilité. Il me fallut eſſuyer bien des queſtions en françois & en latin, pour montrer ſi j'étois auſſi inſtruit que je le diſois. J'y répondis naïvement, mais non pas ſans un peu de honte ; & il parut content. Mon ami, me dit-il, vous êtes plus ſçavant qu'il ne faut pour inſtruire des enfans ; mais ce parti ne vous meneroit à rien, dans cette ville, où il y a déjà un Collége & deux penſions qui ont la confiance publique. Il vaudroit mieux tâcher de rentrer en grace auprès de vos parens ; je vais leur écrire pour eſſayer de faire votre paix. Si je ne réuſſis point, ſoyez ſans inquiétude, je tâcherai de vous placer convenablement. Votre phyſionomie agréable, l'air de douceur qui y régne, votre jeuneſſe, vos manieres diſtinguées inſpi-

reront toujours de l'intérêt aux ames sensibles. Genevieve, dit-il en regardant sa filleule; je n'ai pas de place chez moi, tu en as, garde-le chez toi pendant une quinzaine de jours, je payerai sa pension. Pendant ce tems-là je fondois en larmes; j'exprimois ma reconnoissance par des soupirs, plutôt que par des mots. Genevieve pleuroit aussi de tout son cœur. Elle parla un moment à part à Monsieur le Bailli, & nous le quittâmes. Allons me dit-elle, mon petit pensionnaire, venez prendre possession de votre logement. Il n'est pas beau du moins; mais il sera donné de bon cœur. Je crois que si je tenois votre pere, je lui arracherois les yeux.

Nous montâmes au second étage, dans une petite chambre où il n'y avoit d'autres meubles qu'un lit d'un

pied d'épaisseur, sans rideaux, une vieille table & deux chaises, dont l'assiete chancelante indiquoient l'ancienneté. Le mari revint le soir, il fut instruit par sa femme de ce que Monsieur le Bailli avoit dit & réglé. Tout fut trouvé bien. Cet homme étoit un charpentier qui sortoit le matin pour aller à son ouvrage, & ne revenoit que le soir, ou même au bout de plusieurs jours.

Le lendemain de mon installation dans cette maison, pendant que j'étois à dîner seul avec Genevieve, arrive un Boulanger qui, s'adressant à elle, lui dit; tenez voilà un pain de quatre livres que Monsieur le Bailli vous envoye pour ce jeune homme qui est chez vous, il lui en donnera deux comme cela par semaine.

Un coup de poignard m'eût blessé moins vivement que je ne le fus

par ces mots. Ma douleur s'annonça par la pâleur qui me couvrit ſubitement le viſage. Des larmes échapperent de mes yeux.... Enfin me voilà réduit à la mendicité, m'écriai-je comme malgré moi. Genevieve troublée de mon état, réuſſit à me conſoler, en me diſant que Monſieur le Bailli ne prétendoit pas me faire l'aumône, non plus qu'elle même; mais ſeulement me prêter ce dont j'avois beſoin, dans le moment préſent, juſqu'à ce que je fuſſe en état de m'acquitter. Quelque ſpécieuſe que [redacted] cette raiſon, mon eſprit la trouva plauſible, & s'en ſervit ſouvent pour appaiſer les murmures de mon amour-propre.

Quinze jours ſe paſſerent ainſi pendant que le Bailly attendoit la réponſe de mon pere. L'habitude de ma ſituation, la confiance que j'a-

vois en l'avenir, me tranquilliſerent au point, que la matiere dominant l'eſprit, je me ſentis le cœur embrâſé de feux inconnus qui jettoient une flamme nouvelle, chaque fois que je me trouvois avec Genevieve. Elle avoit environ trente ans, une phyſionomie animée & piquante, des yeux bruns pleins de douceur, une taille ſvelte & élevée lui auroient donné de juſtes prétentions à être jolie, ſi la fraîcheur de ſon teint n'eût été un peu altérée par l'ardeur du ſoleil; mais j'avois à peine dix-ſept ans. Genevieve étoit une femme [redacted] me témoignoit de l'affection; elle me paroiſſoit une divinité, & je me ſentois un attachement extraordinaire pour elle. L'amour s'inſinuoit ainſi dans mon cœur, ſous le nom de la reconnoiſſance.

Un ſoir que ce ſentiment m'avoit

inſpiré les plus doux noms pour ma bienfaitrice, qui répondoit ordinairement à mes tranſports comme aux careſſes d'un enfant, je pris ſa main dans les miennes. O Ciel! s'écria-t-elle en la retirant précipitamment, eſt-ce que vous avez la fievre? Vos mains ſont brûlantes comme des charbons. Vos yeux étincelent. Dites-moi votre mal, mon cher enfant? = Ah ma chere Genevieve répondis-je en la regardant; c'eſt vous.... je cherchois des termes énergiques pour exprimer une paſſion qui me mettoit en fureur, lorſque ma langue fut arrêtée par le cri de ma conſcience... Ingrat, me diſoit une voix intérieure, rappelle-toi la couleuvre mourant de froid, qu'un payſan réchauffe & qui eſt payé de ce ſervice, par une bleſſure mortelle. Voilà ton hiſtoire; animal groſſier & ſans cou-

rage! à quoi donc te sert ta raison, si tu ne peux dompter l'emportement de tes sens? Oses, oses rendre des outrages pour des bienfaits, & plains-toi d'être malheureux! L'ardeur qui m'enyvroit fut un peu tempérée par ce monologue secret. Effrayé du précipice que je creusois sous mes pas, j'appellai la reconnoissance pour suppléer son langage à celui d'un amour criminel.= Oui, poursuivis-je lentement, en baissant les yeux; c'est vous qui m'avez rendu la vie. C'est votre main généreuse qui a repoussé la misere qui étoit près de m'accabler... Quand la durée de ma vie pourroit s'étendre jusqu'à des siécles, comptez que je n'oublierai jamais vos bienfaits.... Sans doute qu'entre des ames sensibles il est des perceptions qui sont indépendantes des organes matériels. A la premiere parole

parole que j'avois prononcée, le visage de Genevieve s'étoit couvert d'un vif incarnat; elle avoit soupiré. La vivacité de ses yeux annonçoit l'égarement de ses désirs.

La froideur avec laquelle je finissois une conversation où j'avois d'abord mis tant de feu, ramena Genevieve à un état plus tranquille. Ses regards devinrent languissans & tendres. = Je vous crois sincère, & vous me persuadez sans peine... Ah! si j'étois en état de faire pour vous, tout ce que mon cœur m'inspire;... j'aurai toujours le plus grand plaisir à recevoir des marques de votre souvenir, quelque part que vous soyez. Elle se léve en finissant ces mots, m'embrasse & me quitte, en me souhaitant le bon soir. De mon côté je gagnai mon petit réduit, encore trem-

blant des secousses que j'avois éprouvées.

Une ville assiégée, où des ennemis furieux viennent d'entrer par la brêche, suivis de la cupidité, de la luxure, de l'effroi & de tout ce cortége affreux qui accompagne une licence effrenée, est l'image du désordre qui régnoit au-dedans de moi. Des desirs violens & tumultueux, l'attrait d'une volupté inconnue, un transport involontaire de mes sens, se réunissoient pour combattre les remords de ma conscience, & pour opprimer ma raison. C'étoit un bouleversement terrible dans toutes mes idées. Le sommeil vint heureusement à mon secours. Le repos de quelques heures ayant ralenti le cours impétueux de mon sang, ma raison ne trouva plus d'ennemis à mon ré-

veil. Je frémis en me rappellant ce qui s'étoit passé : que j'eus d'horreur du danger que j'avois couru!

Lorsque je revis Genevieve, je ne la trouvai pas moins charmante qu'auparavant, mais elle me parut plus respectable. Je devins plus circonspect dans ma conduite : j'interdis à mon cœur toutes ces expressions tendres dont il se servoit, pour nourrir en secret des desirs coupables, plutôt que pour peindre un sentiment légitime.

Enfin, Monsieur le Bailli reçut de mon pere la Lettre suivante : » Vous » êtes trop bon, Monsieur, de vous » intéresser au sort d'un jeune homme » que sa famille a eu de bonnes rai- » sons d'abandonner. C'est un liber- » tin qui n'a d'autre ressource que » dans le métier de Soldat; & si réel- » lement vous croyez qu'il mérite

» encore des conseils, c'est lui rendre service que de l'exhorter à » prendre ce parti. Votre bienfaisance à son égard me pénétre de » reconnoissance, & je vous prie d'agréer mes remercimens. J'en aurai » beaucoup à vous faire encore, si » vous voulez bien cesser de vous » occuper de ce mauvais sujet, & ne » plus m'en entretenir; étant dans la » ferme résolution de ne me mêler » en aucune façon de ce qui le regarde ». Je suis, &c.

Je ne répondis à la lecture de cette lettre que par des pleurs, & par des protestations, que j'aimerois mieux travailler à la terre & manger du pain trempé de sueur, que d'être Soldat. Rien ne me paroissoit plus odieux, qu'un état où la liberté est étroitement enchaînée, & où pour tout dédommagement de ce

sacrifice, on n'a que le mépris public, & de mauvais traitemens.

Après un moment de réflexion, Monsieur le Bailli me demanda si je voulois aller en Champagne servir de Précepteur aux enfans de sa fille. Je répondis avec empressement que dans ma situation, c'étoit une fortune pour moi. Les préparatifs de mon voyage ne furent pas longs. Une Lettre de recommandation très-pressante pour Monsieur de Saint Léon, son gendre, & très-flatteuse pour mon amour-propre, fut mon passeport, & M. le Bailli me prêta un louis d'or avec beaucoup de marques d'affection. Le lendemain je pris congé de la bienfaisante Genevieve & de son mari, en leur témoignant les regrets les plus vifs. Elle voulut m'accompagner jusqu'à l'extrémité de la ville, & profita de ce tems pour me don-

ner tous les conseils que peut dicter la tendresse d'une mere.

Arrivés au terme de notre séparation, nous fondions en larmes & nous n'osions parler; nous nous embrassions; nous nous regardions avec cet attendrissement qui part d'un cœur serré par la tristesse; enfin je lui dis adieu; nous nous embrassâmes encore, & nous nous quittâmes.

Me voilà donc en route, un bâton blanc à la main, mon épée sous mon bras, & aussi peu chargé d'argent qu'un cadet de Gascogne qui vole à Paris chercher fortune. Ma marche fut vigoureuse & rapide. Ma nouvelle situation m'occupoit trop sérieusement, pour me laisser le loisir de contempler les beautés de la Forêt de Fontainebleau, & d'admirer tout ce qui mérite l'attention, dans cette Maison royale.

Morez fut ma premiere halte ; un mouvement de prévoyance pendant qu'on m'apprêtoit à dîner, me fit chercher ma bourse, afin de régler ma dépense sur ce qu'elle renfermoit. J'y trouvai environ trente-six livres. Je n'avois que quatre journées de marche, cette somme me parut plus que suffisante. La joie que je ressentois de mon état présent, dissipoit toute inquiétude sur l'avenir. Quelle délicieuse sensation n'éprouvai-je pas, lorsqu'en faisant l'inventaire de mes possessions, je trouvai deux louis enveloppés dans un petit papier où étoit écrit ce peu de mots ! » Je suis bien fâchée que notre situa- » tion, ne me permette pas de vous » prêter une plus grosse somme, » mon cher enfant ; vous connoissez » assez mon cœur pour ne pas douter » de l'envie que j'ai de vous faire

» plaiſir. J'eſpére que vous vous ſou-
» viendrez de moi, ſi jamais vous
» repaſſez à Melun ». O volupté d'une ame ſenſible! Comment exprimer la douceur des affections dont me pénétra ce trait de généroſité!

CHAPITRE IV.

L'Auteur devient Précepteur. Un funeſte accident fait périr un de ſes Eléves. Accuſé de l'avoir aſſaſſiné, il eſt jetté dans un cachot, & menacé d'être pendu. Effrayant tableau des priſons. Invocation aux ames ſenſibles & généreuſes. Rencontre qu'il fait en priſon.

LE quatrieme jour j'arrive chez M. de Saint Léon, où la Lettre du Bailli de Melun me procura l'accueil le plus honnête. On me fit voir les

deux disciples qu'on se proposoit de confier à mes soins, & le lendemain je commençai l'exercice de mes fonctions. C'étoit, pour les peindre en peu de mots, deux morceaux de matiere brute, récemment sortie des mains de la nature, où la société n'avoit encore imprimé que des vices légers, comme l'obstination, la gourmandise & l'emportement. Ils avoient d'ailleurs le cœur sensible, le caractere patient, & une heureuse mémoire que la culture ne pouvoit manquer de tourner au profit de leur esprit, qui étoit droit & juste.

En un an mes soins produisirent un changement très-avantageux dans mes éléves. Monsieur & Madame de Saint Léon augmentoient d'attention pour moi, en raison des progrès de leurs enfans. Ils me firent des cadeaux d'autant plus agréables, qu'ils en-

troient dans la liſte de mes beſoins de premiere néceſſité.

Mes jours coulerent ainſi dans le calme pendant près de deux ans. On parloit déjà d'envoyer mes diſciples au Collége de C***, & leurs parens me promettoient une récompenſe proportionnée à leur ſatisfaction, lorſqu'un malheureux accident vint me plonger dans une abyme de nouveaux malheurs.

Un jour que j'étois allé chaſſer, accompagné du plus jeune de mes Eléves, parce que j'en avois été plus content que de l'aîné, après avoir long-tems battu la campagne, nous nous repoſâmes ſous un arbre. Il faiſoit chaud, j'étois las. Je m'endormis, laiſſant mon fuſil à côté de moi. Cet enfant à qui ſon pere avoit donné quelques leçons de l'exercice du fuſil, prit doucement le mien & fit

de ſi malheureux mouvemens, que le coup partit. Le bruit m'éveilla; je vis à vingt pas de moi mon infortuné diſciple étendu par terre évanoui, le viſage couvert de ſang. Vraiſemblablement en appuyant rudement le fuſil par terre, le reſſort s'étoit détendu; le coup lui avoit emporté l'oreille avec la joue, où il s'étoit formé une horrible contuſion.

Nous étions à peu de diſtance du grand chemin; dans l'empreſſement où j'étois de lui donner des ſecours, je criois de toutes mes forces. Deux payſans quittent leurs travaux pour accourir. Le hazard fait paſſer en même tems un Brigadier de Maréchauſſée avec deux Cavaliers. Ils ſuivent les payſans; on me trouve près de l'enfant qui étoit toujours évanoui, & baigné dans ſon ſang. J'eus beau proteſter que le hazard l'avoit réduit

dans le triste état où on le voyoit ; le Brigadier me déclara qu'il étoit de son devoir de m'emmener prisonnier à V** , & que si j'étois innocent, M. de Saint Léon me redemandroit. Je ne veux point, ajouta-t-il, par honnêteté, vous faire lier les mains & vous conduire à pied. Vous allez monter en croupe derriere un de mes Cavaliers ; l'autre va rester ici pour faire porter l'enfant chez ses parens, & leur rendre compte de tout ce qui s'est passé.

Au bout de deux heures nous arrivons à V**. Il faisoit malheureusement encore jour. Mes conducteurs descendirent à la porte de la ville, & me la firent traverser presque en entier, pour me mener à la prison. Dès l'instant de mon arrivée le quartier avoit été en mouvement pour sçavoir quel étoit cet Assassin de

dix-huit ans. Nous ne parvînmes à la porte de la prison, qu'à travers les flots d'une multitude empressée qu'on avoit beaucoup de peine à écarter. Y eut-il jamais situation plus affreuse que la mienne? Tout ce que l'opprobre, l'humiliation, la honte & la confusion peuvent imprimer dans l'ame de plus douloureux, je l'avois ressenti à la vue de cette populace, chez laquelle j'entendois que le mépris étouffoit la compassion.

Le Brigadier m'avoit recommandé au Geolier comme un jeune homme de famille, & je n'avois point été resserré étroitement; mais le lendemain on m'annonça qu'il y avoit des ordres de me traiter comme un criminel destiné à l'échaffaud. J'en demandai les raisons; on m'apprit que M. de Saint Léon avoit été tellement frappé de l'état de son fils,

qu'il avoit juré ma mort, & que dans ces sentimens, il avoit écrit au Lieutenant Criminel, pour le prier de lui rendre une prompte justice. On me dit de plus, que l'enfant n'étoit revenu de son évanouissement que long-tems après son arrivée chez ses parens, que la quantité de sang qu'il avoit perdu, l'avoit si fort affoibli, qu'il n'avoit pas encore recouvré la parole, qu'enfin sa vie étoit absolument désespérée. Les gens de la maison disoient tout haut, surtout les femmes, que le beau sexe n'étant pas de mon goût, peut être j'avois voulu dans un moment de brutalité, punir la résistance que cet enfant avoit opposé à ma passion dénaturée, où en éteindre la mémoire dans son sang. Cette attroce calomnie me parut être l'ouvrage d'une certaine Agathe, femme-de-chambre qui m'avoit pro-

posé des vues d'établissement, que j'avois reçues, avec autant de dédain que ses tendres déclarations.

Après ce court entretien, il fallut suivre mon fâcheux conducteur, qui me fit descendre dans une espéce de caveau ténébreux où le jour ne pénétroit qu'à travers un long & étroit soupirail, sur lequel le soleil n'avoit jamais dardé ses rayons. Un peu de paille éparse sur une terre humide, fut le lit que je trouvai dans ce lieu d'horreur. Bientôt encore, cette paille me fut disputée par une multitude de limaçons, de rats & d'insectes, qui sembloient s'entendre avec les hommes, pour accroître mon supplice.

O vous mortels généreux que l'opulence met en état d'être utiles à l'humanité! vous méritez sans doute de la reconnoissance quand vous

fondez des écoles propres à répandre la lumiere des Sciences, à perfectionner les Arts ; quand vous contribuez à l'embellissement de votre patrie, ou que vous procurez du soulagement aux pauvres qu'elle renferme. Mais ne tournerez-vous jamais des regards de compassion, sur ces tombeaux de la vie, sur ces lieux de désolation, où la force, la calomnie & les passions humaines, précipitent si souvent l'innocent à la place du coupable ? Ah ! si vous aviez descendu dans ces cloaques affreux, où l'humanité souffrante ne forme des desirs que pour son anéantissement, où chaque heure est un siécle de tourmens ; si vous aviez vu les misérables qui y sont renfermés, l'œil triste, le visage abbatu, couverts de haillons, couchés dans la fange & l'humidité, vivant d'un pain noir trempé de leurs larmes ; quel est celui qui pour-

roit ſoutenir la vue de ce ſpectacle, ſans frémir, ſans ſe ſentir le cœur déchiré par la pitié ?... Ne dites pas que des criminels ſont indignes de ce ſentiment. Barbares ! Eh, pour quoi les punir avant de les condamner ? Qui vous a dit qu'ils ſont coupables ? & ces coupables ne ſont-ils pas des hommes ; ne ſont-ils pas vos freres ? La haine, la vengeance, la jalouſie ne peuvent-elles pas rendre contr'eux des témoignage faux & injuſtes ? Mais, quand même l'évidence de leur crime marqueroit la place où le glaive de la Juſtice doit frapper, pourquoi leur faire ſouffrir mille morts au lieu d'une.

Européens qui vous croyez ſupérieurs en ſcience, en ſageſſe & en vertus, à toute autre nation ! venez apprendre ce que vaut un homme, d'un peuple que vous vous repréſen-

tez, comme une fourmilliere d'ignorants & de fripons ; des Chinois. Les priſons ne ſont chez eux, ni ſi horribles ni auſſi mal-propres que celles de l'Europe. Elles ſont ſpacieuſes, bien diſpoſées & commodes. Dans les priſons de Cantong, où l'on compte habituellement quinze mille priſonniers, l'ordre, la paix & la propreté y régnent toute l'année. Si un priſonnier meurt, on en rend compte à l'Empereur. (*a*) Il faut une infinité d'atteſtations qui prouvent que le Mandarin n'a pas été ſuborné pour lui procurer la mort ; qu'il eſt venu le viſiter lui-même ; qu'il a appellé un Médecin, & que tous les remédes convenables lui ont été adminiſtrés.

(*a*) Voyez l'Hiſtoire de la Chine du Pere Duhalde.

Que la perſonne d'un accuſé ſoit gardée ſûrement, voilà l'objet d'une priſon ; mais que ſa détention ſoit une continuité d'angoiſſes, une mort prolongée ; cette idée répugne autant à l'humanité qu'à la juſtice. Cependant combien d'accuſés, avant que leur innocence ſoit manifeſté, périſſent de miſere ou de déſeſpoir ! Quand un ſeul de ces derniers reſſiſteroit au poiſon de la calomnie ; quand il échapperoit au poignard que les paſſions humaines ont aiguiſé contre lui, de quelles bénédictions ne combleroit-il pas l'homme charitable qui lui auroit conſervé la vie, en écartant de nos priſons, l'obſcurité, l'infection, & toutes les horreurs qui en font un lieu de déſolation, où la perte de la liberté eſt le moindre des tourmens qu'on y éprouve !

Le troiſieme jour de mon empri-

ſonnement, je fus conduit chargé de chaînes, devant le Juge qui me fit différentes queſtions ; j'y répondis avec toute la force de l'innocence. Onze jours paſſés entre des murs dégoutans d'ordures & d'humidité, ſans recevoir d'autre ſoulagement que de ma conſcience, me procurerent une toux & une extinction de voix, qui firent craindre des ſuites dangereuſes. Sur le compte que le Geolier rendit au Juge de mon état, je fus tiré de mon cachot & logé dans une chambre, avec des fers aux mains ſeulement. Mon conducteur m'inſtruiſit que j'avois pour compagnons de captivité, deux débiteurs inſolvables, & un homme accuſé de crimes horribles, qui venoit d'arriver depuis deux heures, & qui devoit repartir le lendemain. Il avoit les mains & les pieds chargés de

groſſes chaînes qui ne lui laiſſoient que la liberté de ſe tenir debout & de ſe coucher.

Ce malheureux ayant paſſé toute la nuit dans une agitation continuelle, en pouſſant de profonds ſoupirs, & criant fréquemment : *Que je ſuis criminel, mon Dieu ! j'implore votre miſéricorde : les hommes me condamnent, daignerez-vous me faire grace ; votre clémence eſt tout mon eſpoir !*

Ces triſtes exclamations avoient dérobé pluſieurs heures de ſommeil à chacun de nous, & éveillé notre curioſité. Au premier rayon du jour je me léve, je m'approche de mes camarades qui ſçavoient mes avantures, & nous réſolûmes de prier ce criminel de nous conter les ſiennes.

Nous commençons par lui dire des choſes conſolantes touchant la bonté & la juſtice des hommes, dont il de-

voit espérer son absolution s'il étoit innocent ; innocent, reprit-il avec vivacité ; moi innocent ! Ah, Messieurs ! puis-je l'être après les crimes que j'ai commis. Si vous les connoissiez ; vous me fuiriez promptement. Je suis un monstre dont vous ne voudriez pas plus approcher que d'un lion affamé, ou d'un Tygre altéré de sang.

Je lui répondis, que sans doute il se jugeoit avec trop de sévérité ; que s'il vouloit avoir la complaisance de nous raconter sa vie, peut-être nous n'y verrions, que les écarts d'une jeunesse sans expérience, ou les infortunes d'un homme emporté par le torrent des passions.

Après nous avoir demandé notre indulgence, & nous avoir fait quelques observations sur la brieveté qu'il mettroit dans son récit, il nous parla dans les termes suivans.

CHAPITRE V.

Hiſtoire d'un caractere violent.

MES parens établis Marchands dans la Ville du Mans, m'ayant fait étudier juſqu'à quinze ans, j'appris alors le deſſein & la peinture, ce qui m'occupa juſqu'à vingt. Mon pere avoit déjà projetté de m'envoyer à Paris, lorſque le dérangement de ſes affaires l'obligeant d'interrompre ſon commerce, il fallut me réſoudre à reſter dans ma Patrie. Parmi nos créanciers, il en étoit un ſi âpre au gain, ſi avare, qu'il venoit ſouvent voir mon pere, dans la vue de tirer de ſa créance un meilleur parti que les autres. Un jour qu'après avoir été excédé de queſtions & traité durement par cet homme, mon pere ſe

plaignoit des reproches & des désagrémens qu'il essuyoit de sa part, & faisoit imprudemment, devant sa famille, des vœux pour en être débarassé, je formai sans rien dire la résolution de le satisfaire.

Le hazard voulut qu'au bout de trois jours, je rencontrai ce créancier dans la campagne, à une lieue du Mans. Il étoit seul: un prétexte supposé me fit quitter ma compagnie, pour l'aller trouver. Je lui reprochai doucement sa conduite envers mon pere; je lui représentai que ses mauvais procédés étoient d'autant plus déplacés, qu'il sçavoit que le désordre de notre commerce avoit été causé par des pertes & des malheurs notoires. Ce Négociant prit le ton d'un homme qui fait grace, & qui fonde, fur cinquante années, le droit de parler sans ménagement à un jeune

jeune homme de vingt ; j'étois né violent & emporté. Ses propos grossiers & outrageans aigrirent un caractere que la mauvaise humeur & le desir de la vengeance faisoient fermenter depuis long-tems. Aux injures qu'il me dit, je répondis des injures plus piquantes. Les menaces qu'il me fit de la prison, avec les termes du dernier mépris, me jetterent dans un transport de colere, qui m'ôta toute espece de considération. Je m'élançai sur lui ; je le précipitai par terre ; je le frappai d'un bâton que j'avois, avec tant de force, que la crainte de l'avoir assommé, me ramenant à moi-même, je l'aidai à se relever ; je le fis asseoir, & je rejoignis promptement la compagnie que j'avois quittée. Je revins bientôt à la ville, où j'informai mes parens de l'affaire qui venoit de m'ar-

river. J'étois sûr qu'il n'y avoit point de témoins. Je passai quinze jours encore au Mans pour écarter tout soupçon, & je partis pour Poitiers, où une partie de ma famille avoit des établissemens. Mon séjour n'y fut pas long.

Un jeune écolier de droit qui se trouvoit dans une maison où j'avois fait un portrait, eut l'indiscrétion de le blâmer devant moi, sans me connoître, & d'y faire remarquer des défauts en ménageant fort peu l'auteur. Toute la compagnie rioit de mon embarras, & ma confusion s'augmentoit par l'attention qu'on donnoit au censeur. Une personne moins maligne que les autres, l'approche, & lui parle à l'oreille, sans doute pour l'avertir que j'étois le Peintre qui avoit fait ce portrait. Il répond assez haut; » tant mieux, il se » corrigera; on ne peut trop criti-

» quer les artisans ; ce sont des au-
» tomates qui ont besoin d'être éclai-
» rés par des personnes de goût.

Ces mots d'*Automates* & d'*Artisans* avoient choqué ma vanité. Je sortis vivement piqué contre ce jeune homme, & bien déterminé à lui demander une explication. Dès le lendemain j'allai le trouver en effet. L'air de hauteur avec lequel il me reçut, & le terme d'Artisan qu'il continua d'appliquer aux Peintres en général, échauffèrent ma bile. Les propos devinrent très-vifs de part & d'autre. Bref, nous sortîmes ensemble. Nous nous battîmes au cours, & j'eus le funeste avantage d'étendre mon adversaire à mes pieds.

Mon unique ressource fut de m'enfuir promptement pour éviter les poursuites de la Justice. Peu de tems auparavant, mon pere m'avoit ap-

pris que son créancier qui avoit été si fort maltraité, étoit mort trois ou quatre mois après cette fatale avanture ; Paris m'offroit le plus sûr asyle que je pusse avoir dans le royaume ; j'y arrivai coupable à vingt-deux ans, du meurtre de deux de mes semblables.

Dans un âge où la raison est au berceau, il est difficile que la voix de la conscience se fasse entendre au travers des cris des passions ; mon cœur ne sentoit pas le moindre remords, & mon caractere, loin d'être corrigé, ne faisoit que devenir plus impétueux. Quatre ans se passerent sans que j'éprouvasse de désagrémens que par l'inconstance de quelques femmes galantes, près desquelles une excessive jalousie me rendoit plus terrible qu'aimable. L'inclination naturelle que j'avois pour

le beau sexe, étoit mêlée de tant d'horreur pour le partage d'un cœur, que cette funeste inquiétude versoit à grands flots, l'amertume sur mes jours.

Dans la vue d'extirper cette cruelle ennemie de mon repos, je résolus de faire choix d'une femme qui fut d'un caractere doux & patient, d'un esprit docile, naturel & d'une figure agréable, sans prétentions à paroître aimable. Comme j'étois avantageusement connu; un travail assidu m'avois mis en état de faire les épargnes nécessaires pour un établissement. Je fus assez heureux pour rencontrer un objet conforme à l'image que mon imagination en avoit tracée; six mois de fréquentation & d'étude me confirmerent dans mes vues. J'en fis la proposition, elle fut acceptée avec autant d'empressement

de la part des parens, que de celle de la perſonne que je demandois. Cinq années de mariage loin de rien diminuer de mon attachement pour ma femme, n'avoient fait que me rendre mes liens plus agréables, & plus ſolides, par le gage qui nous en reſtoit, lorſque la mort de mon pere m'appella dans ma Patrie. Je m'y rendis par le Caroſſe public. Fatal voyage ! Jamais le plus vif repentir ne pourra effacer les crimes dont tu as été la ſource !

Parmi les perſonnes qui rempliſſoient la voiture du Mans, étoit une jeune veuve qui alloit voir ſa famille aux environs de cette ville. La vue continuelle de cette aimable perſonne, alluma dans mon cœur une paſſion ſi véhémente, que je ne pus goûter du repos qu'après en avoir fait la déclaration. Elle fut reçue de maniere à me laiſſer des eſpérances.

Peu de jours après mon arrivée au Mans, je fus instruit que ma femme étoit attaquée de la petite vérole. Mon cœur étoit trop occupé de sa nouvelle passion, pour admettre tout sentiment qui lui fût étranger. Quelque effort que firent la raison & le devoir, ils ne purent lui arracher un soupir pour le rétablissement d'une femme qu'il avoit chérie. Que dis-je? en fouillant dans ses plus secrets replis, j'y eusse peut-être trouvé des vœux contraires.

Depuis quinze ans que j'avois quitté mon pere, il avoit rétabli son commerce avec tant de bonheur, qu'il laissoit une cinquantaine de mille livres. Nous n'étions que deux enfans; il falloit faire des ventes & des partages.

Les embarras qui suivent communément la discussion de ces sortes

d'affaires, ne m'avoient point fait perdre de vue Madame Dainville, ma compagne de voyage. Je lui avois rendu plusieurs visites. Les différentes conversations que nous avions eues sur notre amour mutuel, en me développant tout son esprit, avoient encore attisé le feu qui me consumoit. Elle me montroit des mœurs si honnêtes; sa conduite étoit si réguliere, que dans la vue de satisfaire une passion dont j'étois l'esclave, j'eus la foiblesse de dire que j'étois libre.

Malgré les protestations du plus sincére amour, malgré les sermens les plus forts d'une constance éternelle, les legeres faveurs que j'obtins, ne furent qu'un artifice pour resserrer les nœuds de ma chaîne. On m'en promit de plus grandes après un mariage en forme, sans lequel je ne devois rien espérer. Madame Dainvil-

ſe avoit des raiſons pour ne pas annoncer à ſa famille les projets d'un nouveau mariage ; elle me pria de les tenir dans le plus profond ſecret, & me promit qu'à ſon retour à Paris, je lui trouverois autant d'empreſſement, que j'en avois moi-même à conclure cette union.

Tous ces arrangemens convenoient ſi bien à ma ſituation, que j'y ſouſcrivis ſans peine. Je ne lui avois pas caché la fortune que me laiſſoit mon pere ; mais cette connoiſſance ſemblant ne rien ajoûter à ſa tendreſſe, j'en pris l'opinion la plus avantageuſe de la nobleſſe de ſon ame & de ſon déſintéreſſement. Il y avoit plus de trois mois que j'étois abſent de Paris. Elle m'attendoit pour y retourner ; l'ardeur de mes deſirs ne pouvoit ſupporter de plus longs délais. Je ſacrifiai l'intérêt de

ma fortune à l'intérêt de mon amour. Encore huit jours d'examens, de diſcuſſions, d'accommodement, & tout étant terminé, je me vis poſſeſſeur de vingt-cinq mille livres en bon argent comptant. Nous partîmes en chaiſe & dans deux fois quarante-huit heures, nous fûmes rendus au Fauxbourg Saint-Denis, où demeuroit mon amante, chez laquelle j'acceptai le logement qu'avoit occupé ſon premier mari. Le bon ordre & la propreté qui régnoient dans ſa maiſon, confirmérent les idées qu'elle m'avoit données de ſon aiſance.

J'avois prévenu ma femme, avant mon départ du Mans, que mes affaires m'obligeoient d'aller en campagne pour quinze jours ou trois ſemaines, ce qui prolongeoit mon abſence ſans pouvoir en déterminer la fin. Ce délai me donna le tems

de mettre ordre à tout ce qui devoit précéder mon second mariage; mais à mesure que le chemin s'applaniſſoit, ma paſſion ſans ceſſer d'être auſſi vive, étoit contrariée par des idées de crainte, & diſtraite par des remords qui, malgré tous mes efforts, donnoient à mon caractere, une teinte ſombre qui annonçoit la perplexité de mon ame. Madame Dainville s'en apperçut; elle me queſtionna; le déſordre de mes réponſes fut un aiguillon pour ſa curioſité. Elle eut recours aux dernieres armes qu'employe le beau ſexe pour s'aſſurer un triomphe. Elle pleura; elle accompagna ſes larmes de tendres reproches ſur mon peu de confiance. Elle fit ſi bien valoir ſon attachement; elle marqua tant de ſoupçons ſur la ſincérité du mien, & ſur la liberté de mon cœur, que confus

de l'excès de son amour, le mien étouffa ma raison. L'yvresse s'empara de mes sens. Eplorée comme elle étoit, elle me parut telle, que le Tasse peint Armide devant Godefroy ; une Grace, une Divinité que je devois venger de son tyran. Je me précipitai à ses genoux ». Non, » je ne suis pas marié, ma charman» te Dainville, ma femme est mor» te depuis trois semaines. L'obliga» tion de lui rendre les derniers de» voirs n'a pu m'arracher d'auprès de » vous; des liens bien plus agréables » m'y attachent pour la vie; il me » reste un enfant de quatre ans; je » mourrois de désespoir, si le myste» re que je vous ai fait de cet évé» nement m'aliénoit de votre cœur » Le sérieux où vous me voyez de» puis quelque tems, vient de la » crainte que cette mort ne fasse » souffrir mes intérêts. Accordez-

» moi trois semaines pour les aller
» arranger. Vous avez déjà placé
» sur nos têtes dix mille livres, des
» vingt-cinq que nous avons rappor-
» tées, joignez le reste à votre fortu-
» ne; & reposez-vous sur mon amour
» de mon empressement à revenir la
» partager.

Loin de me témoigner du mécontentement, Madame Dainville redoubla de tendresse & d'expressions affectueuses. Pour payer en quelque façon ma confiance; elle m'apprit qu'elle avoit aussi une fille de six ans dont elle ne m'avoit pas parlé jusques-là, dans la crainte de m'inspirer du dégoût. Je baisai vingt fois sa main, son front, ses yeux, avec des transports de volupté qui faisoient fondre mon ame. Je la quittai plus épris que jamais, & fort occupé des moyens de franchir la bar-

tiere que je voyois encore entr'elle & moi.

Une heure ſuffit pour me faire arriver à mon logis. Je trouvai ma femme indiſpoſée des ſuites de ſa petite vérole, & mon fils en bonne ſanté. Les careſſes de la mere & de l'enfant, me marquerent aſſez, combien mon retour leur étoit agréable. J'eus peine à reconnoître ma femme tant elle étoit défigurée. Cet accident joint aux vœux criminels, dans leſquels je ſurprenois mon cœur toujours rempli de Madame Dainville, ne pouvoit manquer de jetter de la froideur & de l'indifférence dans toutes mes actions. Ma femme m'en fit des reproches; j'en attribuai la cauſe à l'inquiétude que j'avois au ſujet des vingt-cinq mille livres que j'attendois de la ſucceſſion de mon pere.

Le surlendemain, je reçus une Lettre de Madame Dainville. Son amour étoit peint avec des couleurs si vives & si brûlantes, que cette lecture porta la flamme dans mon sang. Il me sembloit sentir couler dans mes veines une matiere bouillante, dont le frémissement général annonçoit une violente éruption. Pouvois-je résister à la fureur de posséder une femme dont le caractere, la figure & l'esprit m'arrachoient à la raison, à l'humanité, à moi-même? Tous mes sens conspiroient pour elle; tous mes sentimens étoient concentrés dans mon amour. Tu perds toute ta fortune, me crioit l'intérêt, si tu ne l'épouses.... Mon cœur se flétrissoit au conseil que le devoir me donnoit de ne la plus revoir.

D'un autre côté, ma femme m'embarrassoit par ses questions. Elle me

marquoit de la jalousie, des soupçons sur le changement de ma tendresse; son humeur me parut être devenue acariâtre & obstinée. Comme je ne la voyois qu'à travers les sombres vapeurs d'une humeur chagrine, & aigrie par les contrariétés; de légeres imperfections, des vivacités d'un moment me paroissoient des vices énormes & insupportables. J'étois entre deux abîmes également dangereux, au fond desquels étoit la misére ou la mort. Comment me délivrer de tant d'anxiétés? Un barbare excès d'amour, d'avarice & de démence, me suggeroit qu'une femme qui languit depuis quatre mois, est sur le bord de son cercueil, qu'un rien peut l'y faire tomber. Cette main égarée par une passion qui eût foulé aux pieds la nature entiere pour courir à son but;

cette criminelle main, dis-je, prépara le breuvage funeste qui trancha les jours de ma malheureuse épouse. Permettez que je m'interrompe un instant, nous dit le prisonnier ; j'en ai besoin pour calmer mes sens que ce souvenir déchire & fait frémir d'horreur.... L'hypocrisie cacha mon crime sous le voile d'une vive douleur.... L'attrait d'un plaisir qui avoit séduit mon imagination étouffa mes remords. Je vécus ainsi dans l'opprobre, étourdissant ma conscience par la dissipation.

Quinze jours s'étoient à peine écoulés, que je fus marié secrettement à Madame Dainville, & nous continuâmes d'habiter l'extrémité du Fauxbourg Saint-Denis. Sa fille qui étoit alors chez elle, avoit six ans ; c'est-à-dire à peu près le même âge que mon fils, & ces deux enfans

nous étoient également chers. Le malheureux être, que le cœur humain! La privation irrite ses désirs; la jouissance les éteint; un bonheur continu le dégoûte; le malheur le tue. Qu'il ne cherche donc la félicité qu'en lui-même; qu'il se nourrisse de son innocence; qu'il n'exerce, s'il se peut, sa sensibilité qu'à compâtir aux maux d'autrui; que ce soit enfin, un foyer où le feu sacré de la raison domine uniquement, & assez pour consumer toutes les passions: voilà le portrait d'un sage; du plus fortuné des mortels.

Pour moi; né violent, l'impétuosité de mon caractere se communiquoit à toutes mes affections; l'habitude de m'y livrer ne me laissoit plus assez de force pour les dompter. La possession assurée d'un bien après lequel j'avois tant soupiré, fit naître

la jalouſie, que la crainte de déplaire avoit toujours tenue captive. Les chaînes d'une union irréfragable, loin de l'accabler, la rendirent plus terrible.

Un jeune homme que ma femme diſoit être parent de ſon premier mari, venoit la voir fréquemment. Ces viſites me déplurent. Je m'en plaignis. Son caractere qui n'étoit plus retenu par l'intérêt, ſe développa, & me fit voir une femme impérieuſe, emportée & d'une méchanceté dangéreuſe. Elle me répondit fierement qu'elle ne m'avoit pas épouſé pour s'enterrer avec moi; qu'il lui étoit permis de voir ſes parens. Nos querelles revenoient ſouvent ſur le même ſujet, & finiſſoient par accroître de plus en plus mon chagrin, & ma jalouſie. Dixhuit mois ſe paſſerent dans cette alternative de calme & d'orage.

Enfin, un jour que la vivacité m'emportoit au-delà des bornes de la modération, je lui reprochai que je venois d'apprendre qu'elle n'avoit jamais été marié qu'au lit de mort de M. Dainville, & que ſa fille étoit le fruit du commerce criminel qui avoit précédé ce mariage. Elle me répondit avec un mépris audacieux qu'elle valoit encore mieux qu'un homme qui avoit empoiſonné ſa femme; & que je ne lui perſuaderois jamais qu'elle fût morte préciſément dans un tems où j'avois beſoin qu'elle le fût.

J'eus beau ſoutenir qu'il n'y avoit rien que de naturel à cette mort, que je ne m'étois mis au-deſſus des délais de la bienſéance, que par l'excès d'un amour que je me reprocherois toute ma vie, puiſqu'elle en étoit ſi peu reconoiſſante; elle s'en-

fuit. Nous restâmes sans nous voir huit à dix jours, pendant lesquels elle continuoit de recevoir des consolations du jeune homme dont je lui avois demandé l'éloignement.

Il est impossible de dire combien ma jalousie étoit ingénieuse à me tourmenter; avec quelle force elle m'excitoit à chercher la preuve de ce que je devois éternellement ignorer. Par un rafinement de cette cruelle passion, je me jettai aux pieds de ma femme; je lui demandai pardon de mes vivacités, en la conjurant de me rendre son cœur & sa tendresse, ainsi que je l'assurois de la mienne. Elle me promit tout ce que je lui demandois. Nous vécûmes plus de deux mois sans que j'eusse le moindre sujet de plainte. Je me félicitois de ce que mes remontrances l'avoient enfin ramenée à son devoir. Ma ja-

louſie n'étoit cependant pas éteinte entierement; mais elle ne jettoit plus que de foibles étincelles, qui s'anéantiſſoient bientôt faute de matieres où elles puſſent s'attacher. Le hazard vint la rallumer avec plus de fureur que jamais. Il fit tomber entre mes mains une Lettre adreſſée à ma femme, dans laquelle ſon amant l'engageoit à une partie de campagne, & railloit malignement la crédule bonhommie du mari. Je me rappellai qu'elle s'étoit abſentée le jour indiqué, ſous prétexte d'aller voir un de ſes parens, avec ſa fille, & chez lequel j'avois refuſé de l'accompagner. Je fis des informations; j'appris qu'en effet elle avoit paſſé chez ce parent à midi pour y laiſſer ſa fille, qu'elle étoit venue reprendre enſuite fort avant dans la nuit pour la ramener au logis.

La réunion de toutes ces circonstances fut un nouveau poison versé sur mes blessures. La douleur me rendit furieux. Je jurai intérieurement de tirer une éclatante vengeance de ce double affront. J'étois dans un état d'anxiété qui m'ôtoit le repos & l'appétit ; si la nuit j'obtenois quelques instans de sommeil, il étoit bientôt troublé par des rêves affreux, qui me rendoient témoin de mon deshonneur ; qui me faisoient voir ma femme, les yeux étincelans, les cheveux épars, un poignard à la main, cherchant dans l'obscurité l'endroit où elle me vouloit frapper. Cependant pour servir plus sûrement ma vengeance, j'étois obligé de couvrir les différens transports qui m'agitoient, du masque de la tranquillité. Le souvenir de mon fils, sa présence calmoient par fois, les accès de ma rage, & rappelloient des affec-

tions plus douces. Je le prenois dans mes bras, je l'arroſois de larmes, je recevois ſes innocentes careſſes avec une tendreſſe, qui redoubloit en penſant à la barbarie que j'avois eue envers ſa mere; à l'injuſtice que je lui avois faite à lui-même, en ſacrifiant à ma folle paſſion, une fortune dont je n'avois dû me regarder que comme le dépoſitaire.

Enfin, l'excès de ma jalouſie, la ſoif de la vengeance s'étant réunis pour exciter la plus violente fermentation dans tous mes eſprits; la raiſon, la nature, les loix éleverent envain la voix. Je pris le parti de ſurprendre ma femme, dans le crime, de la punir à l'heure même & de m'abandonner enſuite moi-même à mon déſeſpoir.

Nous étions à la fin du mois d'Août. Je feignis d'aller en campa-

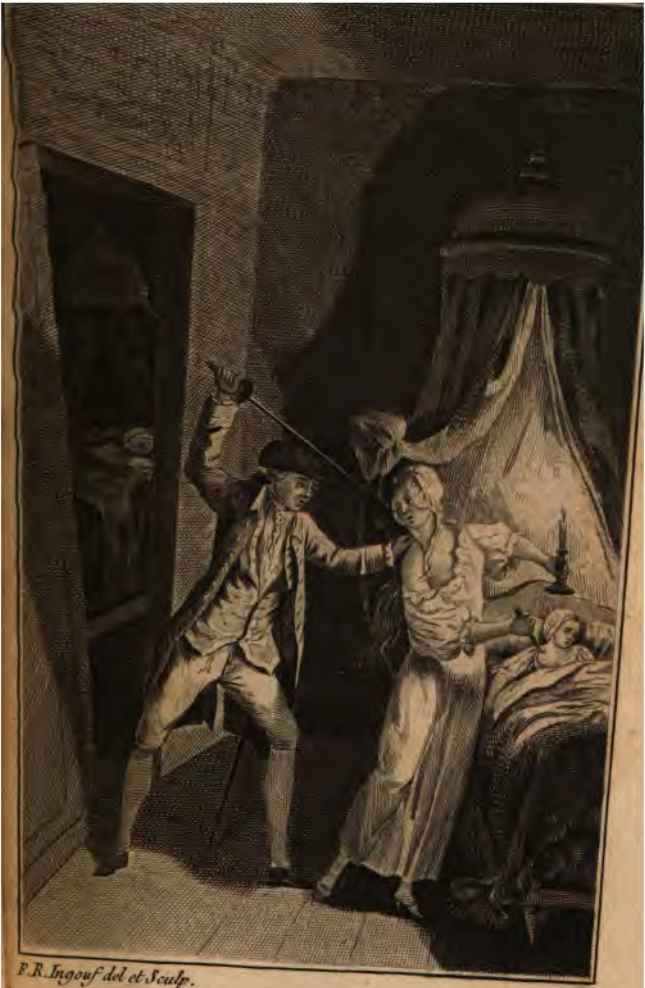
gne

gne pour pluſieurs jours, & cependant je reſtai dans une chambre, non loin de ma maiſon, obſervant ſans être vû tout ce qui pouvoit y entrer ou en ſortir. Peu de tems après la chûte du jour, je vis arriver le complice de ma femme. Je compte minuit, une heure, ſans voir aucun mouvement. Mes ſoûpçons ſont aſſurés, me dis-je à moi-même, volons immoler les deux coupables, du même coup. Je m'étois ménagé une entrée par la porte du jardin qui donnoit ſur la campagne..... Que devins-je, lorſque j'apperçus l'homme que j'avois vu entrer chez moi, en robe de chambre & en bonnet de nuit, une lumiere à la main, gagner un cabinet, où ſans doute il étoit appellé par des beſoins particuliers.... O nuit exécrable! nuit à jamais gravée dans ma mémoire en

caracteres lugubres & horribles ! Devois-tu prêter ton ombre à tant d'atrocités..... Ma jalouſie enflammée par la vue de l'auteur de mes maux, briſa toutes les barrieres qui l'avoient juſques-là tenue concentrée. Telle que cette poudre meurtriere, qui ne ſemble inventée par les hommes que pour apprendre à braver la foudre des Dieux, plus elle avoit été fortement comprimée, plus ſon explosion fut violente & terrible. Les ſecouſſes redoublées qu'éprouvoit mon ame, lui cauſerent une convulſion furieuſe qui paſſa dans tous mes ſens. Fondre ſur l'ennemi préſent, c'étoit me découvrir & laiſſer échapper celui que ma haine trouvoit le plus coupable. Les yeux farouches, les dents ſerrées, le meurtre dans le cœur, & mon épée à la main, je monte précipitamment l'eſcalier qui

conduit à la chambre où couchoit ordinairement ma femme. Je trouve la porte ouverte.... en trois pas je m'élance auprès de son lit.... j'entends respirer... une coëffure blanche, m'annonce que c'est elle.... Je lui plonge mon épée dans le sein.... A l'instant un cri perçant frappe mon oreille. Monstre d'ingratitude & de perfidie! m'écriai-je, meurs, & reconnois ton bourreau... Ce n'est pas assez de ton sang pour assouvir ma soif, il faut encore.... Je ne pus achever; j'entendis ma femme appeller son amant. Je la vis sortir de la chambre voisine qui étoit la mienne, avec de la lumiere; elle apperçut mon épée teinte de sang, & sa fille mourante.... = Malheureux tu viens d'égorger ma fille; je sçaurai me venger. = L'étonnement où j'étois de mon erreur, me tenoit im-

mobile.... Elle retourne promptement sur ses pas, & ferme la porte après elle.... Les cris plaintifs de mon fils me rendent à ma premiere fureur. La porte ne put tenir longtems contre les efforts d'un phrénétique.... elle tombe; je vois ma femme un couteau à la main qui me menace, si je ne sors, de poignarder mon fils; j'approche pour lui arracher le fer; la barbare l'enfonce dans la gorge de l'enfant, & des flots de sang l'inondent soudain.... Je manque de termes pour rendre ce que je sentis à la vue de ce spectacle effroyable... Je recule en arriere, & me précipitant sur elle, je lui donne trois coups d'épée qui l'étendent sur le carreau. Je me repaissois avidement de ses douleurs. La mort me sembloit trop prompte à les terminer. J'eusse voulu la rappeller à la vie pour la lui arracher encore avec le



F.R. Ingouf del et Sculp.

cœur ; avec ce cœur ingrat, perfide & cruel qui m'avoit outragé. Ma vengeance avoit un autre sacrifice à faire. Je cours partout chercher la victime... Ma précipitation me fait faire un faux pas, je tombe dans le jardin ; la nature épuisée dans l'accès de ma rage ne me prêtoit plus assez de forces pour me relever ; je reste évanoui.

Pourquoi mes yeux ne resterent-ils pas couverts d'une ombre éternelle ? La fraîcheur de la nuit, l'humidité de la terre me rappellerent sans doute à la vie. Tout ce qui venoit de se passer se présentoit à moi comme un rêve épouvantable ; mais cette épée teinte de sang que je tenois encore, me confirmoit que c'étoit une affreuse vérité. Consterné de tant d'horreurs, je me léve avec peine, & je prends la fuite par la même

porte qui m'avoit introduit. Vingt fois je fus tenté de retourner sur mes pas, m'accuser moi-même à la justice humaine, & lui demander une mort qui me paroissoit préférable aux tourmens que les remords me faisoient déjà souffrir.

Cependant je continuai de marcher; je me trouvai à Charenton, lorsque le jour parut. Après quelques instans de réflexion, je résolus de sortir du Royaume, & d'aller en Allemagne ensevelir mes crimes & ma honte dans quelque solitude où j'espérois toucher la miséricorde divine, par mes regrets & par une austere pénitence. Coupable comme je le suis, pouvois-je mériter cette grace du Ciel? J'ai été arrêté à Strasbourg, il y a trois semaines. Dans quatre jours nous arrivons à Paris, & j'y vois déjà s'apprêter mon supplice sans frayeur.

CHAPITRE VI.

L'Auteur recouvre ſa liberté. Il entre dans l'Emploi. Injuſtice qu'il y éprouve. Il va à Paris. Il y eſt enrôlé de force. Duretés de ſes parens. Il paſſe en Corſe, & eſt réformé.

NOUS frémiſſions encore du récit de tant de forfaits, ſans parler à ce malheureux homme, lorſque les Archers entrerent dans la priſon & l'emmenerent.

Huit jours s'étoient paſſés depuis que j'avois quitté le cachot. Ma ſanté ſe rétabliſſoit viſiblement, enfin le Geolier vint m'annoncer que j'étois libre, & qu'il avoit ordre de me mener chez Monſieur le Lieutenant Criminel. A peine fus-je apperçu de

ce Juge, qu'il vint à moi, m'embrassa tendrement, & me fit asseoir.

» Mon enfant, me dit-il, je suis » bien fâché que les devoirs de ma » place & les présomptions qui vous » accusoient, m'ayent mis dans la » nécessité de vous traiter avec tant de » rigueur ; Monsieur de Saint Léon » a eu trop tard les preuves de votre » innocence. Son fils qui vient de » mourir des suites de son accident, » n'ayant recouvré la parole que peu » de tems avant d'expirer, l'on n'a » sçu qu'hier, la vérité de tout ce » que vous aviez vous-même allegué » pour votre justification ; voici cin- » quante louis que je suis chargé de » vous remettre de la part de Mon- » sieur de Saint Léon, qui m'a aussi » renvoyé tout ce que vous aviez » chez lui. Il est très-mortifié de vous » avoir causé l'humiliation que vous » venez d'éprouver. Ce tort joint à

» la crainte que votre préſence n'ir-
» ritât la bleſſure que lui cauſe la
» mort de ſon fils, l'empêche de vous
» voir; mais il vous invite à lui écrire
» dans toutes les circonſtances où ſa
» recommendation pourra vous être
» de quelque utilité. Voyez, mon en-
» fant, ce que vous voulez faire. J'ai
» écrit à vos parens, je n'en ai point
» reçu de réponſe, ſans doute que
» la nouvelle que je leur donnois de
» votre empriſonnement, & de ce
» qui le cauſoit, n'a ſervi qu'à aigrir
» leur haine. Si vous voulez retour-
» ner chez eux je vous chargerai
» d'une Lettre qui ſera votre juſti-
» fication ». = Je recevrai volontiers la Lettre que vous m'offrez, lui répondis-je, mais l'injuſte indifférence de mes parens, ne me laiſſant aucune eſpérance favorable de leur côté, j'ai pris le parti de ne les jamais impor-

tuner. Et même afin de perdre le souvenir de leurs cruautés, ainsi que de leur nom, autant que pour effacer de la mémoire des hommes les traces de mon ignominieuse détention, permettez, lui dis-je, que je change de nom pour adopter celui de Laroche. Il y a plusieurs petits emplois qui me conviennent, je serois très-satisfait si je pouvois en obtenir un.

Mon Juge m'offrit de me faire entrer dans les Aydes, en me recommandant à son frere qui étoit Directeur à E** en Normandie. J'acceptai cet offre avec autant d'empressement que de reconnoissance, & peu de jours après, je me rendis en cette ville où je fus admis au rang de Surnuméraire. Trois mois n'étoient pas encore expirés, que je me vis en possession d'un Emploi de 600 liv. à B**, dans la même Province. La soli-

dité de ce revenu sembla me donner une nouvelle existence. Une année se passa comme un éclair, tant étoit vive la satisfaction que je goûtois. Outre les émolumens de mon Emploi, j'avois laissé à mon protecteur une somme de quinze cent livres pour laquelle il me faisoit exactement toucher cinquante francs tous les six mois. Combien la misere paroissoit loin de moi! Les fonctions de mon Emploi étant remplies, je ne devois plus de compte de ma personne, qu'à moi-même. Mon ame s'épanouissoit lorsqu'en se repliant sur elle-même, elle ne trouvoit plus ni liens ni obstacles qui génassent ses volontés. Hélas! Ce tems fut le plus agréable de ma vie! Pourquoi l'injustice des hommes ne me permit-elle pas d'en jouir le reste de mes jours?

Mon malheur voulut que j'obtins à G** une place plus avantageuſe que celle que j'avois. Je me rends à ma deſtination ; j'y trouve pour ſupérieur un petit tyran, ſans honneur, mais plein d'une cupidité inſatiable. Sourd aux cris de ſa conſcience ; continuellement tourmenté par la ſoif de l'or, & toujours aveugle ſur les moyens de l'aſſouvir ; n'ayant jamais goûté la douceur d'être bienfaiſant, plein de mépris pour l'indigence, ſoutenant la vanité de paroître faſtueux, ſur les ciſeaux de l'avarice & de la léſine, traitant enfin ſes ſubordonnés avec toute la dureté qu'un maître a pour des eſclaves ; cet homme qui me voyoit arriver avec chagrin, dans un Emploi qu'il avoit envain demandé pour une de ſes créatures, me reçut d'une maniere à me faire craindre de fâcheuſes ſuites de

ſa prévention. Le malheur que j'avois prévu, ne tarda pas d'arriver.

J'avois fais grace à un particulier dont la contravention avoit plutôt été cauſée par l'ignorance, que par un deſſein prémédité. Le Directeur que je n'avois pas jugé à propos d'étourdir d'un fait d'auſſi peu d'importance, l'apprit néanmoins. Il connoiſſoit le particulier pour un homme aiſé. Ce fut un crime très-grave à ſes yeux, que d'avoir manqué l'occaſion de preſſer une auſſi belle éponge. Après m'avoir réprimandé ſans ménagement, il voulut exiger de moi que j'agiſſe contre la parole que j'avois donnée. Je réſiſtai; les groſſieres expreſſions dont il s'étoit ſervi m'animoient; je lui dis avec feu que je m'étois conduit ſuivant les lumieres de la raiſon & de la juſtice, que je ne voyois que celles-là

d'accord avec la probité ; que jamais rien ne me feroit plier sous des principes dictés par l'avarice & la cupidité. Cette réponse piqua son amour-propre. Il me menaça d'interdiction. Un ris dédaigneux me vengea de ses menaces, mais il attira la foudre sur ma tête, & je fus *ipso facto* suspendu de toutes mes fonctions.

Je m'empressai de me rendre à Paris, pour plaider ma cause auprès de nos Commettans. Ce fut un grand bonheur pour moi d'en trouver un civil & judicieux, qui me promit une sincére bienveillance, & une prompte justice.

Le quatriéme jour de mon arrivée, comme je revenois de me promener, sur les six heures du soir, du côté de Ménilmontant, je fus abordé par deux jeunes gens proprement vêtus, qui me prierent de vouloir

bien donner ma décision dans une contestation qui s'étoit élevée entr'eux & leur compagnie au sujet du mot *Verrouil*. On me prie de venir dans la maison vis-à-vis de laquelle nous étions, & que je ne reconnus pour un honnête cabaret, qu'après y être entré. Nous y trouvons deux autres hommes plus âgés, qui du plus loin qu'ils nous apperçoivent, s'écrient : hé bien, avons nous gagné ?

Monsieur, me dit l'un d'eux, ces petits Messieurs soutiennent qu'il faut écrire *Vairrouil* de cette maniere ; nous prétendons qu'il ne faut qu'une *r*, & que l'*i* & *l* finales sont inutiles ; voudriez-vous bien l'écrire comme vous pensez qu'il doit l'être ; votre décision nous mettra d'accord.

On m'offre une plume & un petit morceau de papier, sur lequel étoient écrits déjà *Vairrouil* & *Vai-*

rou. C'étoit un petit triomphe pour ma vanité, que de me voir l'arbitre ſuprême dans cette diſpute. Mon ingénuité chaſſoit toute défiance. Les quatre aſſiſtans formoient un cercle autour de moi, & tous les yeux ſuivoient ma main. J'écris *Verrouil*; nous avons tous perdus, s'écrierent les jeunes gens en voyant le papier que je paſſois au plus âgé.

Je me léve au même inſtant pour prendre congé de la compagnie. Quel coup de foudre pour moi, lorſqu'un de ces hommes mettant la main ſur la garde de mon épée, me dit Monſieur, nous ſommes des Raccoleurs. Nous avions beſoin de votre écriture; vous êtes engagé. Le bruit eſt inutile; nous ſommes quatre; vous êtes ſeul : donnez votre épée de crainte qu'elle ne vous embarraſſe. En même tems ces ſcélérats me dé-

P. C. Ingouf del. et Sculp.

ſarment. Ma ſupriſe étoit dégénérée en une ſtupidité qui m'ôtoit l'uſage de mes ſens. On m'entraîne dans un Fiacre. La douleur de ma ſituation m'accabloit trop vivement, pour que je fiſſe attention à ce qui ſe paſſoit autour de moi. Je me trouve bientôt dans une petite chambre où l'on me dit que j'étois le maître de faire tout ce que je voudrois, à l'exception d'en ſortir. Dès que je fus ſeul, un torrent de larmes vint me délivrer de l'opreſſion qui m'étouffoit. Les plus funeſtes réſolutions m'agiterent enſuite. J'invoquois la mort de toutes mes forces. Enfin je me couchai réfléchiſſant à ce qui pouvoit me délivrer d'une auſſi cruelle captivité.

L'accablement où j'étois, fut un ſoporifique qui me fit dormir juſqu'au lendemain matin fort tard. Mon premier ſoin fut de porter mes

regards autour de moi ; je frissonnai à la vue d'un habit de soldat que l'on avoit mis à la place du mien. Deux de mes séducteurs entrent bien-tôt, & me disent de m'habiller pour aller en prison, jusqu'à ce que j'eusse signé mon engagement, & indiqué l'endroit où je logeois. L'espérance d'obtenir ma liberté me fit faire tout ce qu'on me demandoit. On me conduisit chez un Commissaire des Guerres ; j'eus beau reclamer contre l'indigne maniere dont on avoit extorqué mon écriture ; on me répondit que le Roi avoit besoin d'hommes, & que si la ruse n'étoit pas permise, on n'en trouveroit pas assez pour défendre l'Etat.

Après avoir été toisé, questionné sur ma famille, & signalé sur le Registre, j'obtins ma liberté pendant le jour, à

condition que je reviendrois passer les nuits au même endroit où j'avois couché. Hélas pouvois-je m'occuper d'autre chose que des moyens de recouvrer le bien précieux dont j'avois été si barbarement dépouillé. Je cours porter mes plaintes & mes supplications aux pieds de différentes personnes distinguées dont j'étois connu. Elles parurent s'attendrir sur mon malheur; mais en me disant qu'il n'y avoit pas de remede, on s'épargnoit toute autre sollicitation de ma part.

J'avois alors à Paris, un parent distingué dans l'état Ecclésiastique, par ses talens pour la chaire, par une place éminente; & par la vénération qui lui attiroient de grandes aumônes faites avec ostentation; je lui exposai dans une Lettre la triste situation où ma franchise m'avoit ré-

duit, en le suppliant de me tendre cette main charitable dont l'indigence ressentoit si souvent les secours. Il me répondit en peu de mots : » que si je m'étois toujours » occupé de mon salut, j'aurois fré» quenté les Eglises, au lieu d'aller » au cabaret ; que mon libertinage » m'avoit attiré ce châtiment du » Ciel, qui est toujours juste dans » ses punitions, & dans ses récom» penses.

Cet excès de dureté, caché sous les expressions du cagotisme, dans un nouvel Apôtre dont la charité sembloit aux yeux du Public aller au-devant de la misere pour la combattre, & chercher la pauvreté pour la consoler, me causa tant d'indignation, qu'abjurant les hommes & leurs secours, je résolus de fuir absolument toute société, & de ne plus

vivre qu'avec moi-même. J'informai ma sœur du malheur que je venois d'éprouver, & des moyens que j'avois tentés pour m'en délivrer; dans résolution où j'étois de renoncer au monde, je lui faisois un éternel adieu. Les chaînes que j'avois reçues de la violence & de la perfidie, je les soulevai avec réflexions, elle ne me parurent plus aussi pésantes qu'auparavant. Après avoir essuyé tant d'injustices dans le monde, pouvois-je en avoir encore à redouter? L'habitude de souffrir avoit formé, sur mon ame, un calus qui la rendoit insensible à tout ce qui pouvait m'arriver dans la condition de Soldat, & je ne plaçois pas la mort au rang des plus funestes accidens. La douleur de me voir confondu dans la tourbe soldatesque, à qui l'aménité des mœurs, la civilité des expressions ne

ſont pas moins étrangeres, que la tempérance & la piété, étoit la ſeule choſe qui allarmât ma délicateſſe.

Cependant je m'empreſſai de demander à rejoindre le Corps dont j'étois, malgré moi, devenu membre. On me réunit à trente malheureuſes victimes comme moi; en douze jours nous fûmes rendus à C**.; ſix mille hommes gardoient cette ville. Ce fut un ſpectacle auſſi nouveau qu'agréable à mon eſprit, de conſidérer par quels dégrés le pouvoir tyrannique deſcendoit de ſa ſource, & ſe diviſoit en une infinité de branches, ſans rien perdre de ſa force ni de ſon activité.

Je m'étonnois, toutes les fois que je venois à réfléchir, pourquoi une multitude qui ne trouve pour prix de ſa vie & de ſa liberté, qu'une médiocre ſubſiſtance, & des travaux

continuels, n'eſt pas ſans ceſſe agitée par le déſir de rentrer dans des droits, que la démence ou le deſeſpoir oſent ſeuls aliener, ou qui ne peuvent être ravis que par la plus criante injuſtice. Comment en effet, cette foule n'eſt-elle pas continuellement ſollicitée par l'intérêt perſonnel, à rendre ſa captivité plus douce, ſa condition moins miſérable. ? N'eſt-ce pas que le joug militaire eſt trop peſant pour qu'il puiſſe être ſoulevé ? L'ame n'a plus de reſſort quand le corps eſt affaiſſé. D'ailleurs il faudroit de l'unanimité dans les ſentimens, de l'accord dans les démarches, un but unique en perſpective. Un aſſemblage de machines qui n'ont jamais été remuées que par des reſſorts groſſiers & matériels, ſont-elles capables de vues qui ne peuvent appartenir qu'à l'intelligence, & à la raiſon éclairée ſur ſes droits.

Je paſſai deux ans à C**. toujours dégoûté de mon état par l'intervalle que je voyois entre moi & les compagnons de ma ſervitude ; mais un peu conſolé cependant, par l'attention que tous les Officiers de la Garniſon donnoient à une figure intéreſſante, & aux manieres nobles qui me diſtinguoient de la foule.

Les préliminaires de la paix ayant été ſignés cette année 1735, entre l'Empire, la Sardaigne & la France ; le Régiment fut envoyé l'année ſuivante à A**. en Provence, d'où nous paſſâmes, après dix-huit mois de ſéjour, dans l'Iſle de Corſe, ſous le commandement de M. de Boiſſieux.

J'avois été fait Sergent en arrivant en Provence, & chargé de quelques détails. Cette place, ſans être fort élevée, me procuroit cepen-

dant

dant des agrémens qui commencerent à m'ouvrir les yeux. Abandonné de ma famille, & voulant vivre isolé dans le monde, ma ressource principale me parut être dans mon état. Si je n'y appercevois pas de grands avantages du côté de la fortune, j'espérois d'y trouver le chemin de ma liberté, dont la privation excitoit toujours mes regrets; & de voir mes services un jour récompensés. Du moins l'affection de mes supérieurs flattoit mon espoir en ce point.

Après une résidence de deux ans en Corse, une maladie endémique ayant emporté un grand nombre d'hommes sans distinction de grades, j'obtins celui de Lieutenant attaché à l'Etat-Major. L'année 1739 vit rétablir la tranquillité dans cette Isle par les soins de M. le Mar-

quis de Maillebois, & mon Corps fut rappellé avec une partie des Troupes Françoises.

Une réforme suivit de près notre retour en France, & j'eus le malheur d'y être compris; de façon, que sans les petites épargnes que l'économie m'avoit mis à portée de faire, dans un pays où nous étions bien traités par les Génois, je me fusse de nouveau trouvé entre la misere & la mort.

CHAPITRE VII.

L'Auteur prend le parti de voyager. Il s'embarque à Marseille. Artifice extraordinaire pour échapper à un Corsaire. Il arrive à Alep. Part pour Bassora ; rencontre singuliere.

LA liberté que je venois d'acquérir me sembloit une fortune ; & les quinze cent livres que j'avois en dépôt chez le Lieutenant Criminel du Bailliage de V**, dont j'avois une reconnoissance en bonne forme, faisoient une derniere ressource dont je pouvois user avec d'autant plus de facilité, que depuis plus de cinq ans, je n'avois point touché un sol de ma petite rente annuelle.

Le goût que j'avois eu toute ma vie pour les voyages, se réveilla ; &

je me trouvois à portée de le satisfaire. L'intérêt m'éclairant en même tems, je sentis que le parti le plus avantageux à mes vues, étoit de rassembler toute ma fortune, & de l'employer à une pacotille convenable aux pays où j'irois. Je me rends donc à Marseille dans la vue de m'embarquer, mais sans avoir un but déterminé. Mon nom me fit faire connoissance avec un jeune Négociant de mon âge, fils d'un François réfugié à Alep pour des causes de religion, qui s'appelloit aussi Laroche.

La familiarité avec laquelle nous vivions, m'ayant engagé à lui conter mes avantures, sans lui cacher, ni ma situation, ni l'envie que j'avois de faire valoir les deux cent louis qui faisoient tout mon bien, il m'offrit généreusement de se charger de mon argent, & de le placer de

niere à me produire un très-gros
néfice, si je voulois le regarder lui-
me comme mon frere, & l'ac-
mpagner dans sa Patrie.

Cette proposition étoit trop favo-
ble à mes projets, pour manquer de
ccepter. Nous restâmes encore deux
ois à Marseille; nous nous embar-
âmes ensuite pour Smyrne, d'où
us devions gagner Alep par terre.
Il y avoit trois jours que nous vo-
ions, lorsque nous apperçûmes un
timent que l'on reconnut pour un
orfaire Saletin, qui depuis quel-
es mois étoit le fléau de ces mers.
otre vaisseau, quoique d'un port
ès-considérable, n'étoit monté que
six piéces de canons, & la plû-
rt des passagers étoient des Négo-
ans plus versés dans l'art de Barê-
e que dans la science de se battre.
e Capitaine étoit un Provençal,

homme de mer auſſi brave qu'expérimenté. La force de l'ennemi lui fit juger notre perte inévitable, s'il n'uſoit de quelque ſtratagême : la grandeur du danger lui en inſpira un fort extraordinaire.

Il fit cacher à fond de cale & ſous le tillac, tous les Matelots & les Paſſagers, à la réſerve de ceux qui ſçavoient jouer de quelques inſtrumens. Nous nous trouvâmes ſix avec des violons & deux donnant du cor-de-chaſſe. Il nous plaça ſur le château de poupe, & s'aſſit lui-même au milieu de nous dans l'endroit le plus apparent, après s'être vétu d'un manteau d'écarlate ; il mit un vaſte chapeau ſurmonté d'un panache très-élevé, & ſe munit d'une pique qu'il tenoit à la main, avec la fierté d'un héros ; il nous recommanda de jouer nos plus beaux airs, ſans nous étonner de tout ce qui pouvoit arriver.

Les Corsaires plus surpris de cette musique qu'ils ne l'auroient été du fracas de l'artillerie, prirent une autre route & ne penserent plus qu'à s'éloigner, dans la crainte que cet appareil de joie ne couvrît quelque noir dessein.

Bientôt nous arrivâmes à Alep. Je fus accueilli du pere de mon ami avec toute la cordialité d'un vieillard plein d'affection pour sa Patrie, & pour ses compatriotes. L'avidité avec laquelle il saisissoit mes réponses, l'empressement avec lequel il demandoit des nouvelles de la Famille Royale de France, de la prospérité du Royaume, de la condition de ses peuples, faisoient voir que malgré les faveurs dont la fortune l'avoit comblé dans sa retraite, son cœur lui [illegible]ttoit une félicité bien plus parfa[illegible]dans le pays de ses ancêtres.

Arrivé à Alep à l'âge de dix-huit ans, après le fatal Edit de 1685; la mort de ses parens, l'avoit, peu d'années enfuite, laissé maître d'une fortune médiocre qu'il avoit augmentée par le commerce, & par un mariage dont il ne lui restoit plus qu'un fils, qu'il chérissoit tendrement. Le titre d'ami, sous lequel ce fils m'avoit présenté à ses parens, la conformité de mon nom avec le leur, me procura les plus affectueuses caresses de leur part, & me rendit aussi cher à leurs yeux, que si j'eusse été de leur famille. Quel contraste entre les généreux sentimens de ces Etrangers, & l'injuste conduite de mes propres parens? Plus j'en faisois la comparaison, & plus mon cœur s'attachoit par les liens de la reconnoissance.

J'avois très-agréablement passé deux années à Alep, tantôt donnant

mon tems à l'étude des langues Portugaise & Arabe, & tantôt l'employant à différens voyages à Smyrne, à Alexandrie où j'accompagnois mon ami. Ma petite fortune presque déjà triplée, me promettoit des succès encore plus avantageux, lorsque les circonstances me firent quitter la Syrie.

M. Laroche apprit que son correspondant à Bassora étoit mort avec tant de désordre dans ses affaires, que sa présence y étoit absolument nécessaire pour éclaircir les siennes propres. Comme ce voyage demandoit beaucoup de tems, & n'étoit pas sans danger; ce tendre pere balançant entre la crainte d'exposer son fils, & celle de perdre une partie de sa fortune, me fit confidence de son incertitude, en me priant de l'aider à se déterminer.

Je repréſentai à ce bon vieillard que ſon âge, la tendreſſe qu'il portoit à un fils eſtimable qui la méritoit, & les projets d'établiſſement qu'il formoit pour lui, devoient écarter toute autre conſidération; ſi votre fils, ajoutai-je, avoit le malheur d'éprouver quelque accident funeſte, votre tendreſſe vous accuſeroit perpétuellement d'imprudence, & vous reprocheroit votre complaiſance pour la fortune. Qu'eſt-ce que le ſacrifice d'une petite partie de votre bien, pour vous conſerver un fils dont la perte irréparable empoiſonneroit vos jours, ou peut-être même vous précipiteroit au tombeau. Cet excellent pere m'embraſſant avec tranſport, me remercia dans les termes les plus vifs de mes conſeils, & ſe promit d'en profiter. Ce n'eſt pas tout, lui dis-je; depuis plus de

deux ans que je connois votre fils, chaque jour de ma vie a vû ſon amitié & la généroſité de ſa famille m'accabler de bienfaits; par où m'en ſuis-je rendu digne? Il eſt tems que ma ſenſibilité ſe déploye. Depuis longtems elle déſire de vous convaincre de ſa réalité; en voilà une occaſion favorable, permettez que je la ſaiſiſſe; je ſuis dans la réſolution de faire le voyage de Baſſora à la place de votre fils. Heureux ſi je peux épargner à mon ami une longue fatigue & vous éviter une privation douloureuſe! Si vous me croyez digne de votre confiance, je me flatte que vous me chargerez de vos intérêts; ſoyez ſûr que rien ne peut être plus agréable à mon cœur, que le moment de vous ſervir. Point d'oppoſition; point de remercimens, je vous ſupplie. C'eſt faire trop peu pour quelqu'un

à qui l'on doit tout. Mon parti est pris, je vais en avertir mon ami, & faire les préparatifs de mon voyage.

Je sortis en même tems sans attendre sa réponse. Il se fit un combat d'amitié & de générosité entre nous deux, mais enfin je m'obstinai si fort dans mon premier dessein, que je partis au bout de quinze jours, muni de tout ce qui m'étoit nécessaire pour remplir ma commission.

Je supprime tous détails itinéraires pour m'arrêter avec complaisance sur l'avanture singuliere, qui m'arriva en traversant une partie du désert d'Arabie.

Je m'étois pourvû à Alep d'un guide, nommé Hassan, dont on m'avoit garanti le courage & la fidélité. Un jour que nous nous trouvions réduits, pour unique ressource, à une petite provision d'eau fraîche, que mon con-

ducteur portoit sur son cheval, nous apperçûmes à quatre cent pas d'une colline, un cavalier bien monté qui venoit vers nous à toute bride. Nous nous arrêtâmes avec quelque défiance, dans un lieu rempli de brigands. J'étois armé d'un fusil ainsi que mon guide. Nous couchâmes l'un & l'autre en joue ce cavalier. Il retint son cheval & nous cria en langue Turque, qu'il ne pensoit point à nous insulter ; cependant il reculoit pour se mettre hors de la portée du fusil. Lorsqu'il se crut en sûreté, il fit un signe de la main pour nous faire entendre qu'il désiroit de nous parler, & qu'il n'avoit que des vues de paix & d'amitié.

Hassan n'hésita point à s'approcher de lui. Après quelques mots d'explication, nous descendîmes de cheval, & la conversation devint

commune. Les complimens ne furent pas longs; c'étoit un Marchand Arménien, ſi plein de ſon malheur, qu'il ne pouvoit parler d'autre choſe. J'ai, nous dit-il, derriere cette colline, une groſſe compagnie que je mene d'Alep en Perſe. Avancez, vous allez être témoin de notre funeſte ſituation, & peut-être aiderez-vous à notre ſalut.

Nous montâmes la colline, nous découvrîmes bientôt la Caravane, compoſée d'une douzaine de valets, & d'environ cinquante chameaux qui ſervoient à porter cent filles âgées de douze à ſeize ans. Elles étoient dans un état dont la ſeule vue faiſoit ſaigner le cœur; couchées par terre, la plûpart fort belles, mais les yeux baignés de larmes & le déſeſpoir peint ſur le viſage. Les unes jettoient des cris pitoyables, d'autres s'arra-

choient les cheveux, ou levoient les yeux au Ciel avec des geſtes & un air de douleur, que leur beauté rendoit encore plus attendriſſant.

Il eſt impoſſible d'être auſſi touché que je le fus de ce ſpectacle. Quoique j'entreviſſe une partie de la vérité; je demandai à l'Arménien qui étoient ces miſérables filles, & d'où venoient leurs lamentations. Vous voyez, me répondit-il en Italien, ma ruine entiere; je ſuis un homme perdu, & plus déſeſpéré cent fois que toutes ces filles enſemble. Il y a ſix ans que je les éleve près d'Alep avec des ſoins & des peines infinies, après les avoir achetées bien cher. C'eſt ce que j'ai pu raſſembler de plus beau en Grece, en Georgie, en Carcaſſie & en Arménie; & dans le tems que je les conduis pour les vendre en Perſe & dans le pays du

Mogol ; j'ai le chagrin de les voir périr faute d'eau, pour avoir pris le chemin du désert comme le plus sûr.

Ce récit ne m'inspira pas moins d'horreur pour sa personne, que pour sa profession. Cependant je feignis d'autres sentimens pour l'engager à nous apprendre le reste de son avanture. Il continua librement ; & nous montrant des fosses qui venoient d'être comblées ; j'ai déjà fait enterrer, nous dit-il, plus de dix de ces filles, & quatre esclaves qui sont morts pour avoir bu de l'eau des puits. C'est un poison mortel pour les hommes & les bêtes, à peine même y trouve-t-on de l'eau. Ce ne sont que des sauterelles pourries dont l'odeur seule est capable de tout infecter. Nous sommes réduits à vivre du lait des chameaux femelles qui se trouvent dans la Caravane, & si l'eau

continue de nous manquer, je suis le plus malheureux de tous les hommes ; puisque ce désert ensevelira toutes mes espérances.

Pendant que je détestois au fond du cœur la bassesse de cet infâme Marchand, la compassion dont j'étois rempli pour tant d'infortunées victimes, me faisoit fondre en larmes malgré moi. Je me crus près de mourir de saisissement & de douleur, lorsque j'en vis cinq à six qui touchoient à leur fin, & que j'apperçus sur les plus beaux visages du monde, les horribles grimaces de la mort.

Je m'approchai d'une d'entr'elles dont l'ame sembloit s'exhaler lentement à travers de ses lévres, très-empressé de la rappeller à la vie. Dans ce dessein je coupe une corde qui attachoit nos outres, & j'allois lui offrir à boire ; mais mon guide Arabe de-

venant furieux, prit son fusil & fit sauter la cervelle de cette jeune innocente que je voulois secourir. Je frémis d'un tel excès de férocité ; & mon premier mouvement fut de porter la main à mon fusil pour le punir ; le besoin que j'avois de lui, me retint. Je jure sur ma vie, me dit-il, d'un ton brutal, que je traiterai de même toutes celles à qui tu voudras donner de l'eau. Ne vois-tu pas que si tu prodigues le peu qui nous reste, nous seront bientôt réduits à la même extrêmité que ces misérables. Apprends que d'ici à vingt lieues, il n'y a pas une goûte d'eau qui ne soit empoisonnée par les sauterelles pourries ?

En me tenant ce discours, il fermoit les outres, & les attachoit à son cheval avec une action si violente, & tant de fureur dans les yeux,

que la moindre contradiction l'eût rendu capable de me faire sentir sa brutalité.

Cependant il conseilla au Marchand Arménien d'envoyer quelques-uns de ses gens, avec ses chameaux, dans des marais qu'il lui indiqua à peu de distance, & dans lesquels je lui faisois espérer de trouver des eaux vives, exemptes de corruption. Mais la crainte que les brigands Arabes ne vinssent enlever ce qui lui restoit de sa marchandise, l'empêchoit de prendre ce parti, & nous le laissâmes dans l'irrésolution.

Mon cœur se fend encore, quand je me rappelle les cris, les sanglots, les gémissemens que j'entendis jetter à tant d'infortunées qui nous voyant partir, perdirent toute espérance de soulagement. Je regrettois sincérement de ne pouvoir disposer

de notre provision d'eau, & je me fusse volontiers exposé à leur en donner dans la prévention que je ferois bien trente lieues sans en ressentir le besoin. Que l'inexpérience est ignorante! Je n'eus pas fait deux lieues dans les sables brûlans où nous étions alors, avec le soleil le plus violent sur la tête, que ma gorge, mes poumons embrâsés avoient peine à ressentir la fraîcheur de l'eau dont je ne cessois de les arroser. Nos outres furent taries au second jour de marche & les douleurs qui me tourmenterent avant que nous fussions arrivés aux lieux propres à faire une nouvelle provision d'eau, me firent sentir qu'infailliblement j'aurois péri si la cruelle prévoyance de mon guide n'eût mis des bornes à mon imprudente générosité.

Il ne me fallut pas moins qu'un

ſéjour de huit mois à Baſſora pour terminer les affaires dont je m'étois chargé. Quelques ſoins que je priſſe, je ne pus empêcher que Monſieur Laroche ne perdît un quart de ſa créance, qui étoit de vingt mille livres. Son fils m'avoit appris depuis plus de deux mois que pour ſatisfaire aux ſollicitations de ſes parens il ſe diſpoſoit à prendre une femme, mais que l'hymen ne vouloit célébrer ſes fêtes qu'en préſence de l'amitié, qu'il m'attendoit pour me rendre témoin de ſon bonheur, & le partager avec moi.

Quoique cette nouvelle me fut très-agréable, un mouvement de jalouſie ſe fit ſentir à mon cœur; ſoit perſuaſion que la tendreſſe de mon ami pour ſa femme ne pourroit manquer d'altérer ſes ſentimens pour moi, ſoit crainte que ſa femme ne

contrariât notre attachement réciproque, je reçus avec complaisance les nouvelles inspirations de voyager qui se présentèrent à mon esprit. J'avois fait connoissance avec un Capitaine Anglois qui me montroit sans cesse la perspective d'une fortune considérable, si je voulois l'accompagner dans l'Inde ; son bâtiment étoit dans le Port & se disposoit à partir pour Bombay ; l'occasion me parut si favorable, que je fis tous mes arrangemens pour en profiter.

CHAPITRE VIII.

L'Auteur s'embarque pour les Indes. Affreuse tempête. Terrible combat contre des Corsaires. Son Vaisseau est pris, & lui fait prisonnier.

JE prévins mes amis de ma résolution, en leur demandant la permission de garder cinq mille livres des quinze que j'avois reçus. Je leur fis passer en même tems le reste de la somme avec une quittance de celle que je gardois. Dans les quatre mois que je restai encore à Bassora je reçus des nouvelles d'Alep. Après de vifs reproches sur la facilité avec laquelle je m'étois déterminé à abandonner des personnes qui avoient pour moi le plus tendre attachement, mon ami m'informoit que ses parens

très-satisfaits de la maniere dont j'avois terminé leurs affaires, me prioient d'accepter comme un gage imparfait de leur reconnoissance, les cinq mille livres que j'avois gardées, & un acte en bonne forme des seize mille livres qu'ils avoient entre leurs mains, & qu'ils se chargeoient de faire valoir pour mon compte.

Notre vaisseau n'étoit monté que de douze piéces de canons, & de soixante hommes d'équipage, outre dix à douze passagers qui se rendoient à Surate & sur la côte. Nous mîmes à la voile le vingt Août 1741, & le bonheur fut notre guide pendant trois semaines. Au sortir du Golphe persique, un calme nous retint pendant plusieurs jours à cinquante lieues du détroit d'Ormus. Enfin, un vent du nord-ouest fraîchit au lever de l'aurore; on appareille: tou-

tes

tes les ancres ſont levées, toutes les voiles déployées; on ne penſe qu'à jouir de la faveur du Ciel. Cependant le vent fraîchiſſoit à meſure que le ſoleil montoit ſur l'horiſon; vers midi il devint ſi impétueux, qu'on fut obligé d'amener toutes les voiles. Le Ciel ſe couvrit de nuages noirs & épais. Les vents commencerent à ſouffler des quatre coins du monde, avec une telle violence, que notre vaiſſeau craquant horriblement, ſembloit plier ſous leurs coups. Cent montagnes vagabondes roulant avec un bourdonnement épouventable, menaçoient à chaque inſtant de nous écraſer ſous leur chûte; un de nos mats fut briſé près de la hune, & pluſieurs Matelots furent bleſſés. Quoi que nous fuſſions, nous paſſagers, tous raſſemblés fort près les uns des autres dans la chambre du Con-

seil, il falloit s'approcher tête contre tête pour s'entendre. Le roulis devint si terrible, qu'un Matelot fut jetté à la mer sans qu'on pût lui donner de secours. Notre bâtiment s'étant ouvert par les secousses de quelques piéces de canon qui étoient à fond de cale, en un instant il s'y trouva trois pieds d'eau qui nous donnerent les plus vives allarmes. Toutes les pompes furent aussitôt mises en œuvre, & personne ne restoit oisif. Si l'on ajoute à tous ces maux, la chûte d'un torrent d'eau & de grêle, l'horrible fracas du tonnerre, le feu brillant & rapide des éclairs, on pourra se faire une idée de la douloureuse situation où nous étions réduits.

Malgré les efforts qu'on faisoit à la pompe, l'eau montoit toujours dans le fond de cale. Quelques Matelots, s'écrierent effrayés, nous sommes per-

dus, nous coulons bas, *Saint Nicolas, ayez pitié de nous.* Cette funeste exclamation fit pâlir les plus intrépides. La manœuvre fut abandonnée; chacun se mettoit en priere comme au dernier moment de sa vie. J'étois resté seul à une pompe avec le Capitaine & son Contre-maître; l'autre pompe ne jouoit plus; le Capitaine conservant le plus grand sang-froid, nous quitte en nous exhortant à soutenir le travail tant que nous pourrions, en même-tems il prend son épée, & tombant sur ses gens avec une colere qui ne ménageoit pas les coups, *sainte pompe, sainte pompe!* leur crie-t-il, & laissez Saint Nicolas en repos. Nous le remercierons tous ensemble quand le danger sera passé.

J'étois tellement épuisé, que je fus long-tems sans pouvoir faire usa-

ge de mes bras. Enfin, les vents qui s'étoient combattus depuis quatre heures, ſe réunirent pour ſouffler encore avec violence, du nord au ſud. Ce changement fit relever un peu le navire, & ranima le courage des Matelots. Inſenſiblement le calme ſe rétablit dans l'air, on parvint à arrêter les voies d'eau, & nous pourſuivîmes notre route.

Huit jours d'un air ſerein, & d'un vent favorable, eurent bientôt effacé tout ce que le gros tems nous avoit fait eſſuyer de pénible & de dangereux. Chacun ſe faiſoit un amuſement de la pêche, dans une mer où l'abondance du poiſſon procuroit à la fois, un plaiſir & un rafraîchiſſement très-agréable. Le Cap Roſagat fut doublé ſans accident; mais dès le lendemain on apperçut pluſieurs petits bâtimens qu'on reconnut pour des Pirates Angrias.

Le Capitaine Anglois à qui le bâtiment appartenoit en grande partie, doublement animé par l'intérêt & par les sentimens de bravoure qui font le caractere de sa nation, fit tout disposer pour le combat. Son Contre-maître, son Pilote & ses gens lui conseillerent de gagner le Port de Maskatte pour s'y mettre en sûreté. Mais il jugea cette ressource honteuse, & déclara qu'il aimoit mieux périr que de se deshonorer par une semblable fuite, qui d'ailleurs l'exposeroit au danger d'être pillé par des Corsaires Arabes dont cette côte fourmille; cette résolution prévalut en un moment dans tout l'équipage.

Les quatre bâtimens qui s'étoient dispersés, se rapprocherent, & les mouvemens qu'ils se donnoient, nous firent juger clairement de leurs in-

freres quiſe rendoient à Surate où ils faiſoient un commerce très-étendu, M. Blakkey Anglois, qui alloit prendre poſſeſſion d'un emploi au comptoir de Bombay, & Dom Tirrejo, avec Dom Loppès ſon neveu, Portugais, que leurs affaires appelloient à Goa. Après avoir pris conſeil enſemble, nous réſolûmes de ſeconder les efforts de notre Capitaine, de toutes nos forces.

Tandis que nous nous livrions au deſir de nous défendre vigoureuſement, & qu'en effet nous réuſſiſſions à empêcher nos ennemis d'en venir à l'abordage, une perfide chaloupe détachée du bâtiment que nous avions mis hors de combat, s'avança juſqu'à la poupe avec trente hommes ſans que nous l'euſſions apperçue qu'au moment où ils s'efforçoient de grimper ſur notre bâtiment. On vou-

fut envain leur opposer de la résistance ; on ne pouvoit porter des secours à la poupe sans dégarnir les deux bords ; le nombre des ennemis étoit trop considérable, & leur acharnement trop vif, pour espérer de leur échapper par la fuite.

Les trente hommes de la chaloupe s'étant fait jour jusqu'à notre grand mât, l'action devint alors un carnage terrible. La mousqueterie n'étoit d'aucun secours ; les Anglois, armés de poignards & de larges sabres, faisoient de profondes blessures. Le sang ruisseloit avec une abondance effroyable. Les haches & les épées en avoient abbatu six des plus courageux, lorsqu'un des autres bâtimens parvint à nous aborder. Notre Capitaine donna ordre de se retrancher sous le premier pont ; mais dans le désespoir qui le transportoit en se

voyant accablé, il se précipitoit dans la soute aux poudres, un pistolet à la main pour faire sauter le vaisseau, lorsqu'il reçut sur la tête un coup de hache qui le fit tomber baigné dans son sang. Je le vengeai par la mort de son assassin, que j'abbatis d'un coup de pistolet.

Au moment où le Contre-maître & le Pilote avoient vu jetter les grapins, ils avoient concerté d'arborer le pavillon blanc, & ils parurent en criant, *quartier, quartier, la vie.* Avec quelque bonheur que j'eusse combatu jusques-là, je ne pus résister à la foule d'ennemis qui me pressoit, je tombai sous leurs coups, couvert de sang & de blessures.

Les Corsaires s'étant emparé de notre vaisseau, me firent passer à fond de cale sur un de leurs bâtimens avec MM. Wendrock, Blak-

key & Dom Loppès; Dom Tirrejo, & notre Capitaine, avoient expiré de leurs blessures peu à près le combat. En quinze jours nous arrivâmes à l'Isle de Salsette, en même tems que deux autres Pirates qui avoient enlevé le Jupiter, vaisseau François, chargé de provisions & d'une centaine d'hommes, qu'il portoit à l'Escadre de M. de la Bourdonnais devant Mahé, que les Maures assiégeoient.

Le tems de notre trajet avoit suffi pour la guérison de nos blessures, & Johnson, Chirurgien de notre vaisseau, à qui les Pirates avoient laissé la liberté de traiter les malades, nous avoit appris qu'il ne restoit plus que trente-deux hommes de notre équipage, qui étoit composé d'environ quatre-vingt, à notre départ de Bassora.

Il étoit près de ſix heures lorſque nous débarquâmes dans l'Iſle au milieu d'une troupe de ſoldats qui nous attendoit ſur la rive, & à laquelle ſe joignirent les brigands qui nous avoient dépouillés. On fit également deſcendre à terre quatrevingt-treize priſonniers qu'on avoit faits ſur le Jupiter ; on nous réunit à eux, & l'on nous conduiſit à un Fort éloigné de la mer d'environ une demie lieue. L'Officier qui y commandoit donna ordre de nous mettre en lieu de ſûreté, en attendant que le Gouverneur général de l'Iſle qui réſidoit au Fort de Tannas, eut décidé de notre ſort.

CHAPITRE IX.

L'Auteur & d'autres infortunés ſont jettés dans une cachot. Extrêmités auxquelles ils ſont réduits. Peinture de leur déſeſpoir. La plus grande partie meurt. Comment l'Auteur eſt ſauvé.

LA nuit arrivoit à grands pas; nos gardes s'empreſſerent de nous faire entrer dans une cour devant un corps de cazernes. On nous compta, & nous étions au nombre de cent vingt-cinq; là, après nous avoir fait aſſeoir par-terre, on nous fouilla ſous prétexte de nous ôter les couteaux & autres armes que nous avions pû conſerver, mais en effet, pour nous enlever tout ce que nous avions de plus précieux en argent ou bijoux. Enſuite, on nous conduiſit à la por-

te d'un affreux cachot, dans lequel on nous poussa comme un troupeau de bêtes.

Ce cachot avoit environ quinze pieds en quarré, & ne recevoit du jour que par une fenêtre; mais d'énormes barres de fer en défendoient tellement l'entrée à l'air, qu'à l'instant même où nous y fûmes tous entrés, nous sentîmes la respiration près de nous manquer. Je m'approchai de cette fenêtre dont je saisis avidemment un barreau, & je fis venir près de moi Dom Loppès & MM. Wendrock, Jonhson & Blakkey étoient dans la foule, dont les gémissemens étouffoient les cris que je faisois pour les appeller (*a*).

Nous n'eûmes pas été resserrés une demi-heure, que nous nous sentîmes

(*a*) Cette situation est peu différente de celle de M. H**. dans L. E. P. de l'A.

tous trempés de sueur ; il n'y eut personne qui ne prévoyant l'horrible scène qui se préparoit, ne regardât cette nuit comme la dernière de sa vie. Parmi les gardes qui étoient en sentinelle à la fenêtre, il y en avoit un vieux en qui je crus appercevoir quelques mouvemens de compassion. Je lui fis signe de nous soulager en lui indiquant par mes doigts, que si l'on ne nous séparoit nous allions tous périr ; & que s'il vouloit en informer son Officier, nous lui donnerions une honnête récompense. Ce n'est qu'après bien des peines & une multitude de signes répétés, que je pus me faire entendre ; & encore ce Soldat ne me répondit que par un signe de tête qui annonçoit son refus. Je continuai de crier si vivement, qu'impatienté de mon obstination, il appelle un de ses camarades pour

nous parler. Dom Loppès redit en Portugais ce que j'avois essayé de dire sans parler. Le soldat, part & revient, un instant après, nous annoncer que l'on attendoit l'ordre du Gouverneur de l'Isle, sur notre sort.

Bientôt nous fûmes dévorés par une soif brûlante qui devenoit plus insupportable à mesure que nos corps s'affoiblissoient par la transpiration. On voulut essayer mille fois d'enfoncer la porte, ou du moins d'en enlever des morceaux pour nous procurer une plus grande quantité d'air, dont le défaut causoit tous nos maux. Avec le seul secours de nos mains nous ne fîmes que des efforts inutiles. Il fallut recourir à d'autres expédiens pour se procurer aussi plus d'espace.

D'abord il fut résolu que chacun ôteroit ses habits. Cet avis à peine

donné fut suivi généralement. Je gardai cependant les miens ainsi que MM. Wendrock & Dom Loppès qui ne m'avoient pas quitté; on crut pendant quelques momens que l'on s'étoit procuré beaucoup de soulagement, mais on fut bientôt obligé de se servir des chapeaux pour mettre l'air en mouvement. Enfin, j'entendis Jonhson proposer de s'asseoir par terre, les jambes croisées sous le corps, & de se relever tous ensemble, afin d'agiter, d'un seul coup, l'air qui commençoit à devenir infect. Cet expédient fut pratiqué différentes fois, mais il se trouvoit toujours quelques malheureux qui manquant de forces pour se relever avec les autres quand le commandement en étoit donné, mouroient suffoqués par la privation subite de l'air, ou écrasés par ceux qui manquoient l'é-

quilibre, & tomboient épuiſés.

Il y avoit à peine une heure que nous étions ainſi enſevelis, lorſque la ſoif devint inſupportable, & la reſpiration preſque impoſſible. L'on recommença les plus grands efforts pour enfoncer la porte; ils n'eurent pas plus de ſuccès que la premiere fois. Alors il s'éleva des cris, ou plutôt des hurlemens effroyables. On vomit des injures atroces contre les gardes, afin de les provoquer à décharger leurs armes par la fenêtre. Mais la tranquillité Aſiatique, laiſſa la douleur impatiente des Européens s'exhaler en imprécations, ſans donner le moindre ſigne d'émotion.

Puis-je exprimer les angoiſſes dont je fus pénétré, au ſentiment, plutôt qu'à la vue du ſpectacle terrible, dont j'étois malheureuſement un des ac-

teurs ! Mon esprit étoit d'autant plus vivement affecté, que ma situation moins incommode que celle des autres, me laissoit toute la liberté d'y réflechir. Cependant ma transpiration commençoit à être excessive, & mes poumons étoient embrâsés.

Le délire & la rage s'étoient emparé de tous ceux qui n'avoient pas le bonheur d'être auprès de la fenêtre. Chacun demandoit de l'eau dans sa langue. Le vieux garde ordonna à quelques soldats d'en apporter. On ne peut concevoir les transports qu'elle causa.

Je pensois que parmi ces infortunés, il y en auroit d'assez éclairés pour prévoir qu'en voulant étancher leur soif, ils se donneroient la mort ; mais la fureur pour l'eau fut si générale, & si extrême, que je doutai qu'il pût échapper un seul de ces imprudens.

Je n'avois pas encore extraordinairement souffert de la soif ; mais dès que l'eau parut, elle devint insupportable. On la donnoit par la fenêtre, & il falloit la passer dans des chapeaux, & c'étoit avec de grandes peines ; j'en étois le distributeur avec MM. Wendrock & Dom Loppès ; nous en faisions entrer le plus qu'il étoit possible ; mais non en assez grande quantité pour apporter quelque changement à la triste situation de tant de personnes affligées du même mal. J'en atteste ceux qui ont éprouvé une soif aigue, ou qui en connoissent théoriquement les causes & les effets. Elle peut être adoucie pour un moment ; mais elle se renouvelle bientôt avec une violence égale à la cause qui l'a produit. La chaleur de notre prison alloit toujours en augmen-

tant ; notre soif avoit la même progression. Les chapeaux sortant de nos mains, étoient remplis d'eau ; mais on se les arrachoit avec tant de violence ; on se précipitoit du côté où elle se distribuoit, avec tant d'avidité, qu'il en restoit à peine un verre à celui qui avoit été assez heureux pour en obtenir plein son chapeau. Une aussi petite quantité ne faisoit qu'enflammer le mal.

Puis-je donner une idée de l'impression, que firent sur moi, les gémissemens & les cris de ceux auprès desquels il étoit impossible de faire parvenir l'heureux élément, vers lequel tendoient tous les vœux, ou qui n'avoient pas la force d'écarter la foule pour en approcher ! Avec quelle furieuse éloquence ils exprimoient leur désespoir ! Les uns m'accabloient d'injures & de reproches ; d'autres

s'efforçoient de m'attendrir par la peinture effrayante de la mort qui les frappoit ; ils me rappelloient à l'humanité, en me suppliant de voir qu'ils étoient mes freres, des hommes, & de plus, des François qui professoient une religion dont l'amour du prochain étoit un des principaux devoirs. De ces infortunés, les uns assis par terre sans avoir la force de se relever, se traînoient à tâtons aux endroits où il y avoit eu de l'eau répandue, & léchoient avidemment la terre, pour lui dérober l'humidité qu'elle venoit de recevoir ; les autres demandoient par grace les chapeaux qui étoient mouillés, & les suçoient avec un plaisir qui n'étoit comparable qu'au feu qui les dévoroit. Je voyois leur état déplorable ; je sentois toute la cruauté de leur situation sans pouvoir y apporter le moindre

adouciſſement. C'eſt aux ames ſenſibles à juger de ce que j'avois à ſouffrir. Combien de fois j'ai déſiré d'être anéanti!

Le déſordre & la confuſion étoient devenus extrêmes depuis que l'eau avoit paru. Chacun empreſſé de ſatisfaire ſon beſoin aux dépens même de ſa vie, ſe jettoit de mon côté, & par un dernier effort de rage, renverſoit tout ce qui lui faiſoit obſtacle pour avancer deux ou trois pas, ſans s'embarraſſer, s'il en coûtoit un reſte de vie à des malheureux épuiſés, qui étoient foulés aux pieds.

La preſſe devint ſi forte auprès de la fenêtre, que haletant ſous le fardeau de cette foule, je ſentis les jambes me manquer tout-à-fait. Mon bras droit accroché à un des barreaux ſoutenoit pourtant encore le poids de mon corps, tandis que le gauche ne

discontinuoit pas de recevoir de l'eau dans les chapeaux que l'on me tendoit. Cette position étoit trop pénible pour que je pusse la soutenir long-tems. Une sueur froide s'empara de moi, je crus toucher au moment d'être délivré de mes peines, avec d'autant plus de confiance qu'un des Messieurs Wendrock venoit de tomber sans vie à côté de moi, & que Dom Loppès qui avoit eu la force de s'emparer de sa place, malgré les assauts d'une foule de concurrens, avoit les yeux égarés, & la mort sur les lévres.

Vingt Soldats qu'une constitution robuste faisoit survivre à mes amis & à grand nombre d'autres, étoient parvenus, à force d'efforts, à s'approcher de fort près de la fenêtre. Les cadavres de MM. Wendrock, Loppès & de plusieurs autres leur servoient

ſervoient de marche-pied pour atteindre aux barreaux. Ils avoient preſque tous les bras étendus par deſſus ma tête, & attachés à la grille; enfin, ſentant que je ſuccombois j'élevai la voix & les priai de m'accorder en grace, une place pour me retirer, & aller mourir en paix dans un coin.

Ils ſe rangerent un peu; je gagnai, non ſans chanceler & trébucher ſur les cadavres, le fonds de ce lieu d'horreur. Le Contre-maître de notre vaiſſeau, à qui les forces commençoient à manquer auſſi, me ſuivit par la même route; lorſqu'il m'eut rejoint, il m'adreſſa la parole pour me demander comment je me trouvois, & me prier de lui donner l'abſolution de ſes péchés; mais, hélas! au même inſtant, ſa tête ſe renverſa en arriere, & je ne vis plus qu'un cadavre à mes pieds. Il y en

avoit pluſieurs autres encore autour de moi, je les ramaſſai les uns contre les autres pour me ſervir de matelas. Je m'y couchai en me recommandant à la Providence, & me diſant à moi-même, ah! ſi mon pere ſçavoit tout ce que j'ai ſouffert, je ne mourrois pas avec ſa haine! Ma ſoif augmenta ſi fort, ma reſpiration devint ſi pénible, qu'au bout d'une demi-heure, je fus ſaiſi d'un mal d'eſtomach & d'une palpitation de cœur qui me rendirent l'exiſtence inſupportable. Je ne pus reſter couché. En me remettant debout, je ſentis aſſez de ſoulagement pour me perſuader que la mort étoit plus éloignée que je n'avois compté. Mon jugement me ſembloit encore ferme, ma vue ne s'affoibliſſoit point; & la fievre qui agitoit mon ſang, revivifioit mes forces. Je ne voyois de remede à

mes maux, que de reſpirer un air frais. Je me détermine donc à m'ouvrir un chemin juſqu'à la fenêtre; je ramaſſai plus de forces qu'il ne me ſouvient d'en avoir jamais eues, & je parvins d'abord au travers des morts & des vivans qui me diſputoient le paſſage, à me placer au troiſiéme rang de ceux qui bordoient la fenêtre. Un ſecond effort me fit arriver à portée des barreaux, j'en ſaiſis un avec violence, & c'eſt alors que je vis avec étonnement que j'avois percé ſept rangs.

Je me trouvai bientôt plus à mon aiſe avec un air frais; mais dans les tourmens d'une ſoif inexprimable, je ne pus m'empêcher de crier, de *l'eau pour l'amour de Dieu, de l'eau.* On me croyoit mort; le ſon de ma voix réveilla dans tous mes compagnons, les ſentimens de leur recon-

noissance. Ils s'écrierent, *donnez lui de l'eau, donnez lui de l'eau.* Tous ceux qui en recevoient à la fenêtre, ne la passoient à ceux qui étoient derriere eux, qu'après que j'en avois pris autant que j'en voulois. Hélas, ma soif en devint plus ardente ! Aussi je pris la résolution de n'en plus boire, & d'attendre l'heureux instant de la mort, avec toute la patience que la philosophie peut inspirer.

Je me contentai d'humecter de tems en tems ma bouche de la moiteur des manches de ma chemise, & j'avois grand soin de recevoir sur ma langue, les goutes de sueur qui découloient abondamment de mon front. On n'imagineroit pas combien je souffrois d'en laisser échapper une seule.

Un de mes malheureux compa-

gnons s'étant apperçu du plaisir que je trouvois à sucer l'humidité de ma chemise, en avoit pris l'autre manche, & me déroboit de tems en tems quelque partie de cette consolante ressource. J'eus bientôt connoissance de ce larcin, & je lui ôtai les moyens de le continuer, en épuisant moi-même tout le côté dont il s'étoit emparé.

Je me suis entretenu depuis cette funeste circonstance avec mon voleur; c'étoit un jeune Officier de beaucoup d'esprit, qui m'a protesté qu'il croyoit être redevable de la vie aux salutaires gorgées de sueur qu'il m'avoit dérobées, & qu'il avoit trouvée d'un goût exquis.

Vers minuit, la plûpart de ceux qui restoient, s'abandonnerent aux accès de la rage la plus furieuse. Tous se plaignoient que l'eau, bien

loin de les ſoulager, n'avoit fait qu'aggraver leurs maux, & le cri général étoit, *de l'air, de l'air; il nous faut de l'air.* Toutes les imprécations du déſeſpoir le plus outré, tout ce que la brutalité la plus inſolente pût trouver de plus outrageant, fut vomi ſur la garde. On deſiroit d'irriter aſſez les Soldats, pour qu'ils déchargeaſſent leurs armes dans le cachot, & ceux qui étoient à portée de la fenêtre, ſe diſputoient le bonheur d'arriver au premier rang, afin de recevoir les premiers coups; ou tâchoient de s'élever au-deſſus des autres pour en recevoir leur part. Des outrages on paſſoit aux prieres. On leur demandoit la mort, comme un bienfait.

Toutes ces reſſources inutilement épuiſées, on s'adreſſoit au Ciel; on le conjuroit de faire tomber la fou-

dre au milieu de nous; on souhaitoit à grands cris de voir la terre entrouvrir ses flancs baignés du sang de nos camarades, & nous engloutir tout vivans avec eux; mais nos vœux ne furent point entendus.

Après ce transport frénétique, je vis quantité de ceux qui étoient au troisieme & au quatrieme rangs derriere moi, tomber sur les cadavres de leurs camarades, en jettant le sang par les oreilles & les narines, avec une abondance effroyable. Ceux qui étoient plus éloignés, profitoient de la mort des ces malheureux, pour se rapprocher davantage, & ne craignoient pas de les entendre expirer sous leurs pieds. Quelques-uns même, ramassant toutes leurs forces, s'élancerent sur les épaules de ceux qui tenoient les premiers rangs, pour tâcher de s'accrocher à leur tour aux

barreaux de la fenêtre que tous regardoient comme l'unique préservatif contre la mort. Cet assaut fit tomber plusieurs de mes voisins, qui furent aussitôt étouffés. Le poids que je supportois moi-même, étoit terrible; j'essayois quelque fois de baisser la tête pour changer un peu de situation; mais la vapeur infecte & suffoquante qu'exhaloient les cadavres, m'obligeoient de reprendre aussitôt ma premiere attitude.

Je ne sçais à quoi je peux attribuer la vigueur que j'eus de résister pendant trois heures au fardeau qui m'eût écrasé dans toute autre circonstance. Je soutenois sur ma tête & sur mon cou la moitié du corps d'un des plus gros Matelots qu'ait jamais vu la mer; outre cela, mon dos servoit de point d'appui à un Soldat François & à un Pilote Portugais,

qui m'eussent enfoncé les côtes, si de tems en tems je n'eusse changé de posture pour présenter mes coudes à leur poitrine ; sans le mur & la presse qui me soutenoient moi-même, les forces de l'homme le plus vigoureux n'eussent pû résister.

Je tentai vingt fois de me débarrasser de celui qui s'étoit en partie établi sur ma tête & sur mon cou ; il sembloit qu'il fût accroché aux barreaux par des bras de fer.

J'épuisai enfin le peu de forces qui m'étoit resté, & sentant qu'il falloit ou quitter la fenêtre, ou y périr ; je me décidai pour le premier parti. Un Officier Portugais à qui j'avois voulu céder ma place, mais qui n'avoit pas eu le bonheur de s'en emparer, me dit en même tems qu'il étoit aussi décidé à mourir. Nous réunîmes nos efforts pour

nous tirer de la preſſe, & nous n'y réuſſîmes qu'avec les plus grandes peines. Une partie de ceux qui nous bouchoient le paſſage, étoient morts debout. La foule groſſie par leurs cadavres, les ſoutenoit au rang des vivans qui n'y faiſoient pas attention.

Au premier endroit que nous nous trouvâmes en liberté, nous nous couchâmes par terre ou plutôt ſur des cadavres; car il n'y avoit pas une place qui n'en fût couverte, & je crois que mon malheureux compagnon expira auſſitôt. Pour moi je me ſentis attaqué d'un engourdiſſement général. Je m'étendis ſur le cadavre d'un vénérable vieillard, à cheveux blancs, que j'avois vu au ſervice de M. Wendrock. Mon cœur ſe ſouleva en friſſonnant, & je crus que mon ame alloit s'échapper, lorſ-

que je m'apperçus que ce vieillard tenoit dans sa main celle de son fils dont le cadavre presque en dissolulution, répandoit une puanteur excessive. Le desir de l'éviter, joint à la crainte d'être foulé aux pieds, me fit encore quitter cet endroit pour me traîner dans un autre plus écarté; je me souviens d'avoir détaché mon ceinturon qui me serroit trop, & d'avoir fait quelques pas sur mes mains, après quoi, vraisemblablement, je perdis le sentiment; ainsi je ne sçais plus ce qui se passa jusqu'au moment où l'ordre vint de nous mettre en liberté, & de nous conduire à Bombay, si nous voulions y aller.

CHAPITRE X.

L'Auteur mis en liberté, ſe rend à Surate. Légere eſquiſſe du gouvernement de cette ville. Effet remarquable du commerce. Evénement tragique qui cauſe ſa décadence.

REVENU de mon évanouiſſement, je me trouvai aſſis dans une chambre bien éclairée, & je ne me crus délivré des illuſions d'un rêve, que lorſque je vis & j'entendis M. Wendrock me dire de prendre courage. De cent ving-cinq que nous étions entré dans cet horrible ſépulcre, nous n'en ſortîmes que dix-neuf vivans. Chacun ſe retira où il jugea à propos, après avoir repris ſes habits encore trempés de ſueur, & de l'humidité de notre priſon.

M. Wendrock m'engagea à le suivre à Surate, & cette proposition me fut d'autant plus agréable, que dans les circonstances où je me trouvois, dénué de tout, & parmi des Corsaires, il n'y avoit de ressource pour moi, qu'à mendier ou servir dans leurs Troupes.

Nous nous rendîmes donc à Bombai, où après avoir séjourné une huitaine chez le Correspondant de mon compagnon, nous nous rendîmes par terre à Surate.

J'avois profité du départ d'un vaisseau Anglois, pour informer MM. Laroche de la situation déplorable où j'étois réduit, & pour les prier de me faire passer à Surate, la moitié des fonds que je leur avois laissés, en attendant je m'occupai à visiter tout ce que la ville pouvoit renfermer de curieux. Je fus surpris de

voir que les maiſons des gens opulens ſont des eſpéces de forts propres à ſoutenir un ſiége. Lorſque j'en demandai la raiſon, on me dit que les Gouverneurs du pays étant ſouvent des petits tyrans qui abuſoient de leur autorité pour s'enrichir par toutes ſortes de voies, ils envoyoient quelquefois une cinquantaine de leurs gardes pour mettre à contribution les particuliers qu'ils ſoupçonnoient avoir de grandes richeſſes ; & ſi ces derniers étoient logés de maniere à réſiſter un peu de tems à ce premier mouvement de violence, ils en étoient à l'abri par la fuite.

Le Gouverneur eſt à la fois, le Juge ſuprême, tant au civil qu'au criminel, & rarement une affaire demande deux ſéances pour être expoſée & jugée en dernier reſſort.

Si l'on n'obtient par la Juſtice que l'on ſe promet de ſon bon droit, on a du moins le bonheur de ne pas languir dans l'attente de ſon ſort ; C'eſt toujours gagner que d'obtenir promptement un jugement, même quand il condamne, puiſqu'il n'en coûte point de frais comme en Europe, où de plus l'Hydre de la chicanne, toujours renaiſſante, trouve le moyen d'éterniſer un procès en le portant en dix Tribunaux différens. Au ſurplus, la ſeule reſſemblance qu'il y ait entre l'Aſie & l'Europe dans l'adminiſtration de la Juſtice, c'eſt que Plutus pare également les coups de Thémis.

La Ville de Surate offre l'exemple le plus frappant du dégré de population & de puiſſance, où le commerce peut porter une ville. Au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle,

Surate ſervoit de retraite à un petit nombre de Marchands, qui s'étoient raſſemblés depuis que leur ville avoit été raſée par les Portugais. Il en vint d'autres enſuite des différens Royaumes de l'Inde qu'Aurengzeb dévaſtoit pour les ſoumettre. Elle étoit compoſée de quelques maiſons très-irrégulierement bâties & défendues par un vieux château peu propre à tenir devant des Européens, mais aſſez fort pour réſiſter à des barbares qui ne ſçavoient aſſiéger une place qu'en l'inveſtiſſant. A meſure que le nombre des habitans augmentoit, les maiſons ſe multiplioient, & Surate prenoit la forme d'une ville conſidérable. On lui fit une enceinte de murailles pour la défendre des incurſions des Marattes, nation très-nombreuſe qui habite les montagnes de la côte Ma-

labare, & qui s'eſt rendue ſi redoutable à l'Empire Mogol, qu'elle en a obtenu pluſieurs provinces, & le quart des revenus de tout l'Empire. Quoiqu'ils l'ayent pillée pluſieurs fois au commencement de ce ſiécle, cette ville renferme cependant cinq cent mille ames aujourd'hui, malgré les troubles, la tyrannie & les déprédations qui ont ſuivi l'invaſion de Nadir-Scha, plus connu ſous le nom de Koulikan; mais on m'a dit que depuis 1720, juſqu'à cette funeſte époque, nulle ville ne pouvoit être comparée à Surate pour ſes richeſſes & pour ſa population. On y voyoit de ſimples particuliers avoir à eux quinze & vingt bâtimens Marchands de cinq à ſix cent tonneaux, & chargés chacun pour cent cinquante ou deux cent mille écus de marchandiſes deſtinées pour les marchés de Su-

rate, où tout l'intérieur de l'Indoſtan, venoit alors ſe fournir des denrées de notre Europe.

Mais la moleſſe de la Cour de Delhy qui avoit ouvert les portes de l'Empire au fameux brigand de Perſe, en 1738, ayant encore continué après ſon départ, les Gouverneurs des provinces & des villes en profiterent pour relâcher les nœuds de leur dépendance, & pour impoſer dans leurs gouvernemens un joug qui n'avoit plus de régle, que leur volonté. Les habitans accablés par le pouvoir arbitraire qui remplaçoit les loix, s'empreſſerent d'abandonner un pays où il n'y avoit pas plus de ſûreté pour leurs perſonnes, que pour leurs biens, & ſe répandirent dans les établiſſemens Européens. Ce qui fit ſurtout une vive impreſſion, ſur tous les gens opulens, & cauſa la déca-

dence du commerce, fut l'événement tragique qui se passa dans cette ville en 1744.

Un des plus riches Négocians de Surate avoit laissé par sa mort une fortune de quarante millions; le Gouverneur en prit vingt-quatre & laissa le reste aux héritiers naturels qui étoient les petits-fils du défunt. Mahmoud-Ally survivant à son frere qui avoit eu le même sort que son grand-pere, réunit les débris de cette immense fortune, & se vit au premier rang des particuliers opulens. Il avoit même sur la riviere la propriété d'un Fort nommé Ottway, où il conservoit ses magasins de marchandises, & ses matériaux pour la construction de ses vaisseaux. Il eut malheureusement quelques intérêts à démêler avec un Banian, aussi riche Marchand, nommé Lolldas,

qui fut condamné, au jugement de ſes confreres, à lui reſtituer une ſomme de huit à dix mille livres.

Il n'en fallut pas davantage pour exciter la haine du Banian, dont l'envie avoit déjà été éveillée par les grandes richeſſes de Mahmoud. Réſolu de perdre ſon ennemi, Lolldas va trouver Teg-Bekan qui étoit nouvellement arrivé dans ce gouvernement à la place de Sorabkhan, que la Cour avoit dépoſſédé; il lui peint Mahmoud, comme un particulier dangereux par ſon opulence, comme un homme artificieux, & ami de Sorabkan, en faveur duquel il intriguoit à Delhy, dans la vue de lui faire rendre ſon gouvernement. Le reſſentiment & la jalouſie avoient fait ce portrait; la cupidité le trouva reſſemblant, & dès lors la perte de Mahmoud, fut réſolue.

Teg-Beckan étoit parent & ami du Gouverneur du Château, ce qui donnoit à l'un & l'autre les plus grandes facilités de commettre des injuſtices. Sorabkan, au lieu de ſe rendre à Delhy pour juſtifier ſa conduite, avoit continué de reſter à Surate, & de vivre en liaiſon avec Mahmoud-Ally. Un jour que ce dernier avoit reçu Sorabkan dans ſon château d'Ottwai, où le plaiſir avoit réuni une ſociété d'amis, les deux Gouverneurs, aſſemblent des Troupes, & marchant à leur tête, vont demander Sorabkan.

La généroſité & l'amitié de Mahmoud-Ally répugnoient également à livrer Sorabkan à ſes ennemis; il réſolut de ſe défendre plutôt que de violer les droits ſacrés de l'hoſpitalité. Cette réſiſtance fut un prétexte que les deux Gouverneurs ſaiſirent

avidemment pour aſſiéger le château; on l'inveſtit; on fait venir du canon, & l'on ſe prépare à en faire le ſiege dans les formes. Sorabkan déſolé d'être le prétexte de la ruine de ſon ami, dont il voit bien que les Gouverneurs convoitent les richeſſes, s'échappe ſecrettement, & va trouver Teg-Beckan qui le retient priſonnier. Ce Tyran fait en même tems tout diſpoſer pour donner l'aſſaut au château. Mahmoud-Ally apprenant que Sorabkan avoit paſſé dans le camp des aſſiégeans, ne douta pas que ſa généroſité ne lui devint funeſte; il entre en pour-parler avec les Gouverneurs, & n'obtient ſa liberté, qu'après avoir cédé ſon château. Il fut auſſitôt raſé, & dès ce moment, la liberté de Surate reſta enſevelie ſous ſes ruines. Sorabkan mourut empoiſonné peu de tems après. Teg-Beckan,

envoya chercher un jour Mahmoud-Ally, & l'on n'en eut plus de nouvelles. Ses biens furent confisqués au profit du Gouvernement ; deux fils qu'il avoit, après avoir long-tems langui dans les chaînes dont l'assassin de leur pere les avoit chargés, moururent de chagrin & de misére, sans que la Cour de Delhy fît le moindre mouvement pour réprimer tant de cruautés, parce qu'on lui avoit représenté Mahmoud-Ally comme un rebelle opulent, dont les dépouilles avoient été partagées avec les Ministres de l'Empereur.

Au bout de quinze mois, je reçus d'Alep dix mille livres, avec la nouvelle que mon ami étoit dans les regrets de la mort de ses parens. Il marquoit beaucoup de sensibilité à mes malheurs, & me renouvelloit les invitations les plus pressantes de

retourner vers lui, recevoir les assurances d'une amitié inviolable. Mon cœur réveillé par tout ce qu'il me disoit d'obligeant, me conseilloit de déférer à ses offres; mais mon esprit murmuroit; sa curiosité déjà piquée par la nouveauté de tout ce qu'il avoit vu, se promettoit bien d'autres plaisirs en avançant dans l'Inde. Les charmes de la fortune attiroient aussi les regards de l'intérêt, & donnoient une nouvelle impulsion aux désirs que je sentois pour les voyages. Tout ces motifs, joints à la guerre qui s'étoit allumée en Europe, entre ma Patrie & l'Angleterre, me déterminerent à rester dans l'Inde, & même à tâcher d'y obtenir du service.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

L'Auteur se rend sur la côte de Coromandel, entre au service. Embuscade où il est grièvement blessé, & reste évanoui. Accident singulier qui le fait revenir. Il est fait prisonnier.

ON apprit alors à Surate que Madras étoit assiégé par les François, sous les ordres de M. de la Bourdonnais. Cette nouvelle circonstance me donnoit des espérances d'autant mieux fondées, que le service que j'avois déjà, me persuadoit que je parviendrois facilement à être employé. Muni de lettres de M. Wendrock, je partis sur un vaisseau Hollandois qui se rendoit à la côte de Coromandel, & je débarquai à Saz

dras, à environ dix lieues de Madras.

M. Kosbourg Négociant Hollandois à qui j'étois adressé, se trouvoit heureusement ami, & même parent de M. Paradis Gouverneur de Madras, depuis que nous nous en étions emparés. Je me présentai à ce Commandant avec les plus fortes recommandations de son ami, il me reçut avec cette franchise & cette cordialité qui caractérisent la nation Helvetique dont il étoit membre. Après avoir examiné mes titres de service, il me procura de l'emploi.

Je n'entrerai pas dans le détail des différentes expéditions auxquelles j'eus part. Ce seroit dérober à l'histoire, la plus intéressante partie de ses matériaux. Je me borne à dire qu'après avoir été témoin des inutiles menaces que nous fîmes au Fort Saint David, nous nous retirâmes

à Pondichery, qui fut assiégé par les Anglois, & abandonné après quarante jours de tranchée ouverte.

La paix qui fut signée cette même année ayant éteint l'incendie qui embrâsoit l'Europe, l'Inde participa, l'année suivante, à ses faveurs, & les deux nations fermerent le temple de Janus avec les transports d'une égale joie. Mais l'intérêt & la vanité remirent bientôt les armes à la main, sous l'apparence de part & d'autre, de secourir leurs Alliés. Ces belles contrées où la nature semble avoir placé ses favoris, redevinrent le théâtre du carnage & de la désolation.

Il n'y eut point d'affaires considérables dans les deux premieres années, que celle d'Amour, qui coûta la vie à un Prince soutenu par les Anglois, & assura la possession d'un

riche Gouvernement à l'allié des François. Ce dernier avoit encore des compétiteurs à combattre, la guerre continua.

Pour un homme qui conſidére les inſtitutions humaines, & qui examine, en philoſophe, les différentes ſcènes qui ſe paſſent ſur ce globe; rien n'eſt plus ſingulier que de voir cinquante Négocians Européens attirés dans ces heureux climats, par l'eſpoir du gain, achettant d'abord la permiſſion de faire leur commerce, ſouvent pillés & rançonnés par les Princes du pays, qui les faiſoient trembler, multipliés enſuite au nombre de deux ou trois mille, s'armer contre leur protecteur, ſe mêler de leurs querelles, emporter la balance par le courage & l'habileté oppoſés au grand nombre & à l'ignorance; diſtribuer les Principautés & les Gouvernemens

d'un Empire qui les toléroit par indolence, & dont la politique eut dû les chaſſer au moment qu'ils avoient caché la verge de Mercure ſous les drapeaux de Mars.

Il ſe fit pluſieurs expéditions qui coûtoient toujours du ſang à l'Europe, quoique l'Angleterre & la France ne paruſſent que comme Alliées. Les deux Nations accoutumées à ſe voir ainſi les armes à la main, ne pouvoient manquer de les tourner l'une contre l'autre, c'eſt ce qui arriva, malheureuſement pour moi, en 1752.

J'avois été détaché du Fort de Schengetpettey avec un renfort de trois cens hommes que je commandois en ſecond, pour porter du ſecours au Fort de Kohelouk, que les Anglois avoient réduit à l'extrémité. Le Capitaine Clive qui commandoit le ſiége, étoit informé de notre

marche ; il fit mettre un corps de Troupes en embuſcade dans un taillis & derriere des rochers qui dominoient le chemin par où nous devions paſſer. De notre côté nous marchions avec la plus grande ſécurité. Dès que nous fûmes à portée de l'ennemi, nous en eſſuyâmes un feu ſi vif & ſi bien dirigé, qu'à la premiere décharge nous eûmes plus de ſoixante hommes tués, ou mis hors de combat. Envain eſſayâmes-nous de rallier les Sipahis que nous avions, les Anglois nous laiſſerent tranquillement avancer juſqu'au milieu d'eux ; alors ils ſe montrerent ſur nos flancs, & d'une ſeconde décharge firent mordre la pouſſiere à cinquante hommes. Je reçus une bleſſure à la cuiſſe dont la chaleur de l'action m'ôta d'abord le ſentiment ; mais après avoir pénétré dans

un hallier, me croyant suivi de douze ou quinze hommes que j'avois vus autour de moi, je fus fort étonné de me trouver seul. Une sueur froide m'annonçant une prochaine défaillance, je m'assis en me recommandant à la Providence, dans des broussailles fort épaisses, & mon esprit m'abandonna.

Je ne sçais du moins ce que je devins jusqu'à ce qu'une douleur très-cuisante à l'œil me tira de mon évanouissement. J'ouvre les yeux, dans le moment même je ressens dans l'œil gauche, comme un coup de poignard qui m'arrache un cri perçant. Soudain j'ai le visage inondé de sang. Je porte la main à ma blessure, & j'ouvre l'œil qui me restoit; l'aurore commençoit à colorer les objets; le cruel ennemi qui en vouloit à ma vue s'enfuit. Je le re-

connois pour un Milan dont la voracité venoit de s'assouvir sur mon corps, qu'il avoit déjà pris pour un cadavre.

Je me léve en chancelant, un millier de Vautours & d'autres oiseaux de proie acharnés sur les morts dont j'étois environné, prennent leur vol au même instant. L'excès de ma foiblesse ne me permettoit pas de me porter bien loin, je m'asseois dans l'espérance de recevoir bientôt des secours de ceux qu'on enverroit pour rendre les derniers devoirs aux morts. Au bout de deux heures il vint du monde en effet, & je fus porté au Fort de Kobelouk, dont les Anglois s'étoient rendus maîtres plus de vingt-quatre heures avant notre échec, & où ils avoient conduit le Commandant du détachement avec tous ceux qui avoient échappé à

leur fer dans l'embuscade dont j'étois la victime.

Ma blessure à la cuisse ne se trouva pas dangereuse, mais mon œil étoit très-malade. Pour deux cent blessés nous n'avions que trois Chirurgiens, & nous étions si resserrés que nous craignions d'étouffer. Le prétexte de me faire panser convenablement fut un moyen que j'employai pour solliciter ma liberté. Le Capitaine Clive me l'accorda sous la condition de ne pas servir d'un an contre le Nabab d'Arcatte, l'Allié d'Angleterre.

CHAPITRE XII.

L'Auteur est invité à une Fête chez un Indien. Avanture sanglante qui trouble la fête. Funeste effet de la superstition. Il est empoisonné.

JE me fis porter à Sadras chez le Négociant qui m'avoit déjà si bien reçu. Six semaines suffirent pour me guérir parfaitement de ma blessure à la cuisse, mais il n'en fut pas de même de celle de mon œil; après trois mois d'incertitude entre sa perte & sa guérison, il fut décidé que toute espéce de secours étoit inutile, & que je resterois borgne. J'avois obtenu de M. Dupleix la permission de passer où il me plairoit tout le tems que je ne pourrois pas servir, j'en profitai pour rester à Sadras, où les

honnêtetés des Hollandois me rendoient la vie très-agréable.

La violence m'avoit arraché ma liberté ; l'amitié & la fortune m'avoient fait éprouver des douceurs ; j'avois échappé au plus affreux esclavage, pour perdre un œil par l'accident le plus extraordinaire ; qui m'eût dit que la superstition m'avoit encore choisi pour être un de ses martyrs ?

Au mois de Septembre j'avois été invité ainsi que M. Kosbourg, à une fête qui se célébre, tous les ans, avec beaucoup de solemnité, chez Ramrause Indien distingué dans le pays par ses fabriques & par son commerce. Nous avions été profusément régalé des fruits & des fleurs de la saison, avec des danses & de la musique indienne ; chacun se disposoit à se séparer, lorsqu'un chien que j'a-

vois, s'échappa du logis, & vint me joindre. Le hazard fit qu'en me dérangeant je lui marchai ſur la patte; l'animal s'en vengea ſur la jambe de mon voiſin, auquel il fit une morſure ſi violente, que le ſang y parut auſſitôt.

Celui qui avoit été mordu, étoit un Indien de la Caſte des Brames, Caſte la plus corrompue, la plus furieuſe & la plus vindicative des cent qui diviſent la nation Indienne. Les Brames étant les miniſtres de la religion & les interprêtes des livres ſacrés, ils jouiſſent de la plus grande autorité parmi ces peuples; ils ſont auſſi leurs conſeils & leurs directeurs, non-ſeulement dans les affaires ſpirituelles, mais même dans toutes les circonſtances de leur vie.

La vue du ſang de ce Brame jetta le trouble & la conſternation dans

tous ceux qui professoient le même culte ; car les Indiens s'imaginent que le simple attouchement d'un chien leur imprime une souillure qui les rend désagréables à leurs Dieux. La blessure faite par un semblable animal, à la personne sacrée d'un Brame, leur parut un sacrilége inoui. Je m'empressai d'offrir au blessé un onguent dont j'avois moi-même fait une heureuse expérience. Il rejetta mes offres avec une dureté farouche que tous les Indiens ont toujours pour les étrangers. J'avois maltraité mon chien, il s'étoit enfui. Ce Brame affectoit, en pansant sa blessure avec de l'eau du Gange, une tranquillité d'ame, qui eût persuadé qu'il pardonnoit à son ennemi. Mais M. Kosbourg, éclairé sur la perfidie de cette Caste m'avertit de prendre garde à mon chien, si je ne

voulois pas que sa mort expiât son crime. Je fis peu d'attention à cet avis ; & même je parlai avec autant de mépris que de dérision de la ridicule idée où étoient ces peuples, en imaginant que Brahma ou Vishnou pouvoient les voir de mauvais œil pour avoir été touchés par un chien, un cochon, ou pour avoir reçu des secours d'un étranger. » Si j'étois Empereur, ajoutai-je en riant, » je ferois raser les Pagodes, & jeter toutes les divinités dans le » Gange pour donner quelques motifs à la vénération que les Indiens portent à ce fleuve. J'établirois ensuite des temples où l'on » n'adoreroit qu'un Dieu unique » Créateur & Conservateur de tous » les êtres, sans qu'il ait besoin de » Vicaire, comme Brahma ni autres. Tous les mois j'ordonnerois

» un sacrifice solemnel de deux va-
» ches dont je ferois manger la chair
» aux habitans du canton où le tem-
» ple seroit placé.

Cette plaisanterie que j'avois faite devant tous les gens de M. Kosbourg, qui en avoit ri avec moi, arriva, je ne sçais par quelle voie, jusqu'aux oreilles du Brame. Il en fit des plaintes à Ramraune qui les rendit à M. Kosbourg, par lequel j'en fus informé. Ce qui surtout excita notre compassion, fut que le Brame avoit poussé la méchanceté jusqu'à assûrer que mon chien étoit instruit à ne mordre que les membres de sa Caste.

La crainte de perdre cet animal, me fit prendre la précaution de le garder à l'attache pendant quelques semaine; mais elle fut inutile. Le cinquiéme jour il fut trouvé mort

dans ſa loge, ſans qu'on pût découvrir la main qui l'avoit empoiſonné.

Mes ſoupçons ne pouvoient raiſonnablement tomber que ſur le Brame. Dans l'excès de l'indignation que me cauſoient la baſſeſſe de ſa vengeance, & la perte de mon chien, je m'expliquai de maniere à lui laiſſer craindre les effets de mon reſſentiment. Je menaçois de faire expirer ſous le bâton l'auteur de cette mort, quel qu'il fût, ſi je parvenois à le connoître. Le premier mouvement de mon dépit étant paſſé, j'oubliai également le Brame & le chien.

Barbare tyran vomi de l'Enfer, pour étouffer la raiſon, affreux enfant de l'ignorance & de la ſtupidité! Odieuſe ſuperſtition; juſqu'à quand uſurpant l'empire de la Religion, qui n'a d'autre but que de

preſcrire ce que l'on doit aux Dieux, & d'établir la paix entre les hommes ; déſoleras-tu la terre, ſous le ſacrilége prétexte de te rendre agréable au Ciel ? N'eſt-ce pas aſſez pour les hommes d'avoir continuellement à réprimer la ſoif des richeſſes, à lutter contre les tranſports des ſens, & contre tous ces mouvemens de l'amour-propre, qui tendent à ſe procurer quelque bonheur, aux dépens même du bonheur d'autrui, ſans leur conſeiller encore mille eſpéces de crimes qui leur ſont inutiles à eux-mêmes, & qui les tranſforment en monſtres féroces & ſanguinaires. Qu'importe à l'Aſiatique que l'Européen méconnoiſſe Brahma & mépriſe ſes préceptes, s'il les trouve abſurdes. Cette opinion dépouille-t elle le Dieu de ſa divinité ? détourne t'elle la fumée de l'encens

qui lui eſt offert par ſes adorateurs ? Ce Dieu cruel ordonne-t il le meurtre de quiconque ignore ſon pouvoir & refuſe de l'implorer ? N'arrive-t-on à la ſuprême félicité qu'il promet, que par un chemin arroſé de ſang humain? Quelle étonnante contradiction, dans votre religion, malheureux Indiens! Vous êtes avares du ſang des bêtes, & vous prodiguez celui des hommes. Votre caractere pacifique & doux, devient farouche & furieux dès que vos Prêtres font parler les Dieux. Que vous méritez de compaſſion! Ne s'élévera-t-il jamais parmi vous, un mortel éclairé qui, déchirant le fatal bandeau dont vos yeux ſont couverts, & arrachant le maſque aux impoſteurs qui vous trompent, vous convaincra qu'il n'y a qu'un Dieu, & que le moyen de lui plaire, eſt de

regarder l'Univers comme votre patrie, & d'aimer tous les hommes comme vos freres.

Vos Prêtres vous assurent qu'un repentir sincére ; la pratique exacte d'une infinité de cérémonies minutieuses & d'ablutions légales, suffisent pour expier les crimes les plus énormes ; examinez leur conduite, vous verrez qu'en la réglant sur ces principes détestables, ils méritent l'exécration de la nature. Est-il un seul forfait dont ils ne soyent coupables ? Suivez leurs démarches, vous les trouverez sans cesse dans les voies ténébreuses du crime. Ils n'en connoissent pas d'autres pour arriver au but de leurs passions ; l'intérêt est la seule & la plus chere divinité qu'ils adorent.

Six semaines s'étoient passées depuis la perte de mon chien, sans que

j'euſſe entendu parler de ſon meurtrier, lorſque je reſſentis dans les entrailles une violente douleur qui, dans quelques heures me conduiſit ſur les bords du tombeau. Tous les ſymptômes de mon mal annonçoient que j'étois empoiſonné; je reçus de prompts ſecours. Cependant je fus aux priſes avec la mort pendant deux fois vingt-quatre heures, & j'eus le bonheur de ne pas ſuccomber ſous ſes coups. L'activité du poiſon avoit ſi fort altéré tous les reſſorts de la machine, qu'après une langueur de cinq mois, je ſuis reſté hâve, maigre, & ſi débile, que dans les grandes chaleurs principalement, j'ai peine à me ſoutenir ſur mes jambes.

CHAPITRE XIII.

L'Auteur s'embarque pour l'Europe. Son vaisseau est pillé & rançonné par un Corsaire Anglois. L'Auteur perd tout ce qui lui appartient. Il débarque en Hollande. Embarras où il se trouve. Affligeantes nouvelles qu'il reçoit de sa Patrie.

MA situation me mettoit hors d'état de continuer le service, je n'eus pas de peine à obtenir ma retraite avec la permission de repasser en Europe. Tout ce que je possedois montoit à vingt mille livres, j'en employai les deux tiers en marchandises & je pris du papier pour le reste.

Comme la guerre étoit allumée entre la France & l'Angleterre, je m'embarquai, le quatre Novembre

1756, sur un vaisseau Hollandois, qui dans deux mois nous porta au Cap, où nous séjournâmes trois semaines. Le mois d'Avril nous avoit heureusement vû doubler le Cap Finisterre, & les côtes d'Irlande se découvroient déjà, lorsque nous rencontrâmes un Corsaire Anglois nommé le Norfolk. Après nous avoir demandé d'où nous venions, où nous allions, il envoya sa chaloupe avec trente hommes pour visiter notre bâtiment, & voir s'il n'étoit pas chargé pour le compte des François. Les Connoissemens du Capitaine, eurent bientôt appris aux Anglois, qu'en effet, une bonne partie de sa cargaison étoit destinée pour la France ; ils lui demanderent qu'on leur livrât toutes les marchandises qui appartenoient aux François, en menaçant de le couler bas s'il faisoit

la moindre réſiſtance. Un ſigne que les Anglois firent à leur vaiſſeau, le fit approcher, & tout s'y diſpoſoit pour faire jouer l'artillerie.

Le bâtiment Hollandois, avec un équipage de quarante hommes, ne pouvoit tenir contre vingt-ſix piéces de canon, & plus de deux cent hommes. Les Anglois firent charger dans leur chaloupe tout ce qu'ils voulurent, & enſuite nous laiſſerent aller.

Dans quelques jours nous arrivâmes au Texel, d'où nous nous rendîmes à Amſterdam. Tout ce qui m'appartenoit ſur le bâtiment, avoit été pris; environ ſept mille livres faiſoient toutes mes reſſources. Il eſt vrai que je comptois ſur quinze à ſeize mille livres d'Alep, dont je n'avois pas reçu de nouvelles depuis ſept ans. Comme je ne voulois en-

tre en France qu'après avoir raſſemblé toute ma fortune, pour la réunir à ce que m'auroit laiſſé mon pere, que je déſeſpérois de retrouver vivant. Je profitai du premier vaiſſeau qui faiſoit voile au levant, pour informer mon ami Laroche, de tous les malheurs que j'avois eſſuyés depuis ſept ans, & que dans l'eſpérance que l'air natal rétabliroit ma ſanté toujours chancelante, j'avois pris la réſolution d'aller terminer ma languiſſante vie au ſein de ma famille. Je le priois de réaliſer tout ce qu'il pouvoit avoir à moi, & de remettre les effets au Capitaine Hollandois que j'avois chargé de mes pouvoirs.

En attendant ſa réponſe, j'écrivis au Curé de V**. ma Patrie, pour le prier de remettre à mon pere, s'il vivoit encore, une lettre ouverte que

je

je joignois à la ſienne, & dans laquelle je lui faiſois l'hiſtoire de ma vie, avec celle des extrémités où j'avois été réduit depuis trente-ſix ans que j'avois quitté cette ville.

En deux mois, n'ayant pas reçu de nouvelles de ma Patrie, j'écrivis de nouveau, & j'en reçus la Lettre ſuivante ». J'ai communiqué vos » Lettres, Monſieur, à M. de**. & à » Mad. L**. ſa ſœur, qui doivent » le jour à M. L**, dont vous dites » être auſſi un des enfans. La certitude où ils ſont que le dernier frere » qui leur reſtoit, eſt mort en Corſe, cinq à ſix ans avant le décès de » leur pere, les avoit engagés à m'empêcher de répondre à votre premiere Lettre, & j'avois déféré à » leurs invitations, avec d'autant » plus de confiance, que le rang » dont ils jouiſſent dans cette ville,

» dont je ne ſuis le Paſteur que de-
» puis trois années, & le peu de con-
» noiſſance que j'ai de ce qui s'y eſt
» paſſé précédemment à cette épo-
» que, ne me laiſſent aucun doute
» ſur leurs aſſertions dont le bruit
» général confirme d'ailleurs la vé-
» rité. Vous me ſollicitez de nou-
» veau de vous donner des éclairciſ-
» ſemens, & vous reclamez ma re-
» ligion & mon miniſtere en faveur
» de vos droits; je ne puis répondre
» à toutes vos queſtions qu'en vous
» apprenant qu'il ne reſte que deux
» enfans de M. & de Madame **
» qui ſont morts, il y a dix-huit ans,
» à peu de diſtance l'un de l'autre; les
» biens qu'ils ont laiſſés ont été par-
» tagés entre le frere & la ſœur par
» égale portion. Tous les deux ſont
» mariés, ont des enfans, & tiennent
» de bonnes maiſons en cette ville.

» Si même vous aviez dessein d'y
» passer, je me persuade que vous y
» seriez bien reçu, par la seule raison
» que vous êtes étranger; car quoi-
» qu'il paroisse que vous avez con-
» nu Monsieur leur frere en Corse,
» je ne vous conseillerois pas de
» faire valoir ce titre auprès de sa
» famille. Elle a toujours eu le plus
» grand éloignement pour ce jeune
» homme qui l'a mérité par ses vi-
» ces & ses désordres, & qui ne lui
» a procuré de satisfaction que par
» sa mort.

Cette Lettre m'instruisant que l'aveugle prévention de mon pere étoit passée à mon frere & ma sœur avec ses biens; je soupçonnai dès-lors ce que j'avois à attendre. J'avois vu plus d'une fois l'intérêt étouffer la voix de la nature. Il me restoit encore une vive curiosité de sçavoir si

la sœur qui me restoit, étoit celle que j'avois si tendrement chérie dans son enfance, & à laquelle mon départ avoit tant arraché de larmes.

Dans la vue de me garantir des atteintes de l'ennui, & des crises de l'impatience, je parcourus la Hollande pendant quatre mois, avec toute l'économie d'un Naturel du pays. Je revins passer l'hyver à Amsterdam, affermi plus que j'amais dans l'opinion du Chevalier Temple, qui dit, que la Hollande est un pays où la terre vaut mieux que l'air, où le profit est plus recherché que l'honneur, où la raison régne plus que l'esprit, où il y a plus de bon naturel que de bonne humeur, & plus d'opulence que de volupté; où il vaut mieux voyager que vivre; où l'on trouve plus de choses à observer qu'à désirer, & plus de personnes estimables qu'aimables.

Le commencement du printems vit arriver les vaisseaux du levant. On m'apporta la nouvelle que mon ami étoit mort de chagrin après avoir essuyé des banqueroutes, & des naufrages qui avoient entierement absorbé sa fortune. Le peu qu'il avoit laissé n'avoit pû liquider ses dettes, qu'en faisant perdre moitié aux créanciers. On m'apporta trois mille écus, & c'est à quoi se réduisoit tout mon bien en y joignant six mille livres qui me restoient.

J'eus bientôt mis à exécution le dessein que j'avois de revoir ma Patrie. Je me rendis à Bruxelles, & de-là à Lille. L'amour du sol natal est une passion, ou plutôt une maladie qui partant d'un sentiment de foiblesse, attaque pour l'ordinaire les personnes valétudinaires, les vieillards & les jeunes gens. Il me sem-

bloit respirer un air plus salutaire, depuis que j'étois entré sur les terres de France. Une certaine joie animant tous mes sens, donnoit plus d'activité à mon sang, & rempliſſoit totalement mon cœur. Que je ressentois de plaisir à jetter un regard sur le passé! J'appercevois encore les horreurs d'une prison, où d'injustes soupçons avoient jetté ma jeunesse, & d'où je n'échappois que pour tomber sous les coups de la cupidité & de la perfidie; je découvrois ce funeste sépulchre qui avoit englouti presque tous les compagnons de mon infortune, & dans lequel je n'avois conservé la vie que par une faveur du Ciel; je voyois ensuite la mort, me menacer, tantôt du haut d'un Fort hérissé de canons, tantôt du milieu d'un bataillon d'ennemis; éclairée enfin des torches du fanatis-

me, & armée par la superstition, je la voyois se glisser près de moi dans les ténèbres, & me présenter, avec un ris perfide, le funeste breuvage qui avoit fait succeder la tristesse & la langueur, à la santé vigoureuse dont j'avois toujours joui. Mais quelle que fut ma situation actuelle, je sentois mon être & je me trouvois heureux.

Après avoir séjourné à Paris, sept jours me suffirent pour gagner V**. Je ne m'y trouvai pas moins étranger qu'à l'extrémité de l'univers. J'en étois sorti à seize ans, avec une phisionomie revenante, une santé robuste, & la fraîcheur qui accompagne la jeunesse. J'y revenois à cinquante-deux ans, borgne & maigre, avec un visage où le temps avoit déjà gravé les caracteres de la vieillesse, & dont la pâleur offroit l'em-

preinte de la mort. Auſſi n'y eut-il pas une ſeule perſonne qui me reconnût, même parmi celles qui n'avoient aucun intérêt de me méconnoître.

CHAPITRE XIV.

L'Auteur ne peut ſe faire reconnoître de ſa famille. Procès qu'il lui intente; mauvais ſuccès qu'il a d'abord. Arrêt du Parlement, qui légitime ſes droits. Union dans laquelle l'Auteur vit avec ſa famille. Nouveaux malheurs qu'il éprouve.

Mon premier ſoin fut d'aller trouver le Curé à qui j'avois écrit, je le priai de faire avertir mon frere & ma ſœur de mon arrivée; l'un & l'autre refuſerent de me voir. Mon avanture devint bientôt publique. Mon

logis fut long-tems assiégé d'une foule de curieux dont les uns croyoient me reconnoître pour le fils de M. M**. & les autres soutenoient que je ne l'étois pas. Ma naissance, mon nom, mon existence, furent un problême, d'autant plus singulier que je n'avois aucun titre qui pût servir à le résoudre. Tous mes papiers ayant été perdus avec mes effets; il fallut me consulter pour sçavoir comment je pouvois parvenir à entrer en possession des biens de mon pere. La voye juridique étoit la seule qui fût ouverte. Je fus donc obligé de sommer mon frere & ma sœur de me reconnoître pour leur frere, & de me rendre chacun la moitié de la portion qu'ils s'étoient appropriée dans la succession de mon pere.

Ma demande en Justice me donna beaucoup de partisans, & fit mur-

murer contre ma famille. Mon beau-frere étoit le plus obſtiné à ſoutenir ma mort. Il publioit partout que la Juſtice devoit faire un exemple & punir griévement de ſemblables réclamations, qui n'étoient qu'un artifice pour extorquer de l'argent, & ne tendoient qu'à mettre le trouble dans les familles. Cependant, ſoit que la nature parlât en ma faveur à la femme de cet homme intéreſſé, ſoit qu'un ſimple mouvement de curioſité la portât à me voir, elle fit me demander une entrevue ſecrette chez le Curé, & je m'y rendis avec empreſſement. Elle avoit quatre ans de moins que moi; du moment que je l'apperçus, je la reconnus pour cette chere Cécile que j'avois tant chérie dans ſon enfance. Je me précipitai dans ſes bras, en l'appellant des plus doux noms. Son embarras laiſſoit

pleine carriere à mes transports ; mais elle les recevoit avec une froideur glaçante. Elle me regardoit, me parcouroit de la tête aux pieds avec une avidité qui ne pouvoit se rassasier ; elle m'écoutoit avec une attention inquiète qui cherchoit à démêler dans le son de ma voix actuelle, le son de celle qu'elle avoit connu ; mais outre que l'adolescence avoit tout changé dans ma personne, le tems y avoit encore imprimé les traces de son pouvoir destructeur.

Ma sœur surmontant enfin l'agitation & l'incertitude qui la tenoient dans le silence, elle me dit avec une douceur étudiée. » Monsieur j'ai » beaucoup entendu parler des effets » de la sympathie, & de certaines » reconnoissances de parens annoncées par des mouvemens de cœur ; » mais je vous avoue, que le mien

» ne reſſent pas la plus légere émo-
» tion auprès de vous ; cependant
» vous aſſurez être un frere que je
» me ſouviens d'avoir aimé tendre-
» ment dans mon enfance. Je ne
» ne peux même me rappeller ſa
» mémoire, ſans m'attendrir encore,
» ſur ſa malheureuſe fin. Sorti de la
» maiſon paternelle dès l'âge le plus
» tendre, ſon ame ne conſerva pas
» long-tems la pureté des principes
» qu'il avoit reçus. Sa conduite après
» nous avoir fait pleurer ſa vie,
» nous força de bénir ſa mort. S'il
» étoit vrai qu'elle ne fût pas cer-
» taine, & que vous fuſſiez réelle-
» ment ce frere infortuné, je vous
» plaindrois, Monſieur, puiſqu'en
» acquérant un nom & une fortune
» très-mince, vous vous chargeriez
» d'une infinité de vices qui vous
» rendroient également odieux à vo-

» tre famille, & à tous les honnê-
» tes gens.

Quelque désobligeant que fut ce discours, je l'écoutai patiemment sans l'interrompre, & j'y répondis par l'histoire de ma vie, depuis l'instant où j'étois parti avec mon oncle; sur qui je rejettai la cause de tous mes malheurs, parmi lesquels j'avois toujours compté la perte de l'attachement de mes parens jusqu'au moment présent. Je ne me serois jamais attendu, continuai-je, à en essuyer encore dans ma famille, & moins encore à la douleur de vous trouver, ma chere Cécile, persuadée que je suis aussi criminel que l'on m'a représenté. Rappellez-vous ces jeux de notre enfance, où mon amitié prévenoit vos desirs, dans tout ce qui pouvoit vous amuser. Les caresses les plus tendres, les

plus doux noms qu'inſpire un cœur ſenſible, me marquoient votre reconnoiſſance; eſt-il poſſible que non-ſeulement vous ayez oublié ces agréables momens, mais que vous pouſſiez l'ingratitude juſqu'à refuſer de reconnoître celui qui vous les a procurés? L'âge a donc bien endurci votre cœur! Quoi! il eſt de marbre auprès d'un frere qui, dix fois près de deſcendre dans l'abîme de la nuit éternelle, en eut tranquillement meſuré la profondeur, s'il eût pû rendre le dernier ſoupir entre les bras de ſa chere Cécile. Au reſte, ſi vous pouvez produire un certificat en bonne forme de la mort de votre frere, je ne ſuis plus qu'un impoſteur, qui mérite la colere du Ciel & l'animadverſion de la terre. Je n'attendrai pas les ordres de la Juſtice pour me condamner au ſilence

& à l'obscurité. Ma sœur s'étoit attendrie à mon récit, des larmes échapperent de ses yeux. J'allois parler encore ; mais elle se leva, & se pressa de sortir.

Le procès continuoit toujours avec vigueur. J'étois Demandeur, c'étoit à moi de produire les titres qui établissoient mes droits, & je ne pouvois produire que ma personne. Après avoir parlé moi même plusieurs fois à l'audience, & répondu aux différentes questions des Juges, l'affaire n'en devenoit que plus obscure. La vérité demeuroit dans un nuage d'autant plus difficile à percer, que mon pere ayant publié lui-même ma mort, il n'étoit plus possible de recouvrer les papiers qui en confirmoient la réalité. Tout ce que j'alléguois en ma faveur étoit réfuté par mes parens, en disant que les pa-

ticularités que je sçavois sur leur famille, je pouvois les avoir appriſes de leur véritable frere avant ſa mort.

Cependant le Curé m'étant venu voir un jour, me prêcha d'abord l'amour du prochain, la charité chrétienne, & voulut me perſuader que je manquois à ces points de religion en chicanant & jettant dans l'embarras des perſonnes reſpectables, que leur piété rendoit également précieuſes devant Dieu & devant les hommes. Cet exorde fut ſuivi d'une paraphraſe ſur un paſſage de Saint Mathieu, qui ordonne le ſacrifice de toute eſpéce d'intérêt, pour vivre ſelon le Seigneur, & enfin ſa peroraiſon finit par une offre de deux mille écus, ſi je voulois me déſiſter de mes pourſuites, & abandonner la ville de V**. On penſe bien que je refuſai ces offres, tout en me

promettant de les faire valoir quelque jour.

Sept mois se passerent en plaidoyers, en réponses & en tracasseries, sans que la lumiere de la vérité se fût montrée à mes Juges. Une Sentence nous mit hors de Cour simplement, sauf au demandeur à constater évidemment qu'il étoit celui qu'il disoit être.

Un mortel essuya-t-il jamais plus de bizarreries de la fortune! Après avoir été trois fois captif, privé d'un œil, cruellement empoisonné & dépouillé d'une partie des biens que j'avois acquis au prix de tous ces maux, des parens intéressés me disputoient cette patrie où j'accourois chercher des consolations. Non-contens de me priver du patrimoine de mes peres, ils vouloient encore me ravir mon nom & me dé-

rober jusqu'au pouvoir d'être ce que j'étois ?

J'appellai de la Sentence du Bailliage de V**. au Parlement de**. où je fixai mon séjour jusqu'à un jugement définitif, qu'il me fallut attendre dix-sept mois. Mais pour confirmer davantage les moyens qui favorisoient ma cause, je me déterminai, d'après l'avis de mon conseil, à me rendre à V**. pour y voir le Lieutenant Criminel qui m'avoit si maltraité & si bien servi dans la malheureuse affaire de Monsieur de Saint Léon.

Heureusement pour moi ce Magistrat vivoit encore. Il me reçut avec beaucoup de caresses, & se fit un plaisir de me donner une attestation en bonne forme qu'il m'avoit toujours connu pour le fils de Monsieur M**. de V**, le même qui avoit été Précepteur [redacted] enfans de

Monsieur de Saint Léon, injustement accusé & détenu en prison; enrôlé par violence au Régiment de** envoyé en Corse, où il m'avoit perdu de vue. Mes parens convenant en effet que leur frere avoit essuyé tous ces événemens, mon procès changea bientôt de face avec une pareille piece. Le Curé de V**. fut appellé, pour rendre raison à la Cour des motifs qui l'avoient porté à me faire offre de deux mille écus pour mon désistement; bref je gagnai mon procès tout d'une voix. Un Arrêt solemnel me déclara fils de M. M**. de V**.; & m'adjugea le tiers des biens qu'il avoit laissés à sa mort, avec les arrérages de cette portion, du moment où j'avois formé ma premiere demande.

La nécessité de plier sous un Arrêt irrévocable, loin de m'aliéner

le cœur de mes parens, eut au contraire le pouvoir de l'attendrir en ma faveur. Ma ſœur fut la premiere à me faire des proteſtations d'amitié, & à m'aſſurer qu'après l'entretien qu'elle avoit eu avec moi, elle m'auroit volontiers reconnu pour ſon frere, ſi la crainte de s'attirer la haine de ſon mari, qui étoit d'une avarice exceſſive, ne l'avoit retenue dans le ſilence; que malgré cela, ſi j'euſſe produit d'abord à V**. les mêmes piéces qu'à D**. je ſerois entré dans mes droits ſans obſtacle.

Peu de jours après mon frere m'écrivit dans les mêmes termes. Il me faiſoit des excuſes de m'avoir méconnu, & me demandoit en grace, dans les termes du plus vif attachement, de ne point prendre d'autre logement que ſa maiſon, juſqu'à ce que tous nos arrangemens fuſſent terminés.

J'acceptai sa proposition ; le tems qu'exigeoit le partage des biens de mon pere, m'ayant donné lieu de juger par les attentions & les amitiés que je recevois de mon frere & de ma sœur, que l'habitude de me voir avoit rappellé dans leurs cœurs les sentimens que j'avois été forcé de leur demander par un Arrêt. Je leur abandonnai les trente-huit mille livres qui me revenoient de la succession de mon pere, au moyen d'une pension viagere de dix-huit cent livres, à laquelle ils s'obligerent chacun pour moitié, & de mille écus d'argent comptant. Ce trait de désintéressement acheva de me rendre mes freres avec tout ce que la nature inspire de tendre aux personnes d'un même sang. Dès ce moment nous vécûmes tous dans le calme & les délices de l'union fraternelle.

La réunion de tout ce que je possédois en argent, servit à faire l'acquisition d'un domaine très-agréablement situé à une petite lieue de V**. J'y passois quatre à cinq mois de l'année, partageant mon tems entre la lecture, la pêche & le jardinage.

Ma pension viagere étoit plus que suffisante pour me faire vivre avec aisance dans la province & au sein d'une famille dont j'étois chéri. Je consacrois une partie du revenu de ma campagne à l'améliorer & à l'embellir, & l'autre à donner des fêtes à mes parens, que je rassemblois trois ou quatre fois par année dans mon petit manoir. A un repas sans luxe & sans profusion, mais propre & bien entendu, succédoit un bal où j'invitois les payssannes les plus jolies, & les garçons les mieux tournés du village. Un petit feu d'artifice composé de ma main,

faiſoit finir la danſe, & la fête ſe terminoit par une abondante collation, où tout ce qui avoit composé le bal, étoit admis. En ſe mettant à table chacun trouvoit à ſa place un petit cadeau propre à ſon uſage, qui ſans me coûter beaucoup, me gagnoit l'affection de toute la Paroiſſe. Le moment de ſe quitter n'arrivoit jamais ſans exciter des regrets, & l'on ne ſe conſoloit, qu'en calculant d'avance les jours qui le ſéparoient du moment où l'on devoit ſe raſſembler.

Il n'eſt pas poſſible de donner une idée de la volupté que j'ai goûtée à la campagne, pendant les quatre années qui ont ſuivi ma réhabilitation dans ma Patrie; non de cette volupté, dont les ſecouſſes altérant l'harmonie de la machine, fatiguent l'ame & la laiſſent dans un état de ſatiété qui

répand le dégoût & l'ennui sur tout ce qui l'environne ; mais de ce sentiment délicieux qui donne une douce élasticité à un cœur exempt de desirs, vivant dans l'innocence & la sérénité, ou tel que l'éprouve la bienfaisance, lorsqu'elle fait fuir devant elle la misére & la pauvreté. Je me croyois à l'abri pour le reste de mes jours des coups du sort ; que je connoissois mal la condition humaine ! La vie est-elle autre chose qu'une chaîne de desirs, d'inquiétudes & d'afflictions, qui joint le berceau au cercueil ? Que celui qui se croit heureux, définisse son bonheur ! Il dira qu'il a vu de tems en tems l'orage de ses passions interrompu par quelques instans de calme, où les plaisirs se sont montrés à lui, comme des éclairs, dont l'impression est aussi brève que subite.

Depuis

Depuis quatre ans je m'étois chargé de l'éducation d'un de mes neveux; je l'inſtruiſois moi-même. J'avois la ſatisfaction de voir qu'à quinze ans, cet enfant ſurpaſſoit tous ceux de ſon âge, par la multiplicité de ſes connoiſſances, par la juſteſſe de ſon jugement, & la ſenſibilité de ſon cœur, ſans avoir rien perdu de cette gaîté pétulante, qui ſied bien bien mieux à la jeuneſſe, qu'une gravité compoſée qui fait des jeunes pédans, ſuivis de la triſteſſe & de l'inſenſibilité.

Quand ce n'eût pas été mon neveu, les ſoins que je m'étois donnés l'avoient pour ainſi-dire, identifié à moi-même; je le regardois comme mon ouvrage, ſa préſence étoit une jouiſſance pour moi; les peines que je prenois faiſoient mes plaiſirs; enfin j'avois pour lui les yeux de la

plus tendre mere, & les ſentimens du meilleur des peres.

Un jour qu'après avoir ſoupé à Y**. Je regagnois tranquillement la campagne au pas de mon cheval; j'apperçois une lueur aſſez vive, qui d'abord m'inſpire quelque crainte pour ma petite habitation. Un coup d'éperon hâte ma marche, & je ne peux plus douter que cette clarté ne provienne d'un incendie terrible. Ma frayeur redouble avec la compaſſion que je ſens pour les malheureux, qui ſont menacés. J'arrive bientôt; que devins-je, lorſque je vis ma maiſon telle qu'un volcan embrâſé, vomiſſant des torrens de flammes & de fumée! Je demande des nouvelles de mon neveu; on ne l'a point encore vu. On croit que le feu a pris dans ſa chambre. Je tremble pour ſes jours, je vas & viens de

tous côtés, comme un insensé. Je promets une récompense à qui pourra le sauver; les secours redoublent. L'intérêt, l'attachement, la pitié, font faire des efforts plus qu'humains. Six jeunes paysans intrépides se jettent au milieu des flammes, avec la même sécurité qu'un habile plongeur se précipite dans les flots. Le feu semble être leur élément. Une partie des meubles est arrachée à sa voracité; plus loin des torrens d'eau versés sans relâche tempèrent sa violence & arrêtent son activité; enfin, l'on ne voit plus que l'eau qui bouillonne sur les poutres ardentes, & s'exhale en vapeurs épaisses. Nous perçons au travers des nuages de fumée pour parvenir à la chambre de mon neveu. Nous n'y trouvons qu'un monceau de tisons, de cendres & de débris enfumés,

sous lesquels nous retirons un cadavre rapetissé & déssèché jusqu'aux os.

Ma sensibilité que je croyois épuisée, ou du moins émoussée par les maux & les tribulations qui m'avoient tant de fois accablé, fut si vivement excitée par ce spectacle effrayant, que mon ame resta affaissée sous le fardeau de cette derniere angoisse. Un engourdissement général saisit mes sens, ma langue demeura sans ressort & mes lévres sans mouvement. Mon corps enfin, ne fut plus qu'un être dépouillé de tous ses organes, végétant dans une sombre apathie, & dans les horreurs de la stupidité, mille fois plus déplorable que la mort.

Huit jours suffirent à peine pour me rappeller à la vie; & encore, puis-je appeller vivre que d'exister dans

l'abbatement douloureux où je ſuis reſté, depuis ce funeſte malheur, & dans lequel j'attends ſans frémir le terme de toutes mes peines.

La mort de ma ſœur vint peu de tems après affliger mon cœur; mais le dernier coup l'avoit ſi cruellement déchiré, que le ſang de ſes bleſſures formoit une enveloppe impénétrable aux traits de la douleur. Je reçus cette triſte nouvelle avec l'imbécille tranquillité d'un homme qui n'a plus d'ame; ou ſi j'avois un peu de vanité, je dirois, avec cette force d'eſprit qu'enſeigne notre philoſophie, & qui n'eſt dans le fait, que l'ancien ſtoïciſme r'habillé par la logique moderne, & préſenté adroitement ſous le manteau de l'orgueil & de l'audace.

LE TRIOMPHE DES VERTUS.

*Ou Avantures de Madame la Marquise de T**. en Barbarie.*

Monsieur le Comte de B**, Irlandois, au Service d'Eſpagne, ayant été nommé Ambaſſadeur Extraordinaire de cette Cour à celle de Suede; ſa femme qui réſidoit en France avec ſa famille, réſolut de le rejoindre à Madrid. Mais la crainte des dangers en s'y rendant par terre, au travers des Armées Françoiſes & Eſpagnoles, qui ſe diſputoient alors les villes de la Catalogne, la déter-

mina malheureusement à s'embarquer à Cette en Provence, d'où vingt-quatre heures suffisoient pour passer à Barcelonne.

Faute de barques Françoises elle frête une tartane Génoise, & met à la voise le vingt-deux Octobre 1721, accompagnée d'un fils âgé de dix ans, d'une fille de seize, & d'un nombreux domestique.

Le lendemain à la pointe du jour un Corsaire Algérien de quatorze piéces de canon, parut environ à deux lieues de la tartane, à la hauteur des côtes de Palamos. Il détache sa chaloupe avec vingt hommes armés qui arrivent sur la tartane, s'en emparent facilement, & la conduisent à leur bâtiment.

Le Capitaine, qui étoit un Renégat Hollandois, après avoir fait mettre aux fers, tout l'équipage Génois

sur son bord ; passa lui-même sur la tartane auprès de Madame de B**. pour lui demander qui elle étoit, d'où elle venoit, & où elle alloit. Elle répondit à ces questions en lui faisant voir son Passeport. Le Corsaire le lut avec son Interprète, & le lui rendit en l'assurant qu'elle n'avoit rien à craindre pour sa personne, non plus que pour sa suite, & ses effets ; mais qu'il y alloit de sa tête s'il ne la conduisoit pas à Alger. Tout ce que je peux faire pour vous, ajouta-t-il, c'est de vous laisser la maîtresse de rester sur la tartane, ou de passer sur mon navire ; mais je pense que vous serez plus libre, plus tranquille, & plus décemment ici. J'ai sur mon bord près de deux cens Turcs ou Maures avec lesquels ce seroit vous exposer, ainsi que les femmes qui vous accompagnent.

Madame de B**. demeura dans sa chambre ; le Capitaine mit seulement sur la tartane sept de ses gens pour faire la manœuvre, & l'attacha à son vaisseau, pour la remorquer, après en avoir enlevé les ancres & toutes les provisions, à l'exception de celles de Madame de B**; & en cet état, il prit la route d'Alger.

Le vingt-huit le cable de remorque s'étant cassé par une tempête, la tartane resta séparée du vaisseau qui vraisemblablement périt à la côte.

Les Turcs étant sans boussole & fort mauvais marins, s'abandonnerent au gré des vents ; la tartane fut longtems balottée, & enfin portée heureusement à la côte de Barbarie dans un Golfe, non loin de Gigery, où le Commandant, après avoir jetté l'ancre, apprit qu'il avoit dépassé Al-

ger de quarante ou cinquante lieues. Impatient de ſe rendre en cette ville, pour y rejoindre ſon Capitaine, il coupe le cable de ſon ancre & met ſur le champ à la voile. Il n'étoit pas à une demie lieue du Golfe, qu'il s'éleva un vent contraire, qu'il ne put ſaiſir, & qui le repouſſa à la côte. Vainement il eſſaya de ſe ſervir de ſes rames, la foibleſſe de ſon équipage les rendoit inutiles. Il héſitoit entre le parti de regagner la côte, & celui de lutter encore contre le vent, pour s'en rendre maître, lorſqu'une vague furieuſe porta la tartane ſur un rocher. Elle s'y briſe auſſitôt avec fracas, & ſoudain toute la poupe eſt inondée. Madame de B**. qui étoit en prieres dans ſa chambre avec ſon fils & deux de ſes femmes, fut noyée ainſi que tous ceux qui montoient la tartane. Sa fille

qui étoit du côté de la proue avec une autre femme, un Valet-de-chambre & un laquais furent également jettés à l'eau, & en grand danger de périr, s'ils ne se fussent attachés aux débris qui étoient sur le rocher. Mademoiselle de B**, dont les forces n'avoient pû résister aux secousses des vagues, étoit entraînée, & se débattoit encore contre la mort, lorsque le Valet-de-chambre ayant apperçu un mouvement extraordinaire dans les flots, s'y jetta, & retira heureusement cette jeune personne dont les yeux étoient déjà fermés à la lumiere.

Pendant ce tems, les Maures qui s'étoient d'abord rassemblés sur le rivage à la vue d'un bâtiment, & qui avoient apperçu le naufrage de la tartane, s'empresserent de venir à son secours, dans l'espérance de fai-

re des esclaves & un butin considérable. Leur premier soin fut de dépouiller sans pitié les deux hommes & la femme-de-chambre, qu'ils conduisirent à leurs cabanes à travers les chemins les plus difficiles. Mademoiselle de B**. étoit toujours évanouie ; les Maures obligerent ses gens à la porter tour à tour. Le mouvement la fit revenir au bout d'une heure, & l'on arriva bientôt aux habitations.

Mademoiselle de B**. que nous appellerons aussi Victorine, resta avec sa femme-de-chambre nommée Marthe, au même maître, & les deux hommes passerent à un autre. Pour tout vêtement, Marthe eut une capote de grosse laine, & Victorine conserva ses habillemens. Leur nourriture fut un morceau de pâté de sarrasin cuite sur le charbon, ou

un peu de bouillie de mahis, & de l'eau pure leur servoit de breuvage. De la paille étendue sur la terre & de grossieres couvertures composerent leur lit.

Environ cinquante habitans, tous logés dans des cazes faites de branches d'arbres & de roseaux, composoient cet Adouard ou village. Hommes, femmes, enfans, chiens & bestiaux, tout habitoit pêle mêle. Cette nation de montagnards porte le nom de Cabail, qui veut dire, gens de cabale ou révoltés. Elle est composée d'environ dix ou douze mille hommes qui vivent sous l'autorité d'un chef absolument indépendant d'Alger, quoique les montagnes de Coucou qui leur servent de retraite, soient enclavées dans la province de Constantine, qui fait partie de ce Royaume.

Dès le lendemain de l'arrivée des esclaves, les Maures s'assemblerent pour déliberer sur leur sort. Les uns par un affreux fanatisme qui, à la honte de la raison, marche à la suite de presque toutes les religions, concluoient à en faire le sacrifice à leur Prophète, afin de mériter ses faveurs; les autres, par un principe d'intérêt opinoient pour leur conservation, & pour les rendre moyennant une grosse rançon. Ce dernier avis prévalut; & il fut décidé qu'on conduiroit ces quatre captifs au Cheik ou Commandant des Montagnes, à qui appartient un quart de toutes les prises.

Il ne fallut pas moins d'une grande journée de marche par des montagnes extrêmement rudes & escarpées, pour parvenir au Palais du Cheik, qui réserva pour lui Victo-

rine, & renvoya les trois autres esclaves. Ce fut un spectacle des plus attendrissans, que de voir Marthe & ses compagnons demander au Cheik par leurs larmes & leurs prieres, la grace de ne pas se séparer de leur maîtresse qui les embrassoit avec la plus tendre affection, mais dans le silence de la plus vive désolation. Tout fut inutile; ils furent reconduits à l'Adouard d'où ils avoient été amenés, & Victorine resta dans la maison du Cheik, qui la donna à son fils & la laissa vivre avec assez de liberté parmi ses femmes & ses enfans. Les Cabails s'empresserent d'aller exécuter les ordres que leur Commandant leur avoit donnés d'essayer de retirer des flots, les effets qui avoient été submergés avec la tartane, & comme ils sont aussi habiles plongeurs, qu'excellens coureurs sur les

montagnes, ils eurent bientôt retiré les caiſſes, les ballots, & les cadavres qui avoient été enſevelis dans les eaux. Ils dépouillerent les corps pour profiter de leurs habits, & ne pouvant arracher à Madame de B** les bagues qu'elle portoit, ils lui couperent les doigts avec des cailloux, dans la crainte de ſouiller leurs couteaux & leurs armes. Pendant ce tems là, le Cheik s'étant rendu ſur le rivage, il fit faire le partage du butin, & prit pour ſa part les bagues, les bijoux & la vaiſſelle d'argent. A l'égard des livres qu'on trouva dans les ballots, les Maures les abandonnerent, comme des meubles inutiles, à leurs eſclaves.

Ce Cheik avoit deux femmes & pluſieurs enfans. Le fils de la premiere femme nommé Abdalla ſortoit de ſon quatriéme luſtre, & ve-

noit d'être introduit dans les emplois militaires, avec de grandes cérémonies; dès-lors sa mere n'avoit plus sur lui, que l'autorité que donne la tendresse maternelle sur un fils sensible & reconnoissant. Les autres enfans du Cheik étoient deux filles, dont la plus âgée touchoit à sa huitiéme année. Victorine au milieu de tout ce monde, dont elle s'étoit concilié l'amitié par la douceur de son caractere, par son adresse dans les ouvrages de son sexe, & par les agrémens de sa personne, sçut, en six mois, assez de la langue du pays pour tout exprimer & tout entendre.

Quelques attentions qu'Abdalla eut marquées à Victorine, elle ne les avoit considérées que comme la suite d'un cœur généreux, ou comme l'effet de l'attachement qu'il avoit pour ses sœurs, auxquelles elle fai-

soit beaucoup de caresses. De son côté, elle y avoit toujours répondu avec la naïveté d'un cœur sensible. Le sentiment de ses infortunes occupoit trop sérieusement son ame, pour qu'il pût y entrer d'autres affections.

Un jour qu'elle étoit seule; Abdalla l'abordant avec timidité, lui adressa ces mots. » Adorable Victorine; créature aussi belle que les » Houris que le Saint Prophète promet aux fidèles-croyans, permettez que je dépose dans votre sein » le trouble que vos yeux célestes ont » jetté dans mon cœur. L'astre qui » nous éclaire ne lance pas des feux » plus ardens que ceux qui me consument. Je suis l'unique héritier des biens & de l'autorité du » Cheik. Je viens vous offrir de » partager l'un & l'autre en accep-

» tant le rang de mon épouſe. Je
» ſuis tendrement aimé de mon pe-
» re, il m'accordera dès à préſent
» tout ce qui pourra vous rendre la
» vie agréable. Soyez ſûre que tous
» mes jours ne ſeront employés qu'à
» vous prouver combien je vous ai-
» me.

Victorine tremblante & ſaiſie d'étonnement, ne répondoit que par des larmes. Elle ſentoit que la paſſion d'Abdalla étoit une nouvelle barriere entre elle & ſa Patrie. L'opinion générale qu'elle avoit des Affriquains, ſon attachement à ſa religion, & ſa haine pour celle de Mahomet; la crainte d'aigrir un maître puiſſant en le rebutant avec dureté; toutes ces idées ne faiſoient qu'accroître ſa frayeur, & redoubler ſa perplexité. = Vous voyez, généreux Abdalla, le trouble que vos offres

jettent dans tous mes ſens. Cependant j'en connois tout le prix; mais en Europe une fille ne peut diſpoſer ni de ſon cœur, ni de ſa perſonne, ſans le conſentement de ceux à qui elle doit le jour.... Ma mere & mon frere ont péri ſous mes yeux en abordant ce funeſte pays. J'ai encore mon pere en Eſpagne. Je ſerois criminelle, ſuivant nos loix; & peut-être même ce pere qui m'aime, mourroit-il dans les larmes, ſi je prenois un époux ſans lui en demander la permiſſion.... D'ailleurs, dans nos climats, le mariage eſt un ſerment par lequel un homme & une femme s'obligent à s'aimer & à vivre enſemble juſqu'à leur derniere heure. Eh quoi, les peres ſont-ils donc ſi barbares en Europe, & les enfans ſi malheureux! N'eſt-ce pas à ceux qui s'uniſſent, à étudier s'ils s'aiment,

à réfléchir si le mariage fera leur félicité réciproque, plutôt qu'à des parens avares qui peuvent se laisser aveugler par des apparences trompeuses, ou entraîner par une injuste prévention ?

Rassurez-vous, ma chere Victorine ; quoique le mariage ne soit pas indissoluble dans ce pays ; je sens qu'il l'est par les sentimens que vous m'inspirez. Je jure par l'Alcoran, que je n'aurai jamais d'autre femme que vous. Eh quand je le voudrois ! mon cœur approuveroit-il mon choix ? Non, charmante Victorine ; la Providence vous a conduite ici pour mon bonheur. Jamais je n'ai ressenti de plaisir plus vif qu'au moment où je vous ai vue pour la premiere fois. La chasse qui faisoit les délices de ma vie, m'est, depuis cet heureux instant, devenue ennuyeu-

ſe & fatigante, parce qu'il me faut ſéparer de vous. La campagne me paroît triſte; le chant des oiſeaux me déplaît; partout enfin où je porte mes pas, votre image que j'ai gravée dans le cœur, ſe préſente à mon imagination avec les graces qui vous embelliſſent. Tous mes ſens fixés ſur cet objet chéri refuſent d'obéir à ce qui peut les en diſtraire. Je reſte avec complaiſance dans cet état de trouble & de déſordre, où je n'en ſors que pour accourir à la maiſon paternelle. Quelle a d'attraits pour moi? Avec quelle vivacité je m'empreſſe de revenir voir ma mere, mes ſœurs, parce que vous êtes avec elle! Là je vous contemple à loiſir; mon cœur avide ne peut ſe raſſaſier du plaiſir de reſpirer le même air que vous. Jaloux de tout ce qui vous environne, il voudroit vous enve-

lopper d'un nuage impénétrable à tout ce qui n'eſt pas lui. Le chien qui vous flatte, l'enfant que vous careſſez lui paroiſſent des êtres au-deſſous de leur bonheur. Combien de fois n'a-t-il pas murmuré de ce que ma voix étoit un organe inutile, auprès de vous ? Que de vœux il a adreſſés au Saint Prophète pour le prier d'accélerer vos progrès dans notre langue, & dans la connoiſſance de ſa ſainte religion !... Victorine, à ce mot, ne pût retenir ſes ſoupirs ; un ruiſſeau de larmes inondoit ſon viſage, ſans qu'elle proferât un ſeul mot.... Quoi, reprit Abdalla, d'un ton plaintif, la déclaration de mes ſentimens, eſt-elle donc ſi affligeante, que vous ne puiſſiez l'entendre ſans verſer des pleurs ! Après le don que mon pere m'a fait de votre perſonne, croyez-vous que je m'ab-

baissasse à feindre de la tendresse, si mon cœur n'en étoit pas rempli. Mon embarras chaque fois que je vous vois; ma franchise en ce moment, ne sont-ils pas les garans de ma sincérité ? Connoissez mieux Abdalla! c'est à lui que vous devez la liberté, & tous les agrémens dont vous jouissez. Que ne puis-je les multiplier, ces agrémens, au prix de tout ce que j'ai de plus cher ! = Puisque la bienfaisance vous est si naturelle, vertueux Abdalla, daignez accorder une grace à une malheureuse, que six mois de captivité n'ont pû détacher d'une femme qui lui a servi de mere, & qu'elle regrette tous les jours. La reconnoissance...= arrêtez, Victorine. Est-ce à vous de me demander des graces, de me promettre de la reconnoissance ! Ordonnez, & vous verrez combien vous avez d'empire

d'empire sur mon ame. Il n'est rien que je n'entreprenne pour vous satisfaire, heureux moi-même de votre bonheur; un de vos regards sera pour mon amour la récompense la plus précieuse. Parlez hardiment. = Cette femme qui a été amenée ici avec moi, & reconduite sur les côtes, languit peut-être dans les maux & la misere. Son sort m'intéresse vivement, s'il étoit possible de la faire venir! Abdalla, je vous devrois une nouvelle existence. = C'est assez, avant que la Lune ait paru deux fois sur notre horison, vos désirs seront remplis. Je vais sur le champ donner des ordres pour qu'on aille acheter ou échanger cette esclave.

Victorine restée seule, éprouvoit tant de mouvemens différens, que son ame vivement agitée, flottoit sur une mer d'idées, tantôt dans le cal-

me de l'espérance, tantôt dans les tourmens de l'incertitude. Abdalla étoit jeune, mais de petite taille, d'une phisionomie ordinaire, & sans aucuns de ces avantages extérieurs dont le premier aspect fait toujours une impression favorable. Mais lorsqu'elle pensoit à son caractere généreux, à tout ce qu'elle avoit remarqué de la noblesse de son ame, de la bonté de son cœur, de la vivacité de son esprit, de la profondeur & de la vérité des sentimens qu'il lui avoit déclarés; elle restoit dans la surprise & l'admiration; elle ne pouvoit s'empêcher de convenir avec elle-même qu'il rassembloit, sous une forme commune, toutes les qualités extraordinaires, qui composent la perfection de l'ame, & le plus estimable des humains. Remplie d'estime & de reconnoissance pour le

jeune Cheik, elle plaignoit ſon cœur, mais elle s'affermiſſoit dans la réſolution de ne jamais partager ſes ſentimens, parce qu'elle regardoit chaque Mahometan comme un monſtre ennemi de Dieu, & dévoué aux flammes éternelles.

Trois jours ne s'étoient pas encore écoulés, que Marthe fut rendue à Victorine. Elles s'embraſſerent avec les tranſports du plaiſir le plus vif; les pleurs vinrent enſuite ſceller cette réunion, & accompagner la confidence réciproque des peines que chacune d'elles avoit éprouvées. Elles ſe communiquerent de même les rayons d'eſpérance qui luiſoient à leur eſprit. Victorine dit qu'elle attendoit tout de la Providence & de la bienfaiſance du fils du Cheik. Votre réſignation aux ſecours céleſtes, répliqua Marthe, eſt une preu-

ve de votre foi & de votre religion, qui me comble de joie; mais, ma chere Victorine, il ne faut pas pour cela mépriser les conseils de la prudence humaine. J'ai perpétuellement songé aux moyens de vous tirer d'esclavage, ainsi que moi, & voici ceux que j'ai choisis. Mon Patron m'avoit donné différens livres qu'il avoit retirés de notre malheureuse barque; je me suis servi des feuilles blanches que j'ai trouvées dans ces livres pour informer le Consul de France à Alger, de la triste fin de Madame votre mere, & de l'état déplorable où vous étiez réduite, en le priant d'en donner avis à Monsieur votre pere, en Espagne; j'ai déterminé mon Patron à porter lui-même ma lettre à Alger, & je lui ai promis une récompense & une grosse rançon pour ma liberté. C'étoit l'affaire de huit jours pour

attendre ſon retour, & il n'en reſtoit plus que trois à paſſer, lorſque j'ai été achetée & amenée ici par ordre du Cheik. Je ne ſuis partie qu'avec douleur. Elle devient un plaiſir aujourd'hui, puiſque je ſuis rentrée au ſervice de ma chere Victorine. Mais mon enfant, c'eſt vous abuſer, c'eſt fonder ſur le ſable, que d'établir quelque eſpoir ſur la bienfaiſance d'un Maure. Des brigands qui font commerce d'hommes ainſi que de beſtiaux, qui ne s'occupent comme des loups affamés, que de carnage & de rapine, qui ne ſe nourriſſent que de la ſubſtance qu'ils arrachent aux malheureux, à qui ils font une guerre continuelle; ces barbares pratiquent-ils la bienfaiſance? Connoiſſent-ils ſeulement le nom de la vertu? = Arrête, Marthe, peut-être eſt-cela le portrait en gé-

néral de ces peuples ; mais il ne convient pas à Abdalla. Il n'y a point de société policée qui ne s'honorât d'un mortel tel que lui. Victorine lui raconte aussi-tôt tout ce qu'il a fait pour elle ; avec quel respect il lui a déclaré son amour, combien il aime son pere, ses sœurs, sa mere. = S'il est tel que vous me le représentez, il sera assez grand pour nous procurer notre liberté. Continuez à lui marquer que vous sentez ses bienfaits, mais rappellez-vous sans cesse qu'un Mahométan est le plus implacable ennemi de notre religion, & que les loix même de votre pays, ne vous permettent que de la reconnoissance.

Abdalla avoit des sentimens bien différens ; élevé par un Marabout, qu'un caprice de la fortune avoit précipité du Trône d'Alger dans la solitude des montagnes. Ce

sage instituteur avoit imprimé dans l'ame de son élève, qu'il n'y a rien sur la terre de plus solide & de plus précieux que la vertu ; & que l'habitude de la pratiquer est la plus douce consolation dans tous les tems, & pour tous les hommes.

Loin que ce Solitaire Mahométan eût assuré à Abdalla, qu'hors les vrais-croyans, la terre ne nourrit que des infidèles & des réprouvés ; il lui avoit enseigné, au contraire, que tous les hommes étant enfans d'un même pere, infiniment juste & bon, il chérit indistinctement tous les hommages que lui rendent ses créatures, chacune à leur maniere, & qu'il prend autant de plaisir à cette variété de cultes & de religions, qu'à celles des mœurs, des langues & des loix, puisqu'étant l'Auteur absolu de toutes les pensées & de tous les

mouvemens de l'ame, il étoit le maître d'inſpirer à tous ſes enfans, des ſentimens unanimes, ſur la maniere dont il voulôit qu'ils lui témoignaſſent leur reconnoiſſance.

Il lui avoit fait ſentir en même tems, comme une conſéquence de ces principes, que la religion dans laquelle on eſt né, eſt toujours la meilleure pour un ſage, parce que tout changement en ce point, eſt pour l'ordinaire un ſacrifice fait à l'avarice ou à l'ambition; très-ſouvent la foibleſſe d'un eſprit ébloui plutôt que convaincu, & toujours un motif de ſcandale pour les perſonnes religieuſes, une occaſion de raillerie pour les incrédules, & un ſujet de mépris pour tous les gens vertueux.

Le jeune Cheik rempli d'amour ne ceſſoit d'en donner des preuves,

par des attentions & des bienfaits. Eſpérant que le tems pourroit vaincre la répugnance que Victorine avoit d'abord témoignée, & la faire paſſer de la reconnoiſſance à la tendreſſe, il n'eut pas de peine à obtenir de ſon pere la liberté d'épouſer ſon eſclave; tel eſt le génie des Maures, qu'ils ne ſçavent ni refuſer à leurs enfans ce qu'ils leur demandent, ni même ce qu'on leur demande en leur nom. Ses ordres furent auſſi-tôt donnés pour les préparatifs de ſon mariage.

Dans les tranſports de ſa joie, il fait part de ſon deſſein à ſa mere, ſans lui cacher ni les diſpoſitions de ſa future, ni le deſir qu'il avoit de vaincre ſa réſiſtance; = j'applaudis à tout; Victorine eſt remplie de bonnes qualités; elle ſera une excellente mère de famille. Elle eſt votre eſclave, à la vérité, & pouvoit au plus aſpirer à l'honneur de tenir un rang

dans votre Sérail ; mais, puisque vous la jugez digne d'être votre épouse, je ne vois pas qu'elle puisse s'y refuser. Elle est d'ailleurs d'un caractere doux, d'un esprit facile, d'un cœur excellent ; c'est à sa complaisance à acquiter les dettes de sa captivité. Laissez-moi faire, j'éprouverai son cœur pendant votre absence, & je ferai sentir à son orgueil, qu'il ne lui reste d'autre parti que de partager votre autorité, ou d'être réduite à la soumission des plus vils esclaves.

Abdalla combattu par l'espoir de posséder sa chere Victorine, & par la crainte que sa mere, dont il connoissoit l'humeur emportée, ne la maltraitât, la laissa à regret se charger de ce qu'elle proposoit ; mais les ordres de son pere l'obligeoient de voler promptement au secours d'un

Adouard, qu'un parti de Bedouins ravageoit, & sa mere seule pouvoit voir son amante en liberté.

La mere d'Abdalla s'empressa d'apprendre à Victorine l'heureux événement qui se préparoit, pour la disposer à aller à la mosquée, & lui marqua beaucoup de joie de l'avoir bientôt pour sa fille; Victorine, résignée par les conseils de Marthe à tout souffrir plutôt que de se soumettre à de pareilles chaînes, lui répondit avec douceur qu'elle connoissoit toute l'étendue du bonheur qu'Abdalla lui vouloit faire; mais que les loix de son pays lui défendoient de prendre un mari d'une autre religion que la sienne, & que si l'on employoit la violence, elle s'en vengeroit par la mort qui lui promettoit une félicité éternelle... Voyez, poursuivit-elle, en s'inter-

rompant par des ſanglots ; voyez ſi vous voulez réduire au déſeſpoir une malheureuſe qui fait l'unique eſpérance d'un pere déſolé de ne la pas revoir, & qui ſe diſpoſe à vous payer une groſſe rançon pour ma liberté... = Victorine, eſt-ce-là le prix des bontés que nous avons eues pour toi. Ne cherche point à t'abuſer avec l'eſpérance d'être rachetée. Toutes les forces de l'Europe ne réuſſiroient pas à t'arracher de nos montagnes, & tout l'or de ton pays ne tenteroit pas ton maître. Il t'aime. Il t'a choiſi pour femme, il faut accepter ſa main où t'attendre à être abandonnée aux eſclaves, je ſçaurai dompter t'on obſtination ; pour commencer, je veux que tu reſtes ſeule. Ta compagne ne feroit que nourrir ton ingratitude, & fortifier ton entêtement.

Victorine les vit s'éloigner ſans ſortir de ce ſilence ſtupide qui annonce une ame affaiſſée ſous le poids de la douleur. Lorſqu'un peu de recueillement l'eut rendue à elle-même, un torrent de larmes ſoulagea ſon oppreſſion. Bientôt une femme ſuivie de quatre eſclaves, interrompt ſes pleurs, & la conduit dans une petite chambre, où pour tout meuble elle trouve une natte de jonc, deſtinée à ſervir de ſiége & de lit.

Victorine abandonnée à toute la violence de ſa ſituation, s'excite au courage, en ſe diſant à elle même; les barbares ne m'ôteront jamais la douce conſolation de verſer des larmes! Puis elle ſe jette à genoux, & adreſſe cette priere au Ciel: » vous » voyez, ô mon Dieu, l'affreuſe extrê» mité où je ſuis réduite, & les tour» mens qu'on me prépare! Daignez

» jettez un regard paternel sur moi,
» non pour me délivrer de mes maux,
» mais pour me donner la force de
» les supporter; ne permettez pas
» que ce cœur qui vous appartient,
» soit jamais souillé par des senti-
» mens indignes d'une chrétienne.
» Epuré par les souffrances, ce cœur
» en sera plus digne de vous ». Quinze jours se passerent dans cette rigoureuse captivité.

Pendant ce tems-là le Consul d'Alger à qui la Lettre de Marthe étoit parvenue, avoit réussi à intéresser le Bey en faveur des Européens, & ce Souverain avoit en effet nommé un Député pour accompagner celui que le Consul avoit chargé de traiter de la rançon de Mademoiselle de B** & de ses gens.

Celui qui avoit porté la Lettre, avoit d'abord mené ces Députés à

ſon Adouard. Apprenant que cette eſclave avoit été achetée par les ordres du Cheik, & conduite à ſon Palais, il s'offrit de leur ſervir de guide. Moyennant deux cent piaſtres les deux domeſtiques de Mademoiſelle de B** avoient été mis en liberté, & ſuivoient leur libérateur; c'eſt dans cet état qu'ils arriverent au Palais du Cheik des Montagnes, au moment où la mere d'Abdalla venoit de quitter Victorine.

Les Envoyés d'Alger expoſerent le motif de leur commiſſion, & propoſerent une rançon de ſix cent piaſtres pour Victorine & ſa ſuivante. Le Cheik répondit que Victorine étoit la femme de ſon fils; que tout ſe préparoit pour célébrer ce mariage, qu'ainſi, quand elle ſeroit la fille d'un Roi, il ne la relâcheroit pas. La mere d'Abdalla leur offrit en même

tems Marthe pour cent piaſtres, & ils l'accepterent. Envain inſiſterent-ils encore ſur leur premiere demande, en promettant l'amitié du Dey au Cheik, s'il vouloit relâcher Mademoiſelle de B**, & en le menaçant qu'il viendroit la demander, les armes à la main. Le Cheik reſta inflexible, & en même tems ordonna aux Députés de ſortir promptement de ſes Etats. Ils emmenerent Marthe & ſes deux compagnons tous déſolés par les regrets de s'éloigner de leur maitreſſe.

Abdalla dont la valeur étoit au même dégré que ſes autres vertus, eut bientôt chaſſé les brigands de ſon territoire, & l'amour le ramena couvert de lauriers. Dès qu'il eut informé ſon pere de ſa conduite & de ſes ſuccès, il court vers ſa mere, ſçavoir des nouvelles de ſa chere Victo-

rine & de ſes diſpoſitions. Elle lui apprit que Marthe avoit été emmenée par les Francs qui étoient venus racheter tous les eſclaves de leur nation, & ſurtout pour délivrer Victorine, mais qu'elle l'avoit enfermée pour la conſerver plus ſûrement, & pour faire plier ſon orgueil. Il ne put entendre ſans friſſonner, le récit de la ſituation où elle étoit réduite. Son impatience le fait voler auprès d'elle. Que devint-il, lorſqu'il apperçut cette jeune perſonne, dont la charmante image n'étoit pas ſortie de ſon cœur, pâle & défigurée comme une victime échappée à la mort, proſternée la face contre terre, & répétant ſa priere.

Abdalla ſe précipite auſſi-tôt à genoux à côté d'elle; = chere Victorine, eſt-il poſſible que je vous voye dans un état ſi déplorable, & que j'en

soye la cause ? Funeste amitié de ma mere ! Cruelle femme ! ton cœur est-il donc inaccessible à la pitié ? Ces yeux si touchans, ces traits si doux, cette candeur qui brille sur ce front innocent, ne demandoient-ils pas grace pour elle ? Ah ! devois-je moi-même charger cette mere inhumaine de vous attendrir en ma faveur ? Pardonnez, cher Victorine, l'erreur où m'a jetté une aveugle passion ! Barbare que je suis ! Moi qui vous adore, je vous donnerois la mort ! Funeste amour, l'objet que tu choisis n'est-il donc qu'une victime que tu prétends immoler à ta satisfaction ?... Victorine, quittez cette posture humiliante !... Victorine, étonnée de revoir Abdalla, étoit restée à genoux, & n'avoit pû l'entendre sans quelque émotion. S'étant remise un peu, elle s'assit sur sa natte. = Abdal-

la vous m'avez surprise au moment où je remerciois la Divine Providence des maux qu'elle répand sur moi. Ma religion m'en console par la promesse qu'elle me fait d'une autre vie où je jouirai d'un calme éternel. Mon corps près d'être brisé sous les coups de la misere, a encore assez de force pour sentir tout ce qu'il doit à vos bontés. Votre mere m'a réduite il est vrai à l'extrêmité où vous me voyez; mais c'est sa tendresse pour vous qui a réglé sa conduite. Je lui ai déclaré franchement que ma religion me défendoit d'être votre épouse, & que je subirois la mort avec plaisir, plutôt que de manquer à mon devoir. Elle a cru vaincre la résistance de mon esprit en épuisant mon corps; elle s'est trompée. Je ne l'en aime pas moins. Si le Ciel exauce mes prieres, elle passera, ainsi

que vous & votre famille, de longs jours dans le plus parfait bonheur. Que ne puis-je auſſi faire tomber ce fatal bandeau qui vous cache une religion annoncée par Dieu même, ſcellée du ſang de ſon fils, & preſcrivant tout ce que la plus haute ſageſſe peut inventer de plus propre à conſoler les hommes, & à les rendre heureux... Abdalla, dans cet inſtant où l'accompliſſement des décrets du Ciel me montre ma tombe ouverte, je n'ai plus qu'une choſe à déſirer;.. je vous la demande à genoux, comme ſa derniere grace que vous aurez à m'accorder. Je n'ai pas vû Marthe depuis quinze jours; c'étoit ma conſolation. Nous parlions enſemble de notre Patrie, de vous, de votre bonté; nous avions même oſé fonder ſur votre bienfaiſance l'eſpoir de notre liberté. Ne pour-

rois-je pas la revoir encore? Sans doute qu'elle eſt dans le Palais; elle m'aideroit à ſupporter avec plus de courage les angoiſſes de la mort.... Son amitié recueilleroit mes derniers ſoupirs. Elle prendroit ſoin de les porter à mon pere; elle l'aſſureroit que ma fin a été digne d'une épouſe chérie qu'il aimoit ſi tendrement, digne d'un Chrétien plein de foi, digne enfin de lui même & de nos Ancêtres qui ſont morts pour notre ſainte religion.... Ah, Marthe, viens recevoir les embraſſemens de ton amie!

Pendant ce triſte entretien, Abdalla tenoit les mains de Victorine, & les arroſoit de larmes. Sa poitrine oppreſſée par la violence de la douleur, lui ôtoit la force de s'exprimer autrement que par des ſanglots; = hélas, répond-il, d'une

voix tremblante, Marthe est à Alger. Des Francs sont venus la racheter.

Mon Dieu, s'écria Victorine, voilà donc la derniere épreuve que vous me réserviez ! Marthe n'est plus ici ; quoi ! seule, abandonnée au milieu des ennemis de ma religion !... Ah ! c'en est fait, je succombe.... Abdalla, daignez au moins prendre soin de ma... Une défaillance totale glaça ses sens.

Abdalla vivement consterné d'un spectacle si affligeant, appelle ses esclaves par ses gémissemens. Sa mere accourt avec ses femmes.= Voilà votre ouvrage, lui dit-il, d'un ton terrible, & avec un regard farouche ! Femme dénaturée ; pourquoi vous dois-je la vie ?.. Si vous voulez conserver votre fils, prenez soin des jours de Victorine.....! On l'eut bientôt rap-

pellée à la lumiere, Abdalla un peu rassuré, se retire pour jouir en paix de lui-même, & sonder librement la profondeur des blessures que la situation de Victorine venoit de faire à son cœur. Tous ses sens frémissent lorsqu'il pense qu'il est l'auteur de ses maux. Comment puis-je donc les soulager, se disoit-il à lui-même; sa liberté lui rachèteroit-elle la vie? Eh bien, qu'elle soit libre. Qu'elle retourne dans sa Patrie; qu'elle fuye de ces climats! Elle doit les avoir en horreur... Mais, quoi, je ne la reverrois plus cette chere amante, dont un seul regard fait mon bonheur! Elle seroit à jamais perdue pour moi. Peut-être même, qu'un autre mortel plus heureux obtiendroit son cœur... Il me semble la voir, l'insensible, oubliant Abdalla & son amour, courir au-devant

des chaînes que lui présente un autre amant ; lui jurer dans les transports de sa tendresse qu'elles font son plaisir & sa félicité... Qu'elle périsse plûtôt cent fois, cette ingrate !... Sa mort me vengera de son indifférence & de ses cruautés. Mon cœur n'aura plus à redouter les tourmens d'une jalousie qui le déchireroit sans cesse... Mais ne suis-je pas son maître ; une vile esclave doit-elle avoir des volontés ! Que la force me fasse triompher !.... Passion insensée, peux-tu m'inspirer des vœux si barbares ! Que Victorine meure !.... Que la violence la soumette !... O Ciel ! Des pensées si féroces ont-elles pû naître dans mon ame.... Chere Victorine, je ne suis plus digne de toi..... J'ai profané ton nom ; j'ai blasphêmé contre la vertu.... Si pourtant, ma religion étoit le seul obstacle qui t'empêchât

pêchât d'être à moi. La tienne paroît si douce, si généreuse, si conforme aux loix de la nature ! Sans doute qu'elle est la meilleure de toutes ; .... Pourquoi ne ferois-je pas le sacrifice de la mienne ?...

Qu'ai-je dit ? ame basse & méprisable, tu pourrois t'avilir à ce point... Où fuir..., où me cacher ! divin Prophête, daigne regarder en pitié un malheureux que la plus violente passion jette dans l'égarement... Daigne me tendre un bras secourable pour sortir de l'abîme de ténébres & de douleurs où ma foible raison est près de s'éteindre !.... Mon sang versé pour ta gloire réparera l'outrage que ma bouche vient de faire à tes saints commandemens... Victorine !... Victorine, à quelle extrêmité me réduisez-vous !..... Mais quelle voix agréable retentit

au fond de mon cœur ; qui me dit qu'il est un moyen de m'annoblir à vos yeux, de mériter votre estime ; vos regrets !.. Ah ! je l'entrevois, ce moyen ; je l'adopte... mon cœur palpite de plaisir.. Victorine, je vous rends à ce pere chéri que vous aspirez à revoir... Oui, mon amour est vaincu. Son dernier effort sera pour assurer votre félicité.

Rempli de ces généreux sentimens, il court vers Victorine, fait retirer les esclaves qui la servoient, & lui dit avec beaucoup de tranquillité : enfin Victorine, je viens réparer tous vos malheurs ; que ne puis-je de même les effacer de votre mémoire !.... Je vous rends votre liberté. Pour vous prouver même combien vous m'êtes chere, je veux vous conduire jusques sur les Frontieres d'Alger, & vous remettre moi-

même entre les mains des Francs. Prévenez-les de cet arrangement. Je me charge de leur faire parvenir votre Lettre.

Victorine craignant de se laisser séduire aux illusions d'un songe, promene ses regards autour d'elle, & les fixe sur Abdalla, comme pour s'assurer qu'elle ne dort point. Puis cédant aux mouvemens d'un cœur sensible qui reçoit avidement une joie inattendue ; elle remercie son bienfaiteur avec les transports & l'effusion de l'ame la plus attendrie. = Cher Abdalla, que vous êtes généreux ; comment m'acquiter envers vous ! Quelle rançon pourra payer tous vos bienfaits ! = Votre estime ; c'est pour moi le plus précieux trésor.... Songez à vous rétablir promptement, & je serai prêt à remplir ma promesse. Je vais dans le moment

prévenir mon pere de ma réſolution.

Victorine écrit; la Lettre eſt portée. Dès ce moment la ſanté chaque jour ranime ſes traits & embellit ſa perſonne. Doublement agitée par l'impatience de ſe voir libre, & par la crainte que quelque accident ne vienne en reculer l'inſtant; elle preſſe ſon départ auprès d'Abdalla, dont le ſilence & la mélancolie annonçoient aſſez ce que lui coûtoit cette ſéparation.

Enfin tout eſt prêt pour le voyage. Victorine part dans une eſpéce de litiere portée par des eſclaves, & Abdalla l'accompagne à cheval à la tête de cinquante hommes. Il étoit ſuivi à deux ou trois lieues par cinq cent cavaliers deſtinés à donner la chaſſe aux Bédouins qui avoient recommencé leurs brigandages.

Le troiſiéme jour de marche, com-

me on traverſoit une gorge longue & profonde entre des montagnes eſcarpées, un parti de Bédouins fondit ſur Abdalla. Avec ſes cinquante hommes dont quelques uns avoient des armes à feu, ce guerrier intrépide fit reculer ces brigands qui n'étoient armés que de ſabres & de piques.

Après s'être précipité au milieu des ennemis, portant la mort à tout ce qu'il frappe, il ſe retourne vers Victorine que le Commandant Arabe avoit fait envelopper. A cette vue ſon ſang s'enflamme, ſes yeux étincelent, un tranſport de rage le ſaiſit, il pouſſe ſon cheval contre ces raviſſeurs, & d'un coup de piſtolet fait mordre la pouſſiere à leur chef.

Il ſe met auſſitôt en devoir de tirer ſon ſabre; mais le malheureux eſclave qui avoit ramaſſé la pique du

Commandant abbatu, en porte en ce moment un coup si terrible à Abdalla, qu'il le renverse de son cheval. Cependant le gros de la Troupe accourt à toute bride, & n'arrive que pour relever son infortuné Chef, qui est presque sans vie. Les brigands sont taillés en piéces & dispersés. Victorine en pleurs s'efforce d'arrêter le sang qui coule à flots de la blessure d'Abdalla. Elle le fait mettre à sa place dans la litiere, monte à cheval, & le suit tristement, au plus prochain Adouard où l'on appelle un Marabout pour le panser.

Peu d'heures après, arrive dans le même Village une Caravane de Francs que le Consul d'Alger envoyoit au-devant de Mademoiselle de B** avec ses domestiques. Son ame fortement occupée de l'état dangereux d'Abdalla, dont elle se regar-

doit comme la cause, fut peu touchée de cette nouvelle. Ses gens étoient étonnés de son indifférence. Martche seule en sçut les motifs & les approuva.

Lorsqu'Abdalla recouvrant l'usage de ses sens, apperçut Victorine auprès de lui, l'œil triste & le visage abbatu, il sembla oublier tous ses maux pour ne s'occuper que d'elle. = Est-ce bien vous que je vois s'intéresser à mes jours?... Ah! Victorine, laissez-les finir ces jours que domine une étoile funeste..... Laissez-les finir, puisqu'ils ne peuvent couler auprès de vous.... La mort n'a rien que d'agréable pour moi;.. je la désirois.... Je suis trop heureux de l'avoir reçue en défendant votre vie & votre liberté...! Vous Victorine, poursuivez votre route, je vais donner ordre à mes Soldats de vous conduI-

re jusqu'à ce qu'ils ayent rencontré les Francs.=Cessez trop généreux Abdalla • cessez de vous inquiéter de mon sort ; c'est le vôtre qui doit attirer toute votre attention. Les Francs sont ici ; mais mon cœur attendri de votre état, me prescrit de ne pas vous quitter que je n'aye été témoin de votre rétablissement.

= Ah ! Victorine, mon rétablissement ! Il n'y en a point à espérer pour moi... Déjà le froid de la mort attaque mon cœur. Il n'y a plus que la chaleur que votre chere présence répand dans mon sang, qui soutienne mon corps. Mais, hélas ! tous ses ressorts affoiblis, ne me laissent plus que quelques instans de vie... Souffrez que je les employe à vous jurer que je meurs content, puisque je peux mériter vos regrets..... Vous pleurez, Victorine ! Le tombeau va

me conduire à la félicité, si vous daignez vous souvenir quelquefois que cette ame, qui est déjà sous la main de l'Ange de la mort (a), n'a jamais connu de plus délicieux plaisir, que celui de vous voir, de vous aimer, & qu'il n'a jamais existé un amour plus pur, plus sincére & plus violent dans le cœur d'un mortel.... Je te rends graces, ô saint Prophête, d'avoir présidé à ma destinée!... J'ai fait tous mes efforts pour me conduire en fidèle croyant... Daigneras-tu m'admettre à ce séjour de bonheur, qu'on ne peut ni concevoir ni exprimer sur la terre. Ah! je sens que mon esprit se sépare doucement de mon corps... Adieu... chere Vic-

(a) Les Mahométans croyent qu'au moment qu'on expire, l'Ange de la mort sépare avec délicatesse l'ame du corps, dans les bons, mais qu'il l'arrache avec violence, dans les méchans.

torine..... Ce nom chéri fut la derniere parole qu'il prononça.

Le Marabout qui étoit présent, n'eut pas plutôt vu Abdalla expirer, que de Chirurgien il devint Prêtre. Il pria Victorine de sortir pour lui laisser la liberté de rendre les derniers devoirs à ce Musulman.

Après avoir généreusement récompensé les esclaves de l'infortuné Abdalla, Mademoiselle de B** prit le chemin d'Alger & y arriva le lendemain encore plongée dans la tristesse. Elle repassa, la même année, en France dans le sein de sa famille. Peu de tems après elle devint la femme du Marquis de T**. avec lequel elle a passé des jours heureux; il y a peu d'années qu'elle est morte, & ses enfans tiennent un rang distingué dans la Province de P***.

LES DEUX EXCES DE L'AMOUR.

LE fameux Congrès d'Utrecht venoit d'éteindre la guerre qui embrâſoit toute l'Europe, & Charles VI. étoit demeuré poſſeſſeur des Pays-Bas, lorſqu'il s'y paſſa une ſcène tragique qui prouve, comment le cœur humain peut allier l'excès de la tendreſſe, à l'excès de la cruauté.

Un Magiſtrat d'Anvers, nommé Wanderſtel, avoit envoyé ſon fils paſſer trois années à Louvain pour y faire ſon Droit. Ce fils étoit dans cet

âge orageux où l'effervescence des sens les dispose naturellement à s'enflammer pour le premier objet qui les frappe. Né avec une ame portée au plaisir, ennemie de la contrainte, & amoureuse de sa liberté, il avoit vécu jusqu'à vingt-quatre ans dans l'indifférence; ou ses liaisons avoient été de si courte durée, que ses amis même lui faisoient un crime de sa légereté.

Le séjour que Wanderstel devoit faire à Louvain approchoit de son terme. Il se réjouissoit de revoir sa Patrie dans l'espérance de se livrer librement à son inconstance, lorsque Monsieur Beerbeck son Professeur, l'invita, ainsi que deux de ses compagnons, à une petite fête destinée à célébrer le jour que sa fille sortoit du couvent, pour revenir dans la maison paternelle.

Toute la compagnie fut agréablement surprise de voir cette jeune personne, à peine hors de son troisiéme lustre, réunir à l'élégance de la taille, toutes les graces de la beauté, & tous les avantages d'un esprit orné. Seulement chaque fois qu'on la regardoit, ou qu'elle parloit, ses yeux se baissoient modestement, son front se couvroit d'une rougeur innocente, qui loin d'obscurcir ses traits, ne servoit qu'à donner plus d'éclat à leur fraîcheur. Les femmes lui dirent cent foisqu'elle étoit charmante sans en être persuadées, & les hommes sentirent qu'elle étoit adorable sans oser le lui dire. Wanderstel surtout, n'avoit pû se défendre des traits de l'amour. La fête finit, & l'émotion qu'il avoit éprouvée ne lui permit pas de goûter les douceurs du sommeil.

L'aimable Gudule Beerbeck se présentoit à son imagination avec tous les charmes qu'il avoit admirés ; & cette image enchantereſſe tenoit ſes ſens dans une agitation perpétuelle.

La liberté dont il jouiſſoit dans la maiſon de ſon Profeſſeur qui le traitoit avec autant d'amitié que de diſtinction, ne tarda pas à lui procurer l'occaſion de déclarer ſa paſſion à celle qui l'avoit allumée. Cet aveu fut reçu avec l'ingénuité d'une jeune perſonne qui méconnoit ces petits artifices dont le beau Sexe ſçait ſi bien ſe ſervir pour déguiſer ſes ſentimens.

Il eſt vrai que par un de ces effets ſympathiques qu'il eſt plus aiſé d'obſerver, que de définir, Gudule avoit diſtingué Wanderſtel parmi tous les jeunes gens qu'elle avoit vus. Les

égards que son pere lui témoignoit, ce qu'elle lui avoit entendu dire de son esprit, de ses parens, de leur fortune, tous ces détails recueillis avec intérêt, loin de combattre le penchant de son cœur, l'avoient confirmé dans son choix, & lui sembloient autant de raisons de s'en applaudir.

Wanderstel heureux du bonheur de plaire à Gudule qu'il adoroit, avoit oublié sa famille, & prétextoit des raisons pour prolonger son séjour à Louvain. Sa passion nourrie par la facilité de voir fréquemment son amante, étoit parvenue à un tel dégré de force, que ses parens, en le rappellant à Anvers, sembloient en vouloir à son repos & menacer sa vie.

Il fit part de ses inquiétudes à sa chere Gudule, en lui déclarant qu'il souffriroit tout au monde, plutôt

que de se séparer d'elle. Gudule attendrie, ne répondit d'abord que par des larmes ; ensuite prenant un ton doux & pénétré ; que vous êtes coupable, lui dit-elle, d'avoir cherché à m'inspirer une passion qui va faire le malheur de ma vie, puisque vous ne pouvez, ni la suivre ni la couronner. Peut-être, vos parens veulent-ils vous procurer un établissement dans votre Patrie ? Vous êtes un riche héritier ; moi je n'ai qu'une médiocre fortune à espérer ; cette pensée, mon cher Wanderstel, jette mon ame dans une tristesse mortelle ; que seroit-ce, si ces parens absolus employoient la violence pour vous arracher à notre amour, pour vous forcer ? ... Ah, mon ami ! votre cœur loin de moi, s'occuperoit-il de Gudule ?... Se souviendroit-il qu'elle ne vit que pour le pos-

féder..... Seroit-il fidèle à ſes ſermens ? = N'en doutez pas, ma bien-aimée, reprit Wanderſtel, en ſe précipitant à ſes genoux, & couvrant une de ſes mains de larmes & de baiſers. L'empire que vous avez ſur mon cœur n'aura point d'autre terme que ma vie. Les ſentimens que vous lui avez inſpirez en ſont les délices; puis-je être aſſez inſenſé pour y renoncer ? Non, charmante Gudule, les aſſurances de votre tendreſſe redoubleroient la mienne, s'il étoit poſſible qu'elle fût plus vive & plus ſincére. Parlez.... que puis-je faire pour calmer vos allarmes ? Faut-il apprendre à mes parens que je vous adore, que j'ai juré d'être à vous; qu'ils peuvent diſpoſer à leur gré de mes bien, de mon état, de ma perſonne, pourvû qu'ils me laiſſent mon amour ?.. Eh quand ils voudroient

contraindre mon cœur à changer? Le pourroient-ils? Le pourrois-je moi-même? Ce cœur que votre image remplit continuellement, qui ne sent son existence qu'auprès de vous, que que votre nom seul fait épanouir & palpiter de joie; qui se resserre & se flétrit toutes les fois qu'il s'éloigne de vous; ce cœur enfin, qui ne connoit point d'autre félicité que celle de vous voir, point d'autre volupté que celle de vous aimer; croyez-vous qu'il soit capable d'inconstance? Je sçais;.... je sçais un moyen de dissiper vos inquiétudes, & d'assurer notre union malgré les efforts des hommes.... Donnez-moi, je vous prie, de l'encre & du papier. Il se léve aussi-tôt, prend une plume & trace ces mots terribles. *Je jure devant Dieu, & par tout ce que les hommes ont de plus sacré, que*

je n'aurai jamais d'autre femme que l'aimable Gudule Beerbeck ; que mon cœur l'a choisie, & qu'on m'arrachera plutôt la vie que de me faire changer.

WANDERSTEL.

Tenez, ma bien-aimée ; conservez cet écrit ; c'est le gage d'un hymen que j'accomplirai dès que j'en aurai la possibilité. Gudule émue par un entretien si passionné, se félicitoit en secret de tout ce que son amant venoit de faire. L'aimable sourire, la vive gaité se réfléchissoient dans tous ses traits. Elle exprimoit sa reconnoissance dans les termes les plus affectueux. Wanderstel réplique par de tendres caresses ; ses sens s'animant insensiblement, le feu brilloit dans ses yeux. Sa prononciation devenoit plus rapide, toute sa personne éprouvoit une véhémente agi-

tation. Il tenoit son amante embrassée & ses lévres brûlantes portoient la flamme à tout ce qu'elles touchoient. = La tendre Gudule sentoit son cœur s'embrâser, éprouver des tréssaillemens involontaires ; elle ne respiroit que par de longs soupirs. La volupté se peignoit dans son œil humide & languissant. Elle croyoit avoir acquis une nouvelle ame dont l'extrême sensibilité distribuée dans tous ses organes, la pénétroit d'une yvresse délicieuse qui assoupissoit la raison, & désarmoit la pudeur. Un instinct séduisant, & furieux, entraînoit nos deux amans. Ils n'eurent pas la force de résister. Un torrent de délices fut le prix de leur docilité. La nécessité de se séparer vint troubler des momens si délicieux, mais ce ne fut qu'après s'être promis mutuellement de s'en-

procurer souvent de semblables.

Gudule restée seule, vit bientôt se dissiper les prestiges qui l'avoient séduite. La réflexion lui montroit sa faute au grand jour. Elle essaya d'en éteindre le souvenir dans les larmes; mais il lui restoit un air confus & rêveur qui ne pût échapper aux yeux d'une mere clairvoyante. Elle en demanda la raison avec tant de douceur, que Gudule trahie par sa honte, par son embarras, & non familiarisée avec le mensonge, tire de sa poche le fatal écrit de Wanderstel & le présente à sa mere en baissant les yeux, & laissant couler ses pleurs. — Ma fille, votre repentir me touche. Vous sentez combien il est humiliant d'être coupable! Un couvent vous feroit expier votre faute jusqu'au tombeau, si je n'écoutois que la sévérité du devoir; mais

ma tendreſſe me porte à l'indulgence. Pourquoi m'avoir fait un miſtere de l'amour de Wanderſtel ? Je ne l'aurois point empêché de vous aimer, & vous n'auriez pas ceſſé d'être eſtimable... Votre foibleſſe même lui paroîtra dangereuſe. Et ſes parens; croyez-vous qu'ils prendront une idée avantageuſe de votre vertu... Je vais inſtruire votre pere de tout ce que je ſçais, & nous verrons enſemble quels ſont les moyens de réparer votre faute.

Monſieur Beerbeck, après un peu d'emportement que ſa femme eut bientôt calmé, lut & relut la promeſſe de Wanderſtel, feuilleta ſes livres de droit, & conclut qu'il falloit l'avertir lorſque ce jeune homme viendroit.

Dès le lendemain il arrive avec l'air d'un conquérant qui s'apprête à

moissonner les fruits de sa victoire. Quelle surprise le saisit, lorsqu'il est reçu par Gudule & sa mere, avec le sérieux & la tristesse de l'indifférence. Monsieur Beerbeck paroît en même tems, & lui adresse gravement ces mots. » Mon ami, j'ai trop bonne » opinion de vos sentimens, pour me » persuader que vous n'ayez juré d'é» pouser ma fille que dans la vue de » séduire son innocence, & de satis» faire votre passion. Le deshonneur » seroit-il la reconnoissance que votre » cœur réserve à l'amitié que je vous » ai toujours témoignée, aux soins » que je me suis donné pour vous ins» truire; je croirois vous faire outrage » que de m'arrêter à cette idée. Mais » pour me convaincre que vous êtes » un homme honnête, sensible aux » bons procédés & à la vertu; je ne » vous demande que de ratifier votre

» promeſſe devant un Notaire. Le » voilà qui arrive ; ce ſera une choſe » ſecrette auſſi longtems que vous » voudrez ; & juſqu'à ce que vous » ayez obtenu le conſentement de » vos parens pour célébrer publique- » ment votre mariage.

Le ton ferme & élevé de Monſieur Beerbeck, l'air inquiet de ſa femme, les larmes de Gudule, l'attention du Notaire & des deux perſonnes qui l'accompagnoient, formoient un ſpectacle touchant qui couvroit Wanderſtel de confuſion. Il répondit qu'il étoit prêt de confirmer devant les hommes, ce qu'il avoit promis devant Dieu. Auſſitôt le Notaire dreſſe un acte en bonne forme, & toutes les Parties le ſignerent avec une égale ſatisfaction.

Cependant les chaînes d'un contrat ne firent que gêner Wanderſtel, &

& n'arrêterent point son inconstance. L'effervescence de ses sens s'étoit calmée. La réflexion ne lui montroit plus que les embarras d'une union qu'il se représentoit comme une servitude, aussi peu faite pour son âge que pour son caractere. Son amour qui n'avoit plus d'obstacles à vaincre, plus de desirs à former, s'affoiblit par les alimens même qui auroient dû lui donner de nouvelles forces. Sous prétexte de faire approuver à son pere tout ce qui s'étoit passé, il se rend à Anvers, & lui raconte le commencement, les progrès & le dénouement de son avanture. Ce pere intéressé, qui regardoit la richesse, comme la premiere des conditions nécessaires pour former un mariage, lui déclara que s'il prenoit une femme sans son aveu, il laisseroit tout son bien à son frere aîné.

Peu de tems après, soit par les conseils de son pere, soit par la légereté naturelle de son caractere, ou par l'envie de se soustraire à des nœuds dont la pesanteur s'accroissoit tous les jours, il prit la tonsure, & au bout de six mois le Sous-Diaconat & le Diaconat.

Son amante apprit cette nouvelle, avec la douleur & l'indignation d'un cœur sensible qui se voit trahi par ce qu'il aime. Il se fit chez elle une telle révolution, qu'elle mit au jour, un mois avant le terme ordinaire, le fruit d'une union dont sa bonne-foi n'avoit jamais soupçonné la solidité. Elle essaya vainement de rappeller le perfide, en l'informant qu'elle lui avoit donné un gage de sa tendresse. Elle n'en reçut point de réponse.

M. Beerbeck qui avoit plus de

confiance aux voies de Droit qu'à la probité d'un séducteur, eut recours à la Justice. Wanderstel fut décreté de prise de corps. Les sollicitations du pere firent évoquer l'affaire au Conseil Souverain, ou Parlement de Malines, & le fils avoit tant de confiance en son crédit, qu'il se constitua lui-même prisonnier.

Cependant, son engagement dans les Ordres, fut présenté avec tant de force, comme un sacrilége, comme un artifice indigne d'un homme d'honneur, & comme une profanation des Loix civiles, selon lesquelles son mariage étoit légitime; toute sa conduite fut tracée avec des couleurs si odieuses, que les Juges indignés, le condamnerent unanimement, suivant la Jurisprudence du tems, à avoir la tête tranchée, si mieux

il n'aimoit épouser Gudule Beerbeck qu'il avoit séduite.

On l'informe de son Arrêt ; il déclare que la sainteté de son état, lui ôte la possibilité de prendre l'alternative du mariage. Le Conseil après avoir délibéré sur cette déclaration, ordonne que dans deux jours, il subira le supplice porté par l'Arrêt. Aussitôt le criminel est livré au Confesseur qui le dispose à mourir.

L'infortunée Gudule qui s'étoit rendue à Malines, avec son pere, pour poursuivre ce Procès, ne pût apprendre que son amant alloit subir la mort, sans être saisie de douleur & de désespoir. Le lendemain, ne prenant conseil que de son cœur, elle se présente devant les Juges, toute éplorée, les cheveux épars, & dans le désordre de la plus profon-

de triſteſſe. Elle eſt ſuivie par une femme qui porte un enfant de cinq à ſix mois. Après avoir obtenu la permiſſion de parler, elle s'exprime ainſi.

MESSIEURS,

» Vous voyez la plus malheureuſe » amante qui ait jamais paru à la face de la Juſtice. En condamnant » mon amant, vous m'avez crue innocente, ou du moins excuſable; » & cependant vous m'arrachez la vie » du même coup qui lui donnera la » mort. Eſt-il deſtinée plus affreuſe » que la mienne? Mon amant mourra dans l'infâmie, & moi je mourrai déshonorée. Vous avez voulu » qu'il réparât l'outrage qu'il a fait » à mon honneur, & cette judicieuſe » déciſion, eſt ce qui me dépouille » de ma réputation. Ainſi vous pu-

» niſſez l'infortune comme le plus
» horrible de tous les crimes ; ah!
» Meſſieurs, j'appelle de ce juge-
» ment à votre équité. Vous êtes
» des hommes, & ſans doute vous
» avez connu les douceurs de l'a-
» mour. Eſt-il douleur plus déchi-
» rante pour un cœur qui aime, que
» celle de voir ſouffrir l'objet de ſa
» tendreſſe ?... Je dois retirer le
» voile qui déroboit le coupable à
» votre juſtice. Preſſée par les re-
» mords de ma conſcience, je me
» ſens forcée d'avouer que c'eſt moi
» qui ai ſéduit Wanderſtel. Oui,
» c'eſt moi qui l'ai aimée la premie-
» re. C'eſt moi qui ai allumé dans
» ſon cœur, le feu dont je brûlois.
» C'eſt mon amour qui a été la cau-
» ſe & l'inſtrument de mon déshon-
» neur. Changez donc d'opinion,
» Meſſieurs, regardez-moi comme un

» séducteur. Mon amant est la per-
» sonne séduite. Si la Justice deman-
» de un sacrifice, je dois être la vic-
» time.

» Jugez-vous Wanderstel comme
» un profanateur des Ordres sacrés ?
» Cette action n'est point son ouvra-
» ge. La volonté d'un pere impérieux
» l'a conduit aux pieds des Autels.
» Son pere est seul criminel. S'il n'é-
» toit pas le pere de mon amant, je
» vous en demanderois vengeance.

» Mais, Messieurs, je m'arrête à
» votre premier Jugement. Il donne
» à mon amant l'option entre l'hy-
» men & l'échafaut. Laissez-le choisir.

» Il a déclaré que son état ne le lui
» permettoit pas, & voilà le motif
» de sa condamnation. Mais si je
» pouvois lui procurer cette permis-
» sion ! Quoique je ne sois qu'une
» fille ignorante, l'amour m'a ins-

» truite qu'un Diacre peut ſe marier,
» avec une diſpenſe. Le Légat du
» Pape doit inceſſamment arriver à
» Bruxelles. J'irai me jetter à ſes
» pieds, pour la ſolliciter, cette diſ-
» penſe heureuſe. Je ſuis ſûre que ſa
» compaſſion me l'accordera. Dai-
» gnez ſeulement ſuſpendre l'exécu-
» tion de votre Arrêt. Ecoutez les
» cris de deux amans malheureux,
» pour s'être laiſſés égarer par l'a-
» mour; ou ſi vous êtes inflexibles
» pour mon amant, ſoyez aſſez juſ-
» tes pour me faire mourir à ſes cô-
» tés! Voici, Meſſieurs, continua-
» t-elle, d'un ton plus élevé, en
» prenant ſon enfant dans ſes bras,
» voici une innocente créature que
» je dépoſe à vos genoux! C'eſt la
» victime infortunée ſur qui tom-
» beront la ſévérité des Loix, & le
» poids accablant du déshonneur.

» Voyez comme ſes mains étendues
» implorent votre miſéricorde ! Dé-
» pouillé de ſon exiſtence avant d'a-
» voir vécu ; ſans parens, ſans biens,
» & ſans état ; c'eſt aux Loix à veil-
» ler à ſa conſervation & à ſa ſûreté...
A ces mots, elle tombe à genoux, & reſte panchée ſur ſon enfant, qu'elle inonde de larmes.

Ce diſcours prononcé par une belle perſonne, d'une voix intéreſſante, avec le ton & les geſtes d'une profonde affliction, paſſa tout entier dans le cœur des Juges. Ils ordonnerent qu'il ſeroit ſurſis, pendant ſix mois, à l'exécution de leur Arrêt.

Gudule accompagnée de ſon pere, ſe rendit à Bruxelles pour y attendre le Légat. Son hiſtoire intéreſſa ſi fort le Gouverneur des Pays-Bas, qu'il ſollicita lui-même, la diſpenſe néceſſaire pour le mariage des deux amans.

Il fut en effet célébré peu de tems après à Louvain, avec tout l'éclat d'un triomphe, & aux acclamations de toute la Ville.

Wanderstel regardant sa femme comme une divinité qui lui avoit sauvé l'honneur & la vie, vécut pendant trois ans dans les douceurs de cette union, sans autre chagrin que celui d'avoir perdu les fruits de leur amour. La mort de son pere venoit de lui procurer une charge considérable à Anvers, il fut obligé d'y fixer son séjour ainsi que sa femme. Les biens qu'il avoit recueillis, le tumulte du monde redonnerent bientôt l'essor à sa légéreté, qui n'avoit été captivée que par la médiocrité de sa fortune, & par un peu de respect humain.

Gudule oubliée, & désespérée de ce changement, épuisa vainement

tout ce que la tendreſſe peut inſpirer de plus propre à ramener ſon époux à ſon devoir. L'ingrat reçut ſes reproches & ſes careſſes ſans en être ému. Il lui ſignifia, avec dureté, que la laiſſant la maîtreſſe de ſa conduite, il ne vouloit point être contrarié dans la ſienne. L'infortunée Gudule après avoir pleuré, trois ans, les égaremens d'un époux qu'elle aimoit tendrement, prit le parti d'aller chercher des conſolations dans le ſein de ſa famille à Louvain. La fortune l'y attendoit pour lui porter de nouveaux coups. Trois mois étoient à peine écoulés, que ſa mere tombe malade, & meurt. Dans le même tems elle reçoit de ſon mari la lettre ſuivante.

» Je ſuis honteux, après tous mes » torts, ma chere femme, d'être forcé d'implorer votre tendreſſe, &

» votre pitié. L'affreuse captivité où
» me tiennent d'impitoyables créan-
» ciers, me punit assez de mes dé-
» réglemens, sans y ajouter encore
» votre indifférence ou votre haine.
» Soyez sûre que mon cœur a toujours
» combattu le délire de mes sens, &
» qu'il me fait sentir plus vivement
» que jamais, combien ma conduite
» a été injuste & cruelle envers vous.
» Mes affaires ne sont pas désespérées
» encore. Vingt mille francs suffi-
» roient pour les rétablir & me ren-
» dre la liberté. Si vous pouviez
» me les procurer, ma chere Gudu-
» le, ce seroit un nouveau bienfait
» dont je conserverois un éternel
» souvenir.

Gudule touchée de cette affligeante nouvelle, se défait de tout ce qu'elle a de plus précieux, engage la succession de sa mere, & s'empresse de

porter vingt mille livres à son mari, s'estimant heureuse de pouvoir, à ce prix, acheter sa liberté, & regagner son cœur. Quelques mois de tranquillité furent le fruit de sa tendre générosité.

La mort de M. Beerbeck l'ayant obligée de retourner à Louvain, son mari pendant cette absence se replongea de nouveau dans le libertinage & dans la misere. La succession que sa femme étoit occupée à recueillir, faisoit une ressource assurée; les complices de ses débauches lui suggérerent de se l'approprier sans réserve. La passion dont il étoit enflammé pour un nouvel objet, acheva de l'aveugler sur les moyens de la satisfaire, & l'entraîna dans le plus affreux de tous les crimes.

Il se rend à Bruxelles, & sur un tissu de fourberies & de mensonges

attestés par des scélérats comme lui, il obtient du Viceroi un ordre pour faire enfermer sa femme dans un couvent. Sans perdre de tems, on le met à exécution. La malheureuse Gudule est arrachée avec éclat de sa Patrie, & conduite à Vilvorde, où son mari avoit pris toutes les mesures nécessaires, pour qu'elle n'eût aucune communication avec le monde.

Gudule passa trois mois dans la plus rigoureuse captivité, sans autre consolation que ses larmes, & sans avoir pû découvrir les motifs de tant de duretés. Quoique la défense d'écrire, même à son mari, lui fît soupçonner qu'il étoit informé de son emprisonnement, elle étoit bien éloignée de penser qu'il en fût l'auteur. L'abbatement de cette femme, la douceur de ses plaintes, la résignation avec laquelle elle supportoit son

esclavage, lui gagnerent tellement l'affection de la Religieuse chargée de pourvoir à ses besoins, qu'elle en obtint la liberté d'écrire à ses parens, & la facilité de recevoir leurs réponses, à l'insçû de la Supérieure, qui étoit parente de Wanderstel, & absolument dévouée à ses volontés.

Quelles furent la surprise & l'indignation de la sensible Gudule, lorsqu'elle apprit que cet homme qu'elle avoit toujours tendrement chéri, n'étoit qu'un scélérat qui l'avoit immolée à sa cupidité & à son goût pour les plus honteuses débauches! Son amour se changea en une haine implacable; elle jura de se venger; & dès cet instant, elle ne parvint à calmer son cœur irrité, qu'en le nourrissant des plus noirs projets.

La compassion de sa gardienne, qui étoit devenue son amie, lui ayant procuré les moyens de s'éva-

der du Couvent, ſon premier ſoin fut de ſe rendre ſecrettement à Louvain chez une de ſes parentes. Elle apprit que ſon mari avoit publié lui-même, qu'il avoit fait enfermer ſa femme, pour l'avoir ſurpriſe en adultere ; qu'après avoir recueilli tout l'héritage de M. Beerbeck, il étoit retourné à Anvers ; que comme il avoit vendu ſa charge & tous ſes biens, on le ſoupçonnoit de vouloir ſe retirer en Hollande, pour y épouſer une Comédienne dont il étoit éperdûment amoureux, & avec laquelle il vivoit publiquement.

La jalouſie verſant ſon poiſon ſur des bleſſures envenimées déjà par la haine & la vengeance, Gudule s'abandonne aux tranſports de ces cruelles paſſions, & part pour Anvers, après s'être travestie en homme. Sa fureur impatiente ne lui permet pas de s'arrêter un inſtant. Le lendemain

elle se rend chez son mari, & demande à lui parler sous le nom d'un de ses amis. Comme il étoit matin, on l'introduit dans une chambre à coucher, meublée de deux lits qu'elle avoit-elle-même fait faire dans un tems plus heureux. Elle approche de son perfide époux en tremblant. La compassion déjà parloit à son cœur, lorsqu'elle entend tousser dans l'autre lit, & qu'elle apperçoit un déshabillé de femme sur un fauteuil. Un accès de rage la saisit, elle s'élance sur son époux en tirant un pistolet de sa poche, & lui lâche le coup dans la tête, en disant : Malheureux ! reconnois une femme que tes cruautés & tes perfidies ont réduite au désespoir. A l'instant le lit est inondé de sang. Cette vue a bientôt rassasié la vengeance de Gudule. La frayeur, la pitié se succédent, ses

forces l'abandonnent tout-à-coup.

Cependant la maîtresse de Wanderstel éperdue, avoit attiré du monde par ses cris. Un cadavre sanglant, un jeune homme évanoui, un pistolet sur le carreau, une femme encore couchée & palpitante de saisissement, sans pouvoir proférer un mot, formoient une scène tragique dont on ne devinoit pas le dénouement.

Bientôt des Chirurgiens & des Juges appellés, par la voix publique, font arrêter le meurtrier. Il déclare être femme, & reprend les habits de son sexe. Tout le monde reconnoit l'épouse de Wanderstel, & prend intérêt à son sort. On excuse l'excès de son désespoir, par l'excès du libertinage de son mari. Sa justification se fait par la voix publique. Les Juges embarrassés renvoyent sans prononcer, l'Accusée, au Parlement de Malines. Peu

de jours après, Gudule paroît pour subir un interrogatoire. Elle reconnoit la même assemblée devant laquelle son amour avoit autrefois plaidé pour les jours de son mari. Elle demande la liberté de parler, & prononce ce discours.

» Vous voyez, Messieurs, une » malheureuse femme que les mau- » vais traitemens de son mari ont » jettée dans le désespoir & dans le » crime. Cependant ma tendresse » n'a pas cessé d'être telle que vous » l'avez vue, lorsque mon cœur al- » larmé d'un Arrêt qui menaçoit » ses jours, m'amena à vos pieds, » pour implorer votre compassion. » Le soin de mon honneur me fut » moins cher alors, que l'intérêt » de sa vie, & j'eus la satisfaction de » me voir récompensée par le succès » de tout ce que j'avois espéré. Mais

» le bonheur de l'amante a fait le
» malheur de l'épouse. Je restai fu-
» le accablée de la chaîne qui nous
» avoit uni. Mon infidèle époux,
» non content de recevoir mes ca-
» resses avec froideur, alloit prodi-
» guer les siennes à des objets voués
» au mépris public. En vain redou-
« blai-je d'attentions & de complai-
» sance; envain fis-je parler ma ten-
» dresse; son ame enyvrée de ses
» passions, resta près de moi dans l'as-
» soupissement, & n'en sortit que
» pour se replonger plus profondé-
» ment dans le vice.

» Deux fois, Messieurs, je me suis
» privée du nécessaire pour retirer
» cet époux de l'abîme de la misé-
» re, & pour briser les chaînes dont
» ses créanciers l'avoient chargé.
» Quel a été le prix de mes soins?
» l'ingrat a osé m'accuser d'adultere.

» Le lâche ! que ne m'arrachoit-il la
» vie ! Un instant de douleur m'eût
» du moins procuré un repos éter-
» nel. Accusée par la calomnie & par
» la cupidité, j'ai été traitée comme
» la plus infâme criminelle. Dénuée
» de tout, tandis que sa profusion
» dissipoit ma fortune ; captive pen-
» dant qu'il se livroit à une licence
» effrénée, j'ai langui six mois dans
» les tourmens & dans les larmes.
» Et mon perfide époux consumoit
» dans de honteux plaisirs, une vie
» qu'il devoit à mon amour ! Sa cruau-
» té s'apprêtoit encore à me porter
» un dernier coup. Il étoit près de
» déserter de sa patrie pour fuir chez
» l'Etranger, & partager avec une
» vile Comédienne, les biens dont
» il me dépouilloit, & un cœur qu'il
» m'avoit donné sous le plus sacré
» des sermens. Quelle ame humaine

» eût ſupporté tant d'outrages, ſans
» ſe livrer à la vengeance? Hélas!
» la tendreſſe eût peut-être encore
» déſarmé la mienne, ſi la vue de la
» couche nuptiale déshonorée ſous
» mes yeux, ne m'eût livrée aux ac-
» cès d'une fureur qui n'a pû s'étein-
» dre que dans ſon ſang. Que le
» mien expie mon forfait, je n'en
» ſuis point effrayée! J'avois fait le
» ſacrifice de ma vie, lorſque j'ai don-
» né la mort à un ingrat, que j'euſſe
» mépriſé, ſi je l'avois moins aimé.
» Je ne prétends pas me juſtifier de
» cet attentat; il ne cauſe à mon
» cœur ni remords, ni regrets. L'in-
» famie eſt la ſeule choſe qu'il re-
» doute. Mon unique deſſein eſt de
» défendre ma réputation que la
» calomnie a attaquée, & qu'une in-
» juſte prévention pourroit noircir
» encore. Cette réputation eſt le ſeul

» bien que j'aye conſervé intact, &
» la ſeule conſolation que je puiſſe
» emporter de ce monde. J'attends
» ſans frémir, Meſſieurs, l'Arrêt de
» votre juſtice; & je demande de la
» compaſſion aux ames honnêtes &
» ſenſibles.

Les Juges, touchés de ce plaidoyer, & ſurtout de l'air de réſignation & d'attendriſſement avec lequel il avoit été prononcé, firent retirer Gudule & allerent aux opinions. Elles furent partagées; après une longue diſcuſſion, l'on ſe ſépara ſans avoir conclu autre choſe que de prononcer dans quinzaine.

Les amis de l'Accuſée profiterent de ce délai pour ſolliciter en ſa faveur. Le Préſident même du Conſeil rendit compte à la Cour de toutes les circonſtances de cette affaire, avec tant d'intérêt, qu'il obtint la

grace de Gudule, sous la simple condition qu'elle se retireroit dans un Couvent, dont on lui laissoit le choix. Elle se détermina pour sa patrie ; mais elle n'y vécut que deux ans, continuellement poursuivie par l'image de son mari sanglant. La frayeur, les remords & les larmes que lui causoit ce lugubre spectacle, desséchèrent son cœur. Elle mourut en déplorant le moment fatal où elle s'étoit livrée au premier mouvement de la vengeance.

Fin du Tome second & dernier.

TABLE.

TABLE

DES CHAPITRES

contenus dans ce second Volume.

CHAPITRE PREMIER.

NAISSANCE de l'Auteur ; il quitte sa Patrie. Dangers qu'il court. Beau trait d'amitié. Il est attaqué de la petite vérole ; suites de sa maladie. page 1.

CHAP. II. *L'Auteur est volé, & tombe dans l'indigence. Mépriſe malheureuſe. Avanture ſinguliere qu'il a dans un Couvent. Peinture des agrémens de la vie des Moines.* 19.

CHAP. III. *L'Auteur s'embarque pour Melun ; à quoi aboutiſſent ſes projets. Humiliation qu'il éprouve. On lui procure de l'emploi. Exemple de bienfaiſance.* 38.

CHAP. IV. *L'Auteur devient Précep-*

teur. *Un funeste accident fait périr un de ses Eléves. Accusé de l'avoir assassiné, il est jetté dans un cachot & menacé d'être pendu. Effrayant tableau des prisons. Invocation aux ames sensibles & généreuses. Rencontre qu'il fait en prison.* 56.

CHAP. V. *Histoire d'un Caractere violent.* 72.

CHAP. VI. *L'Auteur recouvre sa liberté. Il entre dans l'Emploi. Injustice qu'il y éprouve. Il va à Paris. Il y est enrôlé de force. Duretés de ses parens. Il passe en Corse & est réformé.* 103.

CHAP. VII. *L'Auteur prend le parti de voyager. Il s'embarque à Marseille. Artifice extraordinaire pour échapper à un Corsaire. Il arrive à Alep; part pour Bassora, rencontre singuliere.* 123.

CHAP. VIII. *L'Auteur s'embarque pour les Indes. Affreuse tempête. Terrible combat contre des Corsaires; son vaisseau est pris & lui fait prisonnier.* 143.

CHAP. IX. *L'Auteur & d'autres infortunés sont jettés dans un cachot. Extrêmités auxquelles ils sont réduits. Peinture de leur déſeſpoir; la plus grande partie meurt. Comment l'Auteur eſt ſauvé.* 157.

CHAP. X. *L'Auteur mis en liberté, ſe rend à Surate. Légére eſquiſſe du Gouvernement de cette Ville. Effet remarquable du commerce. Evénement tragique qui cauſe ſa décadence.* 180.

CHAP. XI. *L'Auteur ſe rend ſur la Côte de Coromandel, entre au ſervice. Embuſcade où il eſt griévement bleſſé, & reſte évanoui. Accident ſingulier qui le fait revenir. Il eſt fait priſonnier.* 193.

CHAP. XII. *L'Auteur eſt invité à une Fête chez un Indien. Avanture ſanglante qui trouble la fête; funeſte effets de la ſuperſtition. Il eſt empoiſonné.* 202.

CHAP. XIII. *L'Auteur repaſſe en Europe; ſon vaiſſeau eſt pillé & rançonné par un Corſaire Anglois. Il perd tout ce qui lui appartient.*

Il débarque en Hollande. Embarras où il se trouve. Affligeantes nouvelles qu'il reçoit de sa Patrie. 213.
CHAP. XIV. *L'Auteur ne peut se faire reconnoître de sa famille. Procès qu'il lui intente; mauvais succès qu'il a d'abord. Arrêt du Parlement, qui légitime ses droits. Union dans laquelle l'Auteur vit avec ses parens. Nouveaux malheurs qu'il éprouve.* 224.
*Le Triomphe des Vertus ou Avantures de Madame la Marquise de T**,* 246.
Les deux Excès de l'Amour. 299.

Fin de la Table du second volume.